DISSERTATIONS MÊLÉES,

SUR DIVERS SUJETS IMPORTANS ET CURIEUX.

TOME PREMIER.

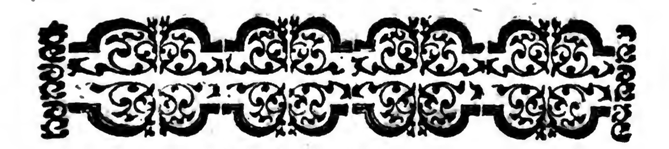


A AMSTERDAM,
Chez J. F. BERNARD.
MDCCXL.

W. C6401.
1748.







AVIS
DU LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

CEs Dissertations ne sont pas toutes de la même main. La premiére, la troisième & la quatrième sont d'un Auteur qui jusqu'à présent n'a pas eu la hardiesse de mettre son nom entier à aucun Ouvrage, & s'est contenté de se faire connoitre au public par des lettres initiales mises à la fin d'une Préface &c.

La ſeconde a été écrite par une perſonne infiniment plus reſpectable & plus illuſtre par le rang qu'elle a tenu dans le monde, que par celui que le nom d'excellent Auteur peut donner dans la Republique des Lettres.

La * neuvième eſt du P. le Brun ſi connu par ſon excellent Ouvrage contre les pratiques ſuperſtitieuſes. Elle eſi digne certainement d'être lue.

J'ignore qui ſont les Auteurs des autres Pièces de ce Recueil; excepté pourtant de l'Ecrit contre *Tillemont*. *Faydit*, un des *Zoïles* de ce ſiécle, s'y eſt caché ſous l'anagrame de *Da-*

tifſy

* Quatrième du tome ſecond.

tiſy de Rom; & quoiqu'il en ſoit cette pièce eſt curieuſe & ſavante,& mérite toute l'attention du lecteur.

J'indique ſimplement les Reflexions ſur la Reforme des Monaſtères. Le peuple qui les habile n'eſt que trop nombreux & que trop à charge au public. Tous l'électeur qui penſe ainſi conviendra ſans doute de la juſteſſe des Reflexions.

Je ne porte aucun jugement Critique ſur tous ces petits Ouvrages. Le public décidera de leur caractere & de leur mérite; ſi tant eſt qu'ils penétrent juſqu'à lui au travers d'une nuée de *livrets*, les uns inſipides, les autres aſſaiſonnés d'un *faux ſel*

Attique; d'autres enfin formés des dépouilles d'ouvrages tombés dans l'oubli, oú que peu de gens ſe trouvent en état de lire. Bien des inconnus parviennent avec de tels ſecours, & le public eſt comme *inveſti* par ces *regratiers.*

Un de ces Auteurs *parvenus* a ſû s'établir une eſpece de Tribunal, d'où il prétend dominer ſur les anciens & les modernes. Aſſis ſur ce Tribunal il s'y eſtime & s'y reſpecte, & par-là il a profité depuis quelque tems & du reſpect & de l'eſtime d'autrui. C'eſt ainſi que dans une décadence de gout preſque generale *Audaces fortuna juvat.*

Au

AVIS AU LECTEUR.

Au tribunal où s'aſſied la ſcience
Monte qui veut, Idiot, ignorant,
Vain diſcoureur, copiſte ſuffiſant,
De beaux haillons couvrant ſon indigence,
Petits Auteurs, enflés de vos talens,
Qui du ſavoir vous croiant les Regens,
A tout propos voulés qu'on vous encenſe;
Pour Dieu ceſſés d'emploier mots brillans,
A nous prouver votre riche finance.
Dans Moreri vous puiſés l'abondance;
A vos beſoins Bayle ouvrant ſes treſors
Met en cérdit votre fauſſe opulence,
De vos travaux fait valoir les efforts:
Et vous prêtant quelque magnificence,
Montre au public ſes éclatans dehors.

Ajou-

Attique; d'autres enfin formés des dépouilles d'ouvrages tombés dans l'oubli, oú que peu de gens ſe trouvent en état de lire. Bien des inconnus parviennent avec de tels ſecours, & le public eſt comme *inveſti* par ces *regratiers*.

Un de ces Auteurs *parvenus* a ſû s'établir une eſpece de Tribunal, d'où il prétend dominer ſur les anciens & les modernes. Aſſis ſur ce Tribunal il s'y eſtime & s'y reſpecte, & par-là il a profité depuis quelque tems & du reſpect & de l'eſtime d'autrui. C'eſt ainſi que dans une décadence de gout preſque generale *Audaces fortuna juvat*.

Au

AVIS AU LECTEUR.

Au tribunal où s'assied la science
Monte qui veut, Idiot, ignorant,
Vain discoureur, copiste suffisant,
De beaux haillons couvrant son indigence,
Petits Auteurs, enflés de vos talens,
Qui du savoir vous croiant les Regens,
A tout propos voulés qu'on vous encense;
Pour Dieu cessés d'emploier mots brillans,
A nous prouver votre riche finance.
Dans Moreri vous puisés l'abondance;
A vos besoins Bayle ouvrant ses tresors
Met en cérdit votre fausse opulence,
De vos travaux fait valoir les efforts:
Et vous prêtant quelque magnificence,
Montre au public ses éclatans dehors.

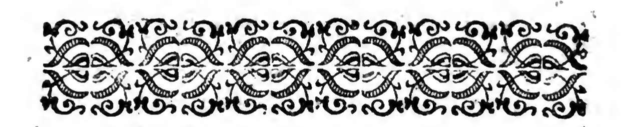
Ajou-

AVIS AU LECTEUR.

Ajoutés y des *Index* l'ordonnance,
Où l'alfabet guide votre prudence,
Quelques Journaux lus avec diligence ;
Et de votre art nous aurons les resforts.

TABLE
DES
DISSERTATIONS &c.

Contenues dans le Tome premier.



DISSERTATIONS MÊLÉES

Sur divers Sujets importans.



I. DISSERTATION,

Qui traite de l'origine du Monde.

IL y a longtems qu'on a dit que l'homme est le Citoyen de l'Univers; mais jusqu'à présent il habite un Païs qu'il ne connoît point. Quelque effort qu'il fasse pour s'élever au-dessus de la terre qui l'a produit, & pour parcourir l'immensité de la ma-

matiere qui nous environne ; quelles qu'aient été ses observations sur la structure du Monde, il marche encore à tâtons dans des tenebres inévitables. S'il se borne à un objet moins vaste que l'Univers, & tâche de connoitre seulement ce qui se passe sous ses yeux ; les conjectures qu'il se formera pourront bien lui paroitre des véritez certaines & capables de flater sa curiosité par leur vraisemblance ; jusqu'à ce que d'autres conjectures s'élevent sur les ruines des siennes, & forment un Systême plus plausible, ou plus ingenieux en apparence. C'est ainsi que la Nature se joue de nos recherches. Elle veut bien quelquefois nous laisser croire qu'on a pénetré dans ses Mysteres, & découvert ses ressorts les plus secrets ; mais cette lueur dont elle nous frape à travers de sombres nuages, nous replonge aussitôt dans une épaisse obscurité. A quoi se reduisent

ſent donc nos efforts ? puiſqu'il n'y a point d'eſprit aſſés pénétrant pour découvrir ſurement la cauſe de tout ce qui ſe paſſe dans les Cieux & ſur la Terre. Nous ne nous connoiſſons que fort imparfaitement nous mêmes, & la même ignorance nous cache la moindre des choſes qui nous environnent (*a*).

Après cet aveu il ſeroit inutile de prévenir le Lecteur ſur cette Diſſertation, ni de lui dire pourquoi on ne rapporte qu'hiſtoriquement ce qu'on a dit avant nous ſur la formation du Monde, & ſur l'origine des Hommes. Je ne veux rien décider ſur cette queſtion obſcure : puiſque la Nature s'eſt envelopée de ténebres il faut l'y laiſſer. Appliquons généralement à

(*a*) Cic. Acad. quæſt. 4. cap. 39. *Latent iſta omnia craſſis occultata & circumfuſa tenebris. ut nulla acies humani ingenii tanta ſit quæ penetrare in cœlum, terram intrare poſſit. Corpora noſtra non novimus &c.*

à ce qui regarde l'Univers ce que Lucain (*a*) disoit autrefois en particulier du flux & du reflux de l'Océan : O toi, qui que tu sois, reputé la cause de ces effets merveilleux que nous ne comprenons pas, demeure à jamais dans l'obscurité où Dieu t'a cachée.

Je me propose donc de recueillir dans cette Dissertation les idées que les Anciens se sont formées du Monde ; après quoi je raporterai leurs opinions sur son origine & sur sa fin. Nous passerons ensuite à ce qui regarde la Terre en particulier ; & je montrerai ce que les Anciens en ont pensé, en donnant en même tems une idée succinte de leur Géographie. Je n'oublierai pas les revolutions auxquelles ils ont cru la Terre sujette, & je finirai par l'idée qu'ils ont eue généralement de l'ori-

(*a*) *Tu quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,*
Ut superi voluere, late. Luc. I. *Pharf.*

l'origine des hommes & des autres animaux qui habitent cette Terre.

§. I. *Idée que les Anciens, ont eue du Monde.*

Les hommes ont joui aſſez long tems de la lumiere du Soleil, ſans paroitre avoir fait aucune ſorte de raiſonnement ſur la nature de l'Aſtre qui les éclairoit. Ils ont veu pendant le cours de pluſieurs années les Etoiles ſe lever & ſe coucher ſur leur tête, ſans avoir été, à ce qu'il ſemble, fort touchés du deſir de les obſerver. A quoi pourroit on attribuer ce défaut de curioſité & cette heureuſe ignorance qui leur épargnoit bien des ſoins & des recherches dont le fruit n'a été que de nouvelles ténébres? On dira peut-être que nouvellement produits avec la Terre qui les portoit, & reduits encore à un petit nombre, ils ne pouvoient que ſe reſſentir de

leur origine terreſtre. Dans ces prémiers tems ils étoient ſans doute incapables de penſer à autre choſe qu'aux inclinations des ſens. Toute la tradition de l'Antiquité nous dit, qu'ils erroient dans les campagnes & vivoient preſqu'à la maniere des Bêtes (*a*); qu'occupez uniquement des preſſants beſoins de la vie, ils ne ſongeoient qu'à la conſerver; que par exemple ſans ſe ſoucier de connoitre l'étendue de la Terre, ils ne s'intereſſoient qu'au ſeul Canton qui fourniſſoit le néceſſaire à leur ſubſiſtance. Sans ſe mettre en peine du cours des Aſtres, ils ne regardoient le Ciel que pour voir s'il ſe diſpoſoit à leur donner de la chaleur & de la roſée. Ainſi la néceſſité ſeule attiroit toute leur attention & tous leurs ſoins. Si cette néceſſité leur donnoit quelque relâche,

(*a*) *Cum in agris homines paſſim beſtiarum more vagabantur*. Cic. de Invent. Rhet. I.

che, il eſt à croire qu'ils employoient leur loiſir à ſe procurer des plaiſirs plus ſenſibles que celui d'une connoiſſance ſterile de la Terre, & du mouvement des Cieux.

On ne ſauroit dire préciſement dans quel tems les hommes ont commencé de s'appliquer à ces Sciences qui regardent la ſtructure de l'Univers; mais quand d'un côté l'on fait attention à la ſimplicité de ces premiers habitans de la Terre, qui, ſelon l'expreſſion d'un ancien Poëte (*a*), étoient dans la crainte que le Ciel ne tombât ſur eux; & que de l'autre on penſe aux progrès que les Chaldéens & les Egyptiens avoient fait dans cette Science, il y a plus de quatre mille ans, il ſembleroit que les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes ne pourroient être conſidérées que

(*a*) *Theognis.*

que comme le fruit aſſidu & réiteré d'une experience de pluſieurs centaines de ſiécles.

Quoiqu'il en ſoit, les Egyptiens ſont les prémiers Peuples de la Terre, dont l'Antiquité faſſe mention comme de Peuples policez. Aiant l'avantage d'habiter un Païs découvert & ſous un Ciel pur & ſerain; jouiſſant avec cela d'un profond loiſir, ils s'attacherent de bonne heure à l'obſervation des Aſtres: & par la même raiſon les Chaldéens s'y appliquerent auſſi. (*a*)

Diodore de Sicile (*b*) attribue aux Aſtronomes d'Egypte une connoiſſance bien plus étendue qu'il ne ſemble permis de le croire. Cet Hiſtorien aſſure que non-ſeulement ils ſavoient prédire les Eclipſes, mais

(*a*) *Ut enim Ægyptii, ſic & Babylonii in Camporum patentium æquoribus habitantes, cùm ex Terrâ nihil emineret, quod contemplationi Cœli officere poſſet, omnem curam in ſiderum cognitione poſuerunt.* Cic. de Div. I.

(*b*) Diod. L. I. c. 2.

mais qu'ils annonçoient aussi les Déluges & les tremblemens de Terre, & même les apparitions des Cometes. Les Egyptiens distinguerent les prémiers les Etoiles fixes des Planètes: & ce même Peuple aprit aussi le mieux à connoitre le cours du Soleil, & par conséquent la véritable longueur de l'année, qu'il a constamment fixée à douze mois; pendant que les autres Peuples ne la composoient, les uns que de trois, comme les Arcadiens; les autres de six, comme les Acarnaniens; d'autres de dix, comme les Romains sous Romulus. (*a*) Numa y en ajouta deux, Janvier & Février. D'autres fixerent leur année à trois cent cinquante quatre jours, comme les Atheniens & les autres Grecs. Les Egyptiens donnerent aussi des noms aux Signes du Zodiaque & aux autres Constellations

(*a*) *Dion. Cass.* 37.

tions du Ciel. Ils fixerent le nombre des jours de la ſemaine, & les conſacrerent aux ſept Planetes; à propos dequoi je remarquerai l'ordre qu'ils ont obſervé dans le rang que gardent ces jours. Cet ordre vient de ce que nommant la premiere heure d'un jour du nom de Saturne, la ſeconde du nom de Jupiter, la troiſiéme de celui de Mars, la quatriéme du Soleil, la cinquiéme du nom de Venus, la ſixiéme de celui de Mercure, & la ſeptiéme du nom de la Lune, & continuant ainſi pendant les vingt & quatre heures du jour; il arrivera que la premiere heure du jour ſuivant ſera celle de la Lune, la premiere heure du jour d'après celle de Mars, & ainſi des autres, ſelon l'arrangement où nous voyons aujourd'hui les jours de la ſemaine.

Les Chaldéens ne prétendoient point le ceder aux Egyptiens dans la connoiſſance de l'Aſtronomie. Cet-

Cette (a) antiquité extraordinaire & fabuleuse, qu'ils donnoient à leurs Observations, montre assez qu'ils se croyoient les plus anciens Astronomes de la Terre; jusques là même qu'ils assuroient, que quand Alexandre passa en Asie, il y avoit déja des millions d'années qu'ils observoient les Astres.

Simplicius nous aprend que le Philosophe *Callisthene*, qui accompagnoit ce Prince, envoia à Aristote (b) les Observations de ces Chaldéens; observations, nous dit on, justes & exactes au delà de dix neuf cens trois ans, ce qui ne remonte seulement qu'à quelques années après le Déluge, & peu de tems avant l'édification de la Tour de Babel.

Mais un Auteur assez celebre n'a pas laissé que d'attribuer aux Chaldéens une erreur grossiere, & qui se-

(a) *Diod.* 2.
(b) In L. Arist. *de Cœlo.*

ſeroit véritablement indigne d'eux, s'il étoit vrai qu'ils euſſent étudié l'Aſtronomie depuis tant de ſiécles. Ils croient, dit-il, (*a*) que la Lune eſt lumineuſe par elle même, & ne reçoit pas ſa lumiere du Soleil.

Diſons en paſſant que les Juifs, qui tenoient des Chaldéens leurs voiſins le peu de connoiſſance qu'ils avoient de l'Aſtronomie, n'ont pas été exemts de la même erreur; & je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas dire que Moïſe a eu égard à ces opinions populaires dans le prémier Chapitre (*b*) de la Généſe. Après tout il ſe peut qu'une opinion, dont la fauſſeté eſt ſi aiſée à démontrer, ait été dès lors rejettée par des perſonnes éclairées, & revenues entierement des préjugés populaires: mais quoiqu'il en ſoit les Grecs dûrent à

(*a*) *Chaldæi ſiderum ſcientiæ addicti Lunam cenſent lucere lumine ſibi proprio, non lumine Solis.* Apul. *De Deo Socratis.*

(*b*) Vs. 14. & ſuiv.

à ces Chaldéens la connoiſſance de l'Aſtronomie. Prévenus de leur capacité, & de celle des Egyptiens dans cette Science, les plus habiles d'entre ces Grecs alloient ordinairement achever de ſe perfectionner à Babilone & en Egypte.

L'attachement des Chaldéens pour l'Aſtronomie les fit tomber inſenſiblement dans des opinions ſuperſtitieuſes & ridicules. De l'obſervation du Ciel & de celle des Corps céleſtes, ils paſſérent à ce frivole reſpect pour les Aſtres, qui fonda la prémiere Idolatrie. Prenant les Corps lumineux, ſi éloignés de notre Terre, pour la cauſe de toutes les revolutions, tant générales que particulieres, auxquelles nous ſommes expoſés, ils regarderent le Ciel comme le *Livre du Deſtin*, dans lequel tous les évenemens paſſez & futurs étoient écrits. En un mot ils imaginerent l'Aſtrologie Judiciaire, cette Science dont

les principes ſont ſi ridicules, & dont les hommes raiſonnables ont de tout tems ſi bien reconnu la vanité. Mais il n'eſt point de mon ſujet d'entrer dans le détail de ces fadaiſes Chaldaïques. Cependant je ne dois point paſſer ſous ſilence que le nombre ſeptenaire ſi recommendable dans l'Antiquité, doit le reſpect qu'il s'eſt acquis dans la ſuite, à cette Superſtition des Chaldéens, (*a*) qui le trouvant pluſieurs fois dans les Cieux, comme dans les Pleiades, les Trions & ſur-tout parmi les Planetes, l'ont toujours regardé comme un nombre myſterieux qui contenoit quelque choſe de divin. A quoi l'on peut ajouter que l'Hiſtoire de la Création l'avoit déja conſacré.

Il paroit auſſi que l'Aſtronomie fut connue de bonne heure dans la Phénicie & dans les autres Païs les plus

(*a*) V. Aul. Gell. Noct. Att. 3. 10.

plus voisins de l'Egypte. Les Phéniciens, qui se sont les prémiers risqués sur la mer, n'avoient d'autre secours dans leur navigation, que celui qu'ils pouvoient tirer de la connoissance des Astres. Atlas Roi de Libie a toujours passé pour un grand Astronome. C'est lui qui inventa la Sphere, & qui, selon *Diodore* (a), donna lieu par cette invention à la fable qui a supposé qu'il portoit le Ciel sur ses épaules. Ce Roi de Libie instruisit Hercule son hôte dans la Science des Astres; il lui découvrit l'usage de cette Sphere qu'il avoit inventée, & lui aprit à en faire une semblable. C'est par là qu'il faut expliquer ce que dit la même fable; qu'Atlas partagea avec Hercule le fardeau, dont jusqu'alors il avoit été chargé seul. Suivons historiquement cette fable. Cet Hercule, quel qu'il soit, de retour dans son païs communiqua aux siens

(a) L. 3.

ſiens les connoiſſances qu'il avoit acquiſes chez Atlas: & c'eſt peut être de lui que les Grecs reçurent la prémiére notion qu'ils ont eue de l'Aſtronomie; avant que d'avoir aucun commerce avec les Chaldéens & les autres Orientaux leurs voiſins.

Comme les Hiſtoriens qui ſe ſont le plus étendus ſur l'habileté des Egyptiens & des Chaldéens dans l'Aſtronomie, ne leur attribuent aucune opinion ſinguliere ſur cette Science, il eſt aſſés vrai-ſemblable que ces premiers Obſervateurs des Aſtres étoient à l'égard du Monde dans le Syſtême le plus populaire & le plus conforme à nos ſens. Ils s'en formerent ſans doute cette idée ſimple & naturelle, qui ſe préſente d'elle même à notre eſprit, lorſqu'on ne juge de la ſtructure de l'Univers que pas les yeux, ſans appeller la raiſon à leur ſecours. On ſe figuroit alors le Monde comme un vaſte Globe, au delà duquel on ne

ne concevoit qu'un vuide, on un eſpace infini. La Terre immobile occupoit le centre du globe. Les Planetes, au rang deſquelles on mettoit le Soleil, tournoient autour de la terre, chacune dans un Ciel particulier. Le Firmament étoit regardé comme une eſpece de calote ſolide, où les Etoiles fixes étoient attachées comme des cloux. Il entouroit toute la machine, & faiſoit lui-même ſon tour, nous diſoit-on, avec une rapidité étonnante & inconcevable. Tel étoit apparemment le Siſtême des Egyptiens & des Chaldéens; & cela eſt d'autant plus probable, qu'Eudoxe, qui avoit été long-tems en Egypte, & Ptolemée, qui étoit d'Aléxandrie, n'en ont point ſoutenu d'autre. Seulement Ptolemée, ajouta quelque choſe au Syſtême, en imaginant un premier mobile, & un prétendu *Ciel Criſtalin* deſtiné à donner aux Aſtres les mouvemens

contraires qu'ils paroiſſent avoir d'Orient en Occident, & d'Occident en Orient. Et lorſque d'autres Philoſophes s'aviſérent de raiſonner différemment ſur cette matiére, on regarda leurs opinions comme des opinions nouvelles & extraordinaires, qui même furent taxées d'abſurdité. Mais il faut entrer en quelque détail ſur cette matiére.

Les Egyptiens & les autres Peuples, qui étudierent l'Aſtronomie, avant que les Grecs euſſent entamé cette ſcience, n'avoient obſervé les Aſtres que d'une maniére ſuperſtitieuſe & ſervile. J'entens qu'ils s'étoient moins occupés à connoitre qu'à admirer & faire admirer leurs ſituations, & leurs cours, ſans raiſonner ſur ces corps céleſtes. Encore moins raiſonnerent ils ſur la nature de l'Univers en général. Mais les Grecs joignirent les raiſonnemens aux obſervations des Orientaux, & jugeant par les

les choſes qu'ils voyoient, de celles qui n'étoient point ſoumiſes à leur vûe, ils oſerent les prémiers penſer d'une maniére toute nouvelle & un peu plus juſte ſur la nature des Aſtres, & ſur la ſtructure de l'Univers. Il eſt vrai qu'ils ne furent point uniformes dans leurs idées; que chacun donna l'eſſor à ſon imagination, & ſe crût en droit d'établir un Syſtême à part. Ils ne s'accorderent qu'à rejetter unanimement cette maniere de penſer vulgaire & peu conforme au vraiſemblable, dont on avoit fait uſage avant eux en raiſonnant ſur l'œconomie du Monde. Tel fut donc le premier avantage de cet eſprit Philoſophique, qui commençoit d'éclairer la Grece, & qui ne les conduiſit pas tout d'un coup à la vérité qu'ils cherchoient, mais qui commença du moins à diſſiper les erreurs anciennes. Cependant je ne doute point qu'un grand nombre d'Anciens n'ait

long tems (*a*) été dans l'opinion qu'*Apulée* attribue aux Chaldéens; que la Lune & les autres Planetes sont lumineuses par elles mêmes: & il faut avouer aussi que les Grecs en se desabusant de cette erreur aussitôt qu'ils eurent des Philosophes, ne firent qu'un échange d'erreur. *Pythagore* assura que la Lune étoit un (*b*) corps pierreux, & *Thales* dit qu'elle étoit terrestre. Cela me rappelle l'action de Pericles, qui étant sur le point de s'embarquer pour une expédition, & voiant son Pilote effrayé d'une Eclipse de Soleil étendit son manteau devant les yeux de cet homme timide, en lui disant, *ce que je fais n'est différent de l'Eclipse, qu'en ce que le corps qui te cache le Soleil est plus grand que mon manteau.* Il est inutile de raporter d'autres faits à peu près semblables qu'on lit dans les anciens Historiens.

(*a*) Voi. *Theodoret. Serm.* 4. *ad Græcos.*
(*b*) Πετρώδες σῶμα.

riens. Disons seulement que parmi les Grecs il ne restoit plus que le Peuple, qui fut encore dans l'erreur à l'égard de ces Corps Célestes: mais une des choses qui revolte le plus la raison dans l'ancien Systême, qu'on pourroit appeller à juste titre *le Systême des Sens*, c'est d'avoir placé la Terre au centre du Monde; d'avoir fait tourner autour d'un si petit corps non seulement les autres Planetes qui sont la plûpart beaucoup plus grandes que la Terre, mais le Soleil même, & toutes les étoiles fixes, dont la grandeur prodigieuse ne peut en aucune maniére se comparer à la petitesse de la Terre.

Nous venons de voir que *Thales* avoit reconnu sans beaucoup d'étude que la Lune n'étoit point lumineuse par elle même. *Anaximander* son Disciple alla plus loin, & conclut, que puisque la Terre recevoit comme les autres Planetes, sa lumiere du

Soleil, (*a*) elle devoit tourner comme elles autour de ce centre du Monde. A l'égard de Pythagore, on ne ſait point ce qu'il a penſé ſur le mouvement de la terre; mais du moins il eſt ſur que dans la ſuite les Pythagoriciens (*b*) rendirent au Soleil la place qui lui étoit due naturellement, &, pour ainſi dire, condamnerent la terre avec les autres Planetes, entre lesquelles il s'en faut bien que la terre occupe le premier rang, à tourner autour de lui. Enfin quelques autres Philoſophes furent ſi indignés de l'injuſte diſtinction que l'on avoit eûe pour la terre en faiſant tourner toutes les Planetes autour d'elle, qu'ils ſe jetterent dans une autre extrêmité également vicieuſe. Par exemple, *Nicetas* (*c*) de Syracuſe, non content de ſoutenir que le Soleil étoit immobile, prétendit que tou-

(*a*) *Theon.* Smirn. in Aſtron.

(*b*) *Ariſt.* de Cœlo 2 13.

(*c*) *Nicetas Syracuſius Cœlum, Solem, Lunam, ſtellas, ſupera denique omnia ſtare cenſet; neque præter terram, rem ullam in Mundo moveri.* Cic. Quæſt. Acad. 4.

toutes les Planetes l'étoient aussi, & que rien ne tournoit dans le Monde que la terre seule.

La vue avoit produit la contemplation. Celle-ci produisit des réflexions, & ces réflexions réiterées conduisirent à de nouvelles découvertes. Quand une fois on eut reconnu que la terre étoit une Planete, & que cette Planete tournoit comme les autres autour du Soleil, une conséquence toute naturelle de ce principe fut, que la terre étoit un Corps d'une substance toute pareille à ces Planetes, & qu'ainsi celles-ci pouvoient fort bien être habitées comme la terre. *Xenophane* (*a*) ne s'en tint point à la possibilité; il assura même positivement, que la Lune étoit une terre habitée, contenant des villes & des montagnes &c.

Anaxagore, (*b*) soutint aussi la même chose. *Lucien* attribue ce

 sen-

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in Luna, eamque esse terram multarum urbium, & montium.* Cic. Ib. Cap. 39.
(*b*) *Diog. Laërtius.*

ſentiment à pluſieurs autres Philoſophes ; & il paroit par un paſſage de *Platon* que de ſon tems cette opinion étoit aſſez commune. Mais ſi certains vers cités par *Proclus* étoient véritable-ment d'Orphée, il en faudroit néceſſairement conclurre que cette opinion étoit incomparablement plus ancienne que ces Philoſophes ; car on y voit que la Lune contient des montagnes, des villes & des châteaux.

Les Philoſophes ne ſe ſont pas ſeulement expliquez comme je l'ai dit ſur la nature des Planetes ; ils nous ont encore apris ce qu'ils penſoient de la nature du Soleil, en l'appellant un feu placé au centre du Monde. C'étoit l'idée qu'*Anaxagore* avoit de cet Aſtre ; & ce même *Anagore*, (*a*) ſoutenoit comme *Anaximander*, que toutes les Etoiles étoient des portions d'air enflamées, qui avoient la figure d'un *Tro-*

(*a*) *Diog. Laërt.*

Trochus. Or un *Trochus* n'eſt autre choſe qu'une machine qui tourne ſur ſon propre centre.

Anaxagore n'eſt donc pas le ſeul qui ait admis ces tourbillons par où ce Philoſophe s'eſt rendu fameux dans l'Antiquité. Ajoutons (*a*) qu'il en ſuppoſoit un autour de la terre, & que Socrate l'en raille en auſſi mauvais Phyſicien, qu'il étoit excellent *Moraliſte.* Non-ſeulement Anaxagore en ſuppoſoit un pour la terre, mais encore pour tous les Aſtres: & c'eſt ce que Theodoret (*b*) appelle *le mouvement* tourbillonique, on me permettra ce terme, *de tout ce qui compoſe l'Univers.*

S. Clément d'Alexandrie parle à peu près comme Socrate de ce Philoſophe, „ il admet, dit-il, certains tourbillons ridicules en faiſant ceſſer le concours de l'Intelligence qui a formé l'Univers; &

 „ don-

(*a*) Plato in *Phædone.*
(*b*) Theod. ad Cyr. Ser. 4.

„ donnant atteinte à la dignité „ d'une Cause efficiente." Ce passage semble attribuer à Anaxagore, d'avoir crû que le Monde subsistoit sans le concours de l'Intelligence qui l'avoit formé ; & S. Clément croit que ce Dogme étoit une suite nécessaire de la doctrine des tourbillons.

Voions ce que les Philosophes ont pensé de l'Univers en général. Les uns ont soutenu l'unité du Monde, & les autres en ont soutenu la pluralité. *Thales*, *Pythagore*, *Platon*, *Aristote* & *Zenon* sont les plus remarquables de ceux qui ont crû l'unité du Monde. Les disciples de ces Philosophes ont ajouté que le Monde étoit animé ; & c'est ce qu'ils ont appellé l'Ame universelle repandue dans toute la Nature, formant de ses écoulemens les ames particuliéres des animaux de la terre, des Planetes, des étoiles &c. Ces Ames n'étoient donc que des

des portions de l'Ame du Monde. Les Pythagoriciens, pour ſignifier l'union & l'accord des parties de l'Univers, dont reſulte l'ordre par lequel il ſubſiſte, exprimoient leur opinion d'une maniere figurée à leur ordinaire. Ils diſoient (*a*) que le Soleil, les Planetes, tout ce qui roule dans les Cieux rendoit un ſon harmonieux, & cette harmonie ils l'appelloient la *grande Conſonance*. C'eſt pourquoi quelques Théologiens du Paganiſme ont prétendu que les neuf Muſes (*b*) n'étoient autre choſe que le ſon des huit Sphères du Monde & l'harmonie que produit leur accord.

A l'égard de ceux qui ont cru la pluralité des Mondes, *Diogene Laërte* (*c*) nous aprend que Zenon Eleate étoit de ce ſentiment. Heraclite

(*a*) Cic. de *Nat. Deor.* 3.
(*b*) *Theologi ... novem Muſas octo Sphærarum muſicos cantus, & unam maximam Concinentiam, quæ conſit ex omnibus, eſſe voluere.* Macrob. Somn. Scip. 2. 3.
(*c*) In Zenone.

clite & quelques autres ont prétendu que chaque Etoile étoit un Monde particulier composé d'une terre & d'un tourbillon d'air, qui l'environnoit. En un mot chaque Etoile étoit, disoient-ils, un Monde habité.

Plutarque attribue cette même opinion aux Pythagoriciens, & il assure en même tems qu'elle se trouve repandue dans les (*a*) Ouvrages d'Orphée. Mais quoiqu'il en soit, *Anaximander*, *Anaximene*, *Archelaüs*, *Xenophane*, *Diogene*, *Democrite* & *Epicure* sont allés beaucoup plus loin que ce dogme. Ils ont voulu reculer les bornes de l'Univers infiniment au delà de celles que les sens lui prescrivent. Disons en un mot qu'ils ont opiné pour l'immensité de la matiere; que franchissant les bornes des idées populaires, & prétendant raisonner d'une maniere plus sublime, ils ont vou-

(*a*) Philo. Plac. 2. 13.

voulu qu'il y eut une infinité de Monde; que dans ce nombre infini il ne cessât jamais d'en naitre & périr tour à tour quant à la forme, tandis que la matiere restoit éternelle.

Qu'on juge par ces détails du progrès que les Grecs avoient fait dans la connoissance de l'Univers, & combien ils s'étoient déja écartez des préjugés établis par ceux qui les avoient precedé. Mais alors comme aujourd'huî les dogmes supérieurs aux sens n'étoient goutés que d'un petit nombre d'hommes. Des Philosophes qui raisonnoient d'une maniere si différente du vulgaire ne faisoient point revenir le gros du Peuple de ses erreurs. Les hommes ne se conduisent en général que par les sens, & ces sens leur enseignent à rejetter ce qu'ils ne sauroient pénétrer : ainsi le commun des Grecs ne se déprit point de ses anciens préjugez. On se moqua des tour-

tourbillons d'Anaxagore, comme de nos jours on s'est moqué de ceux de Descartes. On traita d'insensés, & de quelque chose de pis encore, ceux qui faisoient tourner la Terre. Ceux qui soutenoient que les Planetes étoient habitées; que chaque Etoile étoit un Monde, & qu'il y avoit un nombre infini de Mondes, qui échapoient à nos yeux, furent qualifiés visionnaires. Les Philosophes de ce siècle ont ils été mieux traités, lorsqu'ils ont avancé de semblables paradoxes?

Je ne saurois mieux exprimer l'ignorance du vulgaire des précedens siécles & ses préjugés contre la saine Physique, qu'en finissant cet article par les paroles de (*a*) Pline. Il y a longtems, dit cet excellent Auteur,

(*a*) *Jam pridem inventa ratio est prænuncians horas, & non modò dies ac noctes Solis, Lunæque deficientium. Durat tamen tradita persuasio in magna parte Vulgi, veneficiis ac herbis id geri.*

teur, qu'on ſait prédire les jours & même les heures & les inſtans où doivent arriver les Eclipſes de Soleil & de Lune : mais la plus grande partie du peuple n'en eſt pas moins imbue d'un prejugé ridicule qui leur perſuade que ces Eclipſes ſont un effet de la force irreſiſtible des charmes.

§. II. *Opinion des Anciens ſur l'Origine du Monde.*

Après avoir expoſé l'idée que les Anciens s'étoient formée du Monde, donnons un détail de leurs opinions ſur ſon origine. L'ordre naturel vouloit que l'on tachât de connoitre une choſe dont on prétendoit rechercher comment elle avoit été produite. On peut ſe figurer l'origine de l'Univers ſous trois différens objets ; on peut le concevoir éternel quant à ſa matiére & quant à ſa forme, c'eſt-à-dire ſe le re-

représenter comme subsistant de toute éternité dans le même état que nous le voyons aujourd'hui. On peut le croire éternel quant à sa matiere seulement, en reconnoissant que quant sa forme il a commencé. On peut enfin donner un commencement & à la forme & à la matiere : mais ce dernier sentiment, dont nous parlerons dans la suite, a presque généralement été rejetté de toute l'Antiquité : Les Anciens se sont partagez entre les deux premiers, & l'un & l'autre ont eu parmi eux un grand nombre de Sectateurs Illustres.

Commençons par ceux qui ont soutenu l'éternité du Monde quant à sa matiere & à sa forme. Diodore (*a*) attribue cette opinion aux Chaldéens. Strabon (*b*) l'attribue aux Gaulois. Au raport de (*c*) Diogene

(*a*) L. 2. (*b*) L. 4.
(*c*) *Diog. Laërt.* in Phærec.

gène Laërce, *Phérecide* Syrien maître de *Pythagore* avoit fait un livre ſur l'origine des choſes, lequel commençoit ainſi; Jupiter & la Terre étoient éternels &c.

Pythagore lui même, qui aſſuroit que les ames paſſent de toute éternité d'un corps dans un autre, ne pouvoit ſoutenir ſon ſentiment qu'en ſuppoſant la matiere & la forme du Monde éternelles & incorruptibles. C'eſt pourquoi Plutarque (*a*) n'a pas manqué de mettre Pythagore au rang des Sectateurs de cette opinion; & *Ocellus* (*b*) diſciple & contemporain de ce Philoſophe aſſure formellement que la Terre & les animaux qui l'habitent ſont éternels dans un petit Traité qu'il nous a laiſſé, où il explique les ſentimens de ceux de ſa Secte ſur l'origine du Monde.

Xe-

(*a*) *Placit. Philoſ.* 4.
(*b*) *Ocell.* Tract. Philoſ.

Xenophanes confondant l'Univers avec la Divinité, disoit que le Monde étoit Dieu; qu'il n'avoit jamais commencé; qu'il ne finiroit jamais. Melissus parloit à peu près de la même maniere; & c'est *Ciceron* (a) qui le dit ainsi de l'un & de l'autre. Tout le Monde convient aussi que *Platon* a soutenu l'éternité de la matiere; mais il ne paroit pas clairement, qu'il ait crû le Monde éternel quant à sa forme. Son *Timée* est d'une obscurité si impénetrable, qu'on peut lui faire dire à peu près tout ce qu'on voudra. Cependant en un autre endroit, il établit assez clairement le Systême de l'Année Périodique, ou de la grande Année, selon lequel le Monde, en se renouvellant sans cesse, se conserve néanmoins éternellement dans sa forme. Quoiqu'il en soit *Plutarque* joint *Platon* à ceux qui ont crû le Monde incor-

(a) *Acad. Quæst.* 4.

corruptible en sa matiere: & pour les disciples de ce Philosophe, ceux qui ont été le plus attachez à la doctrine de leur maitre, comme Plotin &c. ils assurent positivement que le Monde est éternel, quoiqu'il arrive de tems en tems des revolutions qui font périr la plus grande partie des habitans de la Terre. Enfin *Aristote* & les Peripatéticiens se sont beaucoup plus fortement déclarés pour l'éternité en soutenant que le Ciel, les Astres, la Terre, les Animaux, & généralement toutes choses sont éternelles & ne cesseront jamais d'exister.

Partageons en deux classes ceux qui ont donné un commencement à la forme du Monde. Je mettrai dans l'une ceux qui ont admis le Systême de la grande Année qu'il faudra nécessairement expliquer. Je mettrai dans l'autre ceux qui ont rejetté cette opinion. Selon les premiers le Monde ne prenoit jamais

une forme différente de celle qu'il avoit eue de toute éternité, mais ſeulement il ſe renouvelloit de tems en tems. Selon les derniers la forme changeoit totalement, en ſorte qu'elle devenoit abſolument différente de ce qu'elle étoit auparavant.

Par l'*Année périodique*, ou la *grande Année* les Anciens entendoient la revolution entiere du Ciel : c'eſt-à-dire le retour de tous les Aſtres au même point fixe. Cependant ils ne ſe ſont point accordés entre eux ſur la durée de cette grande Année. Les uns l'ont faite de cinq mille ans, d'autres de dix mille, d'autres de cent mille, & d'autres enfin de quelques millions d'années. C'eſt ce qu'on peut voir dans (*a*) *Cenſorin*. C'étoit donc à la fin de cette année périodique qu'on s'imaginoit que le Monde ſe renouvelleroit & recommenceroit d'exiſter en la même forme

(*a*) *De Die Natali. C.* 18.

me & de la même maniere qu'il avoit existé auparavant. Tous les habitans de la Terre devoient renaitre, reprendre une vie toute pareillle à celle qu'ils avoient menée, & réjouer le même role sur le théatre du Monde. On devoit revoir les mêmes évenemens & la même suite de bonheur & de malheur &c. En un mot on devoit rouler dans l'éternité par toutes ces Années periodiques destinées à se ressembler & à n'être, pour ainsi dire, que des repetitions suivies & periodiques les unes des autres. (*a*) Origene attribue cette opinion aux Platoniciens & aux Pythagoriciens. Pour Platon (*b*) il est constant qu'il en a établi le Systême dans un de ses Dialogues: mais il l'a fait d'une maniere aussi bizarre du moins qu'ingenieuse. Il prétend qu'au bout d'un certain tems toutes choses retrograderont;

(*a*) *Orig.* cont. Cels.
(*b*) *Plat.* in Polit.

deront ; que les Aſtres ſe leveront à l'Occident & ſe coucheront à l'Orient ; que les hommes recommenceront à vivre par la vieilleſſe, & finiront par l'enfance. Les Stoïciens ont auſſi ſoutenu avec chaleur l'opinion de l'Année periodique. Un des plus zelés Philoſophes de la Secte s'exprime ainſi ; „ après notre
„ mort quelques periodes de tems
„ s'étant écoulées, nous ſerons re-
„ tablis dans notre précedent état,
„ & revêtus de la même forme que
„ nous avons eue."

Numenius autre Stoïcien illuſtre dit, que c'eſt par ce rétabliſſement dans notre premiére forme que s'accomplît la *grande Année*. C'eſt alors que la Nature ſe renouvelle d'elle-même & en elle-même. (*a*) Il ajoute que ces periodes & ces revolutions reviendront éternellement.

St.

(*a*) *Euſeb.* Præp. Eva. 15.

St. *Augustin* parle d'une maniere encore plus formelle de cette opinion des Stoiciens (*a*). Ils croient dit-il que pendant toute l'éternité, il y aura un cercle perpetuel d'évenemens tous semblables. Si par exemple, Platon a enseigné dans l'Académie d'Athenes, il viendra un tems où ce même Platon enseignera tout de même, dans la même ville & dans le même lieu. Il y aura les même Disciples; & il en sera ainsi de toutes choses qui doivent recommencer sans cesse au bout de quelques intervalles, très longs à la vérité, mais pourtant certains.

C'est à cette doctrine du renouvellement, ou du *recommencement* de toutes choses inserée dans les Vers Sibyllins, que Virgile fait allusion, lorsque pour flater un Consul Romain, sur le bonheur que la naissance de son fils promettoit aux hommes, il lui dit que ces derniers

 tems

(*a*) De Civ. Dei, 12. 15.

tems chantés par la Sibylle de Cumes, ſont accomplis; qu'une longue ſuite de ſiécles qui s'eſt écoulée va recommencer; que l'on va revoir l'âge d'or ; qu'Aſtrée va revenir ſur la terre &c. (*a*)

Il eſt à croire que les Egyptiens & les Arabes avoient eu en vue cette opinion, dans leur Symbole du Phænix. Par cet oiſeau mourant & enſuite renaiſſant de ſes cendres, ils témoignoient le *dépériſſement* & le renouvellement de la nature.

A l'égard de ceux, qui ſans admettre l'Année periodique ont reconnu ſimplement que le Monde changeoit de forme ; nous mettrons dans leur claſſe *Anaximander*, *Anaximene*, *Démocrite*, *Epicure*, & pluſieurs autres, qui ont reconnu une infinité de Mondes tout à la fois, s'entredetruiſant & ſe reproduiſant

(*a*) *Ultima Cumæi jam venit carminis ætas;*
Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo;
Jam redit & virgo, redeunt Saturnia regna.
Eclog. 4.

duiſant ſans ceſſe ; & enfin tous ceux qui ont ſuppoſé les Atomes comme principes de toutes choſes, & le hazard pour unique cauſe de leur exiſtence formelle: puiſque ſelon ces Philoſophes, le Monde retournoit dans le cahos, d'où il avoit été tiré, juſqu'à ce qu'une occaſion favorable (car c'eſt ainſi qu'on peut s'exprimer touchant le concours fortuit des Atomes) l'en fit ſortir une autre fois pour lui donner une forme toute nouvelle.

Expliquons plus préciſement de quelle maniere les Anciens ont prétendu que le Monde a pû commencer. Les uns ont attribué la cauſe de ſon exiſtence au hazard tout ſeul ; les autres ont eû recours à un Etre intelligent. Mais tous, ce me ſemble, ont ſuppoſé certains principes préexiſtens, mis en œuvre, ou par le hazard, ou par un Etre intelligent. Ces principes ont été nommez *Atomes* (ce qui ſigni-

ſie indiviſible) par *Leucippe*, *Democrite*, & les Epicuriens. D'autres les ont appellé *Elemens*. D'autres ſe ſont ſervi du terme général de *ſemence des choſes*; & quelques autres enfin ont tout compris ſous le nom de *Matiére*.

Thales n'a point admis d'autre principe que l'eau; (*a*) *Anaximene* n'a reconnu que l'air, *Parmenide* & *Heraclite* que le feu. Empedocle, en ajoutant la terre à ces trois choſes, a le premier ſoutenu les quatre Elemens, que l'Ecole Peripateticienne a rendu enſuite ſi célebres.

Sans raporter les différens ſentimens des Philoſophes ſur ce ſujet, il ſuffit de dire, que ſelon leur doctrine en général, ces principes ou ces Elemens qu'ils ont admis, quels qu'ils fuſſent, étoient dans le deſordre & la confuſion, quand le hazard, ou la Divinité les fit ſortir de cette confuſion.

Leu-

(*a*) Cic. *Acad. Quaſt.* 4.

Leucippe, *Democrite*, *Epicure* & tous les Philoſophes *Atomiſtes*, qui tiennent un rang ſi conſiderable parmi ceux qui ont voulu raiſonner ſur l'origine du Monde, attribuent uniquement la cauſe de cette origine au Hazard. Oſerai je dire ici qu'on ne ſauroit bien aſſurer qu'ils aient eu une idée de ce hazard telle qu'on leur attribue? que (*a*) peut-être ils n'ont entendu par ce mot qu'une cauſe inconnue à la raiſon, ſupérieure à nos lumieres, & cependant néceſſaire. Diſons auſſi que ſous ce terme de hazard ils ont voulu dire quelque choſe d'extraordinaire, & cacher ainſi leur ignorance au vulgaire. Quoiqu'il en ſoit, ils ont généralement avancé que les Atomes étant dans une agitation continuelle au milieu d'un vuide infini, ils ſe rencontrent, s'accrochent enfin les uns aux autres, & reſtent enſuite plus

(*a*) Cependant cela n'eſt pas abſolument vrai.

plus ou moins de tems liez & accrochez de cette maniere ; après quoi ils ſe détachent & retombent dans le mouvement dereglé qu'ils avoient auparavant, juſqu'à ce qu'ils ſe racrochent de nouveau. Notre Monde, n'eſt donc autre choſe, ſelon le raiſonnement de ces Philoſophes, qu'un amas d'Atomes qui s'étant accrochez enſemble l'ont formé de la maniere que nous le voions. Or comme le nombre des Atomes qui le compoſent, & l'eſpace qui les contient ſont infinis ; il ſuit de là qu'il ſe pourroit continuellement former une infinité de Mondes, & que de même il pourroit s'en détruire une infinité : les Atomes n'étant deſtinés pendant toute l'éternité qu'à s'attacher les uns aux autres, & ſe détacher enſuite. C'eſt-à-dire qu'ils ſont & feront éternellement employez à faire des Mondes & à les défaire.

Le nombre des Philoſophes qui ont

ont eû recours à un Etre véritablement intelligent pour la formation du Monde est très peu considerable. Excepté *Anaxagore*, & ceux qui ont suivi la Doctrine de *Platon*, tous les autres ne semblent avoir attribué l'origine de l'Univers qu'au Hazard ou à la Nécessité. Les Platoniciens eux-mêmes joignoient la Nécessité avec la Divinité, & reconnoissoient également l'une & l'autre pour la Cause efficiente du Monde. Voici de quelle maniere *Platon* (*a*) s'explique. Dieu a produit, ou, pour me servir de ses termes, a engendré le Monde de toute éternité. En le produisant il a suivi l'idée, l'original, ou le patron tout parfait qu'il a en lui-même de toutes les choses possibles. La Matiere étoit avant le Monde: elle est la mere du Monde; Dieu en est le Pere. Ainsi le Monde est la chose en-

(*a*) *In Timæo.*

engendrée ; Dieu est le principe qui engendre ; la matiére est la chose dans laquelle le Monde est engendré. Par conséquent l'Intelligence & la Nécessité sont deux causes différentes du Monde ; car l'Intelligence n'est autre chose que Dieu, & la Nécessité la même chose que la Matiére.

Il y a certainement beaucoup d'obscurité dans ce Systême de Platon. D'abord on ne comprend guéres ce qu'il veut dire quand il assure que la matiére étoit avant le Monde ; car il est certain qu'il a soutenu (*a*) que le Monde est éternel. Ainsi on ne peut entendre cette priorité de la matiére que d'une priorité d'ordre, comme parlent les Théologiens, & non d'une priorité de tems. Il n'est guére plus aisé d'expliquer ce qu'il entend lorsqu'il dit que

(*a*) *Plato Mundum factum esse censet a Deo sempiternum.* Cic. *in Acad. Quæst.*

que la Matiére & la Néceſſité ſont la même choſe, & que cette Néceſſité eſt la mere du Monde. Il faut pour cela recourir aux Platoniciens qui ont le mieux developé les énigmes de leur Maitre. Ils nous aprennent que la Matiére exiſte néceſſairement, d'où il ſuit que la Matiére eſt une cauſe néceſſaire de l'exiſtence du Monde; & c'eſt à quoi revient le raiſonnement de Plotin. *Rien n'eſt plus ridicule*, dit-il, *que d'aſſurer que Dieu a fait le Monde pour ſa gloire. C'eſt lui attribuer les défauts & les vues baſſes des ouvriers qui travaillent ou pour l'honneur ou pour le profit.*

Anaxagore, après avoir établi la matiére éternelle & infinie pour principe de toutes choſes, ſupoſe que les parties de cette matiere, qui étoit auparavant dans la confuſion, furent debrouillées & arrangées par l'Intelligence Divine.

Les Chaldéens, qui comme nous l'a-

l'avons dit plus haut, assuroient que le Monde étoit éternel, reconnoissoient néanmoins en même tems que l'ordre & l'arrangement du Monde avoient été établis par une Providence Divine. Ainsi (*a*) ils allioient ensemble deux choses que Platon met de pair dans son Systême ; savoir la formation du Monde avec son Eternité. Mais l'opinion la plus ancienne & la plus célèbre de l'Antiquité sur l'origine du Monde est sans contredit celle qui étoit soutenue dans la Théologie allégorique des Egyptiens & des Phéniciens, & que les anciens Poëtes Grecs ont célébrée dans leurs ouvrages, sous le nom si connu de Cahos, ce mélange des Elemens ; cet assemblage confus des semences de toutes choses, que l'Amour, nous disent ces anciens Allégoristes, sût débrouiller & rendre

(*a*) *Diod.* L. 2.

dre fécondes. Les Poësies qui nous restent sous le nom d'*Orphée* font mention de cette fameuse allégorie. *Apollonius* en parle aussi dans ses Argonautes ; & *Hesiode* ne l'a pas oubliée dans sa Théogonie, quoiqu'il la rapporte d'une maniere peu exacte, en faisant naitre la *Terre* avant *l'Amour*. Le *Cahos*, dit-il, a été avant toutes choses, après le Chaos la *Terre*, le *Tartare* ténébreux qui est au fond de la *Terre*, & *l'Amour* vainqueur des hommes & des Dieux. Du Cahos est sorti *Erebe* & la *Nuit* : la *Nuit* a produit le *Jour* & l'*Ether*, &c.

Aristophane a traité cette matiere avec plus d'ordre, & voici (*a*) comme il en parle dans un de ses Choeurs : Premiérement étoit le *Cahos*, la *Nuit*, l'*Erebe*, le *Tartare*. Il n'y avoit encore ni *Terre*, ni *Air*, ni *Ciel*, lorsque la *Nuit* pro-

(*a*) Dans les *Oiseaux*.

produisit un œuf d'où sortit l'*Amour*. Cet *Amour* se mêlant avec le *Cahos* engendra notre espéce. C'est-là ce qui a donné lieu à l'embleme où l'Amour est représenté comme Maitre & Auteur de l'Univers, avec une grande barbe, par où il témoigne son ancienneté ; & c'est par la même raison encore qu'on a qualifié Venus mere de la Nature, celle qui a débrouillé les Elémens (*a*). Toutes ces allégories signifient chez les Anciens, que l'accord & l'union qui se trouvent entre les choses *homogenes*, ou de même espece & même nature, sont la cause de l'existence du Monde : & au contraire que ce qu'ils appelloient Ἔρις ou *Discorde* avoit été & pouvoit être toujours la cause de sa confusion & de son desordre.

Comme les Egyptiens & les Phé-

(*a*) *Rerum Naturæ prisca parens & Elementorum origo initialis.* Apul. *Metam.* 4.

Phéniciens ſuivoient le Syſtême du Cahos ſur l'origine du Monde, il ne ſeroit pas abſolument étonnant que les Juifs leurs voiſins l'euſſent apris d'eux : mais je n'examinerai point ſi ce qu'en dit Moïſe dans la Geneſe eſt effectivement de l'invention de ces Egyptiens ; ou ſi au contraire Moïſe leur en a fourni la doctrine. Quoiqu'il en ſoit les Chrétiens expliquent aujourd'hui ce point de doctrine d'une maniere toute différente ; & refuſent de reconnoitre une Matiére préexiſtante à la Création du Monde. Cependant il y a encore des Philoſophes qui tiennent pour la Matiére préexiſtante.

L'idée, nous diſent ils, qu'on attache au mot de *créer*, c'eſt-à-dire tirer du Neant, eſt une choſe toute nouvelle. Ils pretendent que dans toutes les Langues anciennes, Hebraique, Grecque, Latine, ce mot n'a jamais eu de ſemblable ſignification : & c'eſt auſſi ce

qu'un ſavant (*a*) Anglois a remarqué.

Κτίζειν & ποιεῖν, *créer* & *faire* ont toujours ſignifié la même choſe: c'eſt pourquoi les ſeptante Interprêtes ont rendu par ἐποίησεν, *fit*, le mot Hébreu *Bara* que nous rendons par *créa*: C'eſt encore ainſi que l'on explique ordinairement ces premiers mots de la *Geneſe*, *au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre; or la Terre étoit nue & ſans ornemens*. Deux des plus habiles Interprêtes de l'Ecriture, Vatable & Grotius, aſſurent que pour bien rendre la phraſe Hébraique, il faut traduire de cette maniére: *lorſque Dieu fit le Ciel & la Terre, la matiére étoit informe.* Cela fait un ſens bien différent & qu'on

(*a*) Le Chevalier *Newton*. *Creatio & annihilatio hodierno ſenſu ſunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos & Latinos vox ulla ſingularis, quæ vim iſtam olim habuerit.*

qu'on n'oséroit même admettre, selon un Commentateur moderne; parceque par là on suppose l'existence de la matiere avant que Dieu l'eût revêtue de la forme qu'elle a présentement. Que cela soit ou non, il semble toujours que le Chaos des Anciens est clairement exprimé par ces paroles.

La Théologie Phéniciene, dit (*a*) Eusebe, reçoit pour principe de toutes choses un air spiritueux avec le Chaos ténébreux; l'un & l'autre éternels & infinis. L'esprit ou cet air spiritueux se mêla avec le Chaos. De ce mélange & de cette union fut produit *mot* c'est-à-dire le limon, d'où toutes les Créatures ont été tirées. L'Esprit divin couvant sur le Chaos, ainsi que le dit un autre Auteur (*b*), fit éclore le Monde comme d'un œuf, en separant

(*a*) *Præp. Evang.*
(*b*) *In Fragm.* à Victorino editis.

parant les élemens les uns des autres. Par-là non-seulement on reconnoit la préexistence du Chaos: mais on y voit aussi d'une maniere sensible cet Esprit de Dieu, qui, au rapport de l'Ecriture, se repandoit sur les eaux: c'est-à-dire, qu'échauffant l'humidité du Chaos, il le rendoit fécond. Par là on comprend aussi pourquoi on introduisit autrefois le feu & l'eau dans les Cérémonies Nuptiales. C'est que les Anciens regardoient le feu & l'eau comme les vrais principes de la génération (*a*). On y découvre les raisons qu'avoient les Egyptiens, les Pheniciens, & tous ceux qui étoient initiez aux mysteres de Bacchus &c. de représenter le Monde sous la figure d'un œuf. Enfin on y trouve un rapport assés visible entre l'*Esprit* moteur (ou le mouvement des Pheniciens

(*a*) *Causa nascendi duplex est, ignis & aqua; ea in nuptiis in limine adhibentur. Varro de Ling. Latina.*

niciens) & des Juifs & l'*Amour* dont parlent les Grecs. De même l'*Erebe* & le *Tartare* de ces derniers sont parfaitement semblables aux *Ténébres* & aux *Abimes*, dont la Genese fait mention.

Cependant tout ce que je viens de raporter touchant le Chaos des Anciens ne donne pas une idée fort claire ni fort distincte de leur pensée sur l'origine du Monde. On peut dire qu'ils ont afecté de traiter énigmatiquement une matiére qui d'elle-même étoit déja très obscure; qu'ils ont ajouté le voile de l'allégorie aux ténébres naturelles de la question qu'ils pretendoient expliquer. Mais du moins si tant est que quelque chose doive s'entendre clairement dans leurs Systêmes, c'est qu'à les suivre de près tout y bute à cette conclusion, que le Monde n'a jamais été tiré du néant. Lorsque les élemens se débrouillerent, la Matiére subsistoit déja; il n'y eût

rien de créé alors que la nouvelle forme dont le Monde fut revêtu. Ainsi nous pouvons assurer avec un (*a*) savant homme que nous avons déja cité, que la maniere dont on explique aujourd'hui la Création a été entierement inconnue aux Anciens & à leurs Philosophes de quelque Nation que ce soit, & que cette explication étoit regardée comme absurde & inconcevable (*b*).

On a voulu reprocher aux Juifs, que convenant avec leurs voisins sur la formation du Monde, ils n'ont point imité la retenue & le silence des autres peuples sur le tems de son commencement. Ils ont eu seuls, disent les ennemis du Judaisme, la hardiesse de fixer

(*a*) Th. Burnet, *in Arch. Philol.* I. 10.

(*b*) *Materiam e nihilo tum primùm extitisse, cùm tellus condita fuit, ab aliquot nempe milleniis, videtur esse dogma gentibus & Philosophis prorsus ignotum & inopinabile.* Arch. Phil.

fixer ce commencement. Seuls aussi, ou tout au moins les premiers, ils ont osé entrer dans le détail de la maniere dont Dieu l'avoit formé: mais qu'en arriva-t-il? leur tradition ne fut pas approuvée de toutes les Nations. On s'imagina qu'ils n'avoient parlé de l'origine du Monde que pour s'en donner eux mêmes une plus illustre. Vous vous suposés descendus, leur disoit-on, de certains hommes extraordinaires dont jamais personne n'a entendu parler avant vous. De même on se persuada, qu'ils ne faisoient remonter l'observation du Sabat jusqu'à Dieu & à son repos au septiéme jour après un travail de six, qu'afin d'autoriser & de relever l'usage du Sabat établi chez eux: usage que l'on prétendoit n'avoit qu'une origine très humaine, très commune, & tres basse même, selon quelques uns de ces ennemis des Juifs & de la révelation de leurs E-

critures. Enfin tout ce que le Judaïsme débitoit sur la maniere dont le Monde avoit été formé paroissoit absolument puerile & extravagant à ses ennemis. La prétendue crédulité des Juifs les rendoit l'objet de leur moquerie & de leurs outrages ; & les Chrétiens, qui avoient adopté la même doctrine, n'étoit pas mieux épargnés. Lorsque (a) *Celse*, *Julien* & les autres ennemis du Christianisme se jettoient sur la question de la Création du Monde, la raillerie ne finissoit point. Mais je n'entrerai pas davantage dans le détail d'une matiere, que les Apologistes anciens & modernes du Christianisme ont traitée à fond, & je dirai seulement, qu'à entendre *Celse*, les plus sensés d'entre les Juifs & les Chrétiens aiant honte de prendre les premiers Chapitres de la Genese à la lettre, crurent qu'il falloit

(a) V. Orig. contra *Cels.*

loit avoir recours à l'allegorie pour les expliquer.

Aſſurons cependant comme une choſe conſtante, que tous ceux qui parmi les anciens Philoſophes croioient que le Monde avoit commencé reconnoiſſoient en même tems, ou qu'il étoit extraordinairement ancien, ou tout au moins que les tems qui ont ſuivi ſa formation étoient cachés dans une obſcurité ſi impénétrable, qu'il étoit abſolument impoſſible de rien conſtater ſur ſon origine.

§. III. *Opinion des Anciens ſur la fin du Monde.*

C'eſt une vérité inconteſtable que ce qui n'a point eu de commencement ne doit point avoir de fin ; & qu'au contraire ce qui a commencé doit finir un jour. En rapportant les différentes opinions des Anciens ſur ce ſujet, j'ai montré

tré en même tems, que ſelon les uns le monde devoit néceſſairement finir, & ſelon les autres ne finir jamais. Outre cela en parlant des Stoïciens & de tous ceux qui ont ſoutenu l'*Année periodique*, il a fallu réunir leurs ſentimens ſur l'origine du Monde & ſur ſa fin. De même en expliquant le Syſtême des *Atomiſtes*, il a fallu éviter de ſeparer leurs opinions touchant la formation & la deſtruction des Mondes infinis qu'ils admettoient. Mais comme il n'a été parlé que d'une maniere fort vague de ces matieres, il eſt bon de le faire ici plus en détail & d'examiner un peu plus particulierement quelle a été généralement la penſée des Anciens ſur la durée & ſur la fin du Monde.

Tous ceux qui ont cru le Monde éternel étant néceſſairement convaincus qu'une choſe qui a toujours été doit être toujours, ont aſ-

assuré en conséquence qu'il subsisteroit éternellement tel qu'il est, sans jamais souffrir ni corruption ni changement ; au moins quant à son tout & à ses parties principales. Il ne faut donc parler ici que de ceux qui ont soutenu que le Monde a commencé : & aussi sont ils les seuls qui, comme je viens de le dire, aient avancé conséquemment à leurs principes qu'il devoit finir un jour.

Pour trouver dans l'Antiquité quelque chose de positif sur la fin du Monde, il faut d'abord remonter aux anciens (*a*) Philosophes Grecs. Il est bien vrai qu'en remontant au-delà, nous trouverons que, selon *Manethon* & *Heraclée*, les Egyptiens ont crû le Monde corruptible, & que Strabon (*b*) donne la même croiance aux Gymnosophistes. Mais

(*a*) V. Diog. Laërt.
(*b*) Liv. 15.

Mais cependant les Grecs se sont expliquez les premiers sur ce sujet d'une maniere plus claire & plus décidée. Ceux d'entre eux qui assuroient que le Monde avoit commencé soutenoient de même qu'il finiroit quelque jour. Selon les Atomistes la cause de sa fin sera, comme je l'ai déja dit, le *décrochement* des Atomes, qui retombant dans la confusion détruiront toutes les choses qu'ils avoient formées en s'accrochant les uns aux autres. C'est ainsi que *Lucrece* en parle en se conformant à l'opinion d'Epicure: „ Vous voyez, dit-il, animé „ de ce feu poëtique que la prose ne „ sauroit rendre; vous voiés, mon „ cher Memmius, le Ciel, la Terre „ & la Mer, ces trois vastes Corps, „ d'une nature & d'une espece si „ différentes les uns des autres. „ Un jour viendra qu'ils seront dé- „ truits, & la machine du Monde, „ après avoir duré tant de siécles

„ s'é-

„ s'écoulera & sera entierement
„ renversée (*a*).

Au reste le renversement général de l'Oeconomie de l'Univers frape si vivement l'imagination, & fournit par consequent des idées si favorables aux Poëtes, qu'il n'est nullement étonnant qu'ils se soient exprimés avec une certaine noblesse, & qu'ils aient dépeint avec beaucoup de feu ce renversement quand l'occasion s'en est presentée. C'est ainsi que *Seneque* & *Lucain* nous représentent aussi la ruine de l'Univers d'une maniere capable d'inspirer de l'horreur & de l'éfroi. (*b*) „ Ce
„ jour fatal étant arrivé, dit le
„ pre-

(*a*) *Principio, Maria ac terras cœlumque tuere,*
Horum naturam triplicem tria corpora, Memmi,
Tres species tam dissimiles tria talia texta,
Una dies dabit exitio: multosque per annos
Sustentata ruet moles & machina mundi. Liv. 5.

(*b*) *Jam jam legibus obrutis*
Mundo cùm veniet dies;
Australis polus obruet
Quidquid per Lybiam jacet
Et sparsus Garamas tenet.

Arc-

„ premier, où les Loix par lesquelles le Monde subsiste seront détruites, le Pole Austral tombant impetueusement sur la Terre écrasera les Peuples d'Afrique; le Pole Artique fera la même chose aux habitans du Nord. Le Soleil obscurci ne rendra plus de lumiére, les colomnes du Ciel seront renversées, & dans leur chute elles entraineront la perte générale des hommes. Les Dieux mêmes ne seront point absolument preservés de cette fatale revolution. Tout retournera „ dans

Arctous Polus obruet
Quidquid subjacet axibus,
Et siccus Boreas ferit.
Amissum trepidus Polo
Titan excutiet diem
Cœli regio concidet,
Certos atque obitus trahet.
Atque omnes pariter Deos,
Perdet mors aliqua & Chaos,
Et mors fata novissima
In se constituet sibi.
Quis mundum capiet locus?
Seneca in Hercule Oete.

„ dans le Chaos, & la mort termi-
„ nera la destinée de toutes choses.
Alors que deviendra le Monde?

Lucaïn s'exprime avec la même force. „ Les siècles étant, pour „ ainsi dire, parvenus à leur der- „ niére heure; le Monde étant prêt „ de retomber dans l'ancien Chaos, „ c'est alors que le mouvement fixe „ & periodique des Astres sera de- „ truit. (*a*) Ces Corps enflammés „ se précipiteront dans la Mer; la „ Terre rejettera ses eaux bien loin „ du rivage; la Lune perdant son „ cours & renonçant à ses fonctions „ ordinaires prétendra tenir la pla- „ ce du Soleil. Enfin la Discorde, „ en s'emparant de tout l'Univers, „ le renversera totalement.

(*a*) *Antiquum repetent iterum Chaos omnia, mixtis*
Sidera sideribus concurrent, ignea pontum
Astra petent; tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum; fratri contraria Phœbe
Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poscet sibi: totaque discors
Machina divulsi turbabit fœdera mundi.
Lucan 1. Pharf.

Pour ceux qui ſuivoient le Siſtême de l'*Année periodique*, & ſurtout les Stoïciens, ils ne ſe contenterent pas de dire tout ſimplement comme les Atomiſtes, que le Monde périroit par l'entiere desunion & confuſion des parties; ils aſſurerent encore qu'il périroit par le feu; & que tout l'Univers ſeroit détruit par un embraſement géneral (*a*).

Ciceron attribue ce ſentiment aux Stoïciens en plus d'un endroit de ſes Ouvrages, de même que *Lucien* & *Origene*. (*b*) *Seneque*, qui a fait tant d'honneur à la Secte Stoïciene, s'exprime ainſi ſur cet embraſement général du Monde. „ Lorsque ce „ tems ſera venu auquel le Monde „ doit périr & ſe renouveller enſui- „ te, les Aſtres s'entre-choque- „ ront; les parties de l'Univers ſe „ dé-

(*a*) *Erat perſuaſum fore aliquando, ut hic Mundus ardore deflagaret.* Cic. *Acad. Quaeſt.*
(*b*) *Conſo.* ad *Marciam.*

„ détruiront mutuellement, & tou-
„ te la matiére étant enflamée, un
„ même feu confondra & devorera
„ toutes choses (*a*).

Conformément à cette opinion de l'embrasement-général, Ovide a dit dans ses Metamorphoses ;
„ qu'il est écrit au livre des desti-
„ nées qu'un tems viendra où la
„ Terre, la Mer & les Cieux s'en-
„ flameront, qu'alors la machine
„ de l'Univers sera renversée (*b*).

Je ne doute pas que l'Empereur *Tibere*, dont on raporte qu'il disoit continuellement, *Quand je serai mort que la Terre s'embrase*, n'ait fait allusion à ce feu qui devoit un jour consumer le Monde. A ces témoignages ajoutons encore *Lu-*

cain

(*a*) *Cùm tempus advenerit, quo se Mundus renovaturus exstinguet viribus ista se suis cadent: sidera sideribus incurrent, & omni flagrante materiâ, uno igne quidquid nunc ex disposito lucet ardebit.*

(*b*) *Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus,*
Quo mare, quo tellus, correptaque regio Cæli
Ardeat, & Mundi moles operosa laboret. Ov. L. 2. *Met.*

cain que je viens de citer. Ce Poëte assure dans un autre endroit de sa *Pharsale* que le feu sera le destructeur de l'Univers, & que rien ne lui échapera &c. *Stace* & *Properce* ont aussi parlé de la destruction de l'Univers; mais comme ils n'en ont parlé qu'en passant, on ne sait s'ils l'ont fait en Epicuriens ou en Stoïciens. Cependant n'oublions pas de remarquer que ceux que je viens de citer ne sont nullement les premiers, qui ont cru que le Monde périroit par le feu, & qu'*Heraclite*, Empedocle &c. avoient soutenu la même chose avant eux; sans parler d'*Hesiode*, d'*Orphée* & autres.

Quoique l'opinion de l'embrasement de l'Univers soit de celles dont l'origine se perd dans l'Antiquité, on peut assurer néanmoins que les Syriens & (*a*) les Phéniciens sont les

(*a*) Elle étoit aussi fort repandue chez les Allemans & chez les peuples Septentrionaux. V. *Keisler*

les peuples chez qui elle sembloit le plus fortement établie: sur quoi il est bon de se ressouvenir que le Philosophe Zenon, Chef & fondateur des Stoïciens, étoit originaire de Phénicie (*a*).

Il semble même que cette doctrine étoit assez vulgaire en Syrie au tems de l'établissement de l'Evangile: aussi *Celse* (*b*) n'a pas manqué de la regarder comme telle. Mais si ce que *Joseph* raporte de certaines Colomnes de Seth étoit véritable, pourrions nous douter qu'elle n'y fut établie depuis longtems? Les enfans de Seth fils d'Adam, nous dit l'Historien, avoient apris de leur pere & de leur ayeul que le Monde périroit (*c*) par

leri Antiq. Septent. & Celt. p. 118. & suiv. Sous le nom qui se rend en Latin par ceux de *Crepusculum Deorum* ils comprenoient la mort des Dieux (ou des genies,) *exitium Deorum*, & la destruction du Monde, ou plutôt sa purification par le feu.

(*a*) V. *Cice.* de Finib. Bonor & Malor.

(*b*) *Orig.* contra *Cels* 4.

(*c*) Antiq. Jud. 1. 2.

par l'eau & par le feu. Pour conserver cette tradition importante ils la graverent sur deux Colomnes, l'une de brique & l'autre de pierre, afin que si le deluge ruinoit la Colomne de brique, celle de pierre pût resister à la violence de l'eau. On assure ajoute-t-il, que la Colomne de pierre se voit encore en Syrie. Que ce recit soit apocryphe, à la bonne heure. J'avoue même qu'il y auroit de la simplicité à soutenir, que ces prétendues Colomnes fussent effectivement l'ouvrage des enfans de Seth : mais néanmoins il reste probable par le recit de l'Historien Joseph, que la doctrine de l'embrasement de l'Univers n'étoit nullement nouvelle en Syrie.

Les Stoïciens plus attachés à la Morale qu'à toute autre étude étoient d'une ignorance grossiere en fait de Physique. A la vérité ils croioient comme les autres Philosophes, que les Etoiles sont des Corps ignées; mais

mais en même tems ils avoient une opinion ridicule & qui leur étoit particuliére. C'est qu'ils s'imaginoient que ce feu des Etoiles s'entretenoit & se nourrissoit des vapeurs qui s'élevent de la terre, de la mer & des eaux. (*a*) Ils fondoient sur ce beau principe la cause de l'embrasement futur de l'Univers & assuroient qu'après une longue suite d'années, l'humidité des eaux étant consumée & la Terre se trouvant enfin epuisée, aride, hors d'état de fournir davantage à la nourriture des Astres à cause de cette aridité, le feu s'allumeroit partout & consumeroit ainsi toutes choses (*b*).

Berose, qui selon la coutume des Chaldéens ramenoit tout à l'Astrologie

(*a*) *Sunt stellæ naturâ flammeæ, quæ Terræ, & Maris vaporibus aquarum aluntur.* Cic. de Nat. Deor. 2.

(*b*) *Ex quo eventurum putant, ut ad extremum omnis Mundus igne erit cum humore consumptus &c.* Sene. Nat. Quæ. 3. 29.

logie judiciaire, soutenoit que la conjonction des Planetes dans le signe de *Cancer* seroit la cause de l'embrasement du Monde. Suivant lui la conjonction des mêmes Planetes dans le signe de Capricorne avoit été l'origine de l'ancien Deluge. Mais il ne paroit pas que ni les Syriens ni les Phéniciens, ni aucun de ceux qui ont soutenu les premiers que le Monde périroit par le feu, quel qu'il puisse être, en aient donné d'autre raison qu'une espece de nécessité naturelle. Il paroit aussi qu'on a crû tout unimenr dans l'Antiquité qu'à la fin du Monde le Ciel & la Terre se confondroient: & c'est pour se conformer à cette opinion que Jesus-Christ a dit positivement que les Etoiles tomberoient du Ciel. C'étoit donc là une opinion reçue fort communément: mais l'on ne rendoit d'autre raison de l'embrasement général, que le mélange confus du Ciel & de la Terre.

Au

Au reste j'ai déja montré en passant que quoique les Anciens n'eussent point d'idée de la grandeur des Astres, ils les concevoient néanmoins comme de vastes Corps enflamez. Plusieurs d'entre eux ne pouvoient s'imaginer qu'ils eussent été si bien posés & arrêtés au-dessus de nos têtes, qu'il ne leur arrivât de tomber un jour, de mettre la terre en feu, & de la consumer tout-à-fait.

Si le tems précis de la formation du Monde a toujours été regardé comme une chose dont la découverte étoit impossible, on n'a pas jugé qu'il y eût moins d'impossibilité à connoitre sa durée & le tems de sa fin. Dans toute l'Antiquité Païenne il n'y a rien qui nous puisse faire juger qu'on se soit jamais avisé de prescrire le terme auquel il devoit finir. Les Juifs furent accusés, comme on l'a vû, d'avoir osé fixer l'origine de l'Univers pour s'en donner à eux-mêmes, disoit-on, une plus

illuſtre. On a vû de même que ces idées paſſerent aux premiers Chrétiens, & que ceux-ci eſſaierent de preſcrire des bornes à la durée du Monde, juſques là que quelques-uns aſſurerent que ſa derniere heure étoit prochaine. Et pour ſe diſtinguer d'une maniere plus éclatante des autres hommes, ils imaginerent un Regne de mille ans pendant lesquels ils devoient vivre & regner avec Jeſus Chriſt ſur la terre dans l'abondance & dans les plaiſirs.

Les Juifs avoient fait remonter l'origine & l'obſervation du Sabbat juſqu'à la premiére ſemaine du Monde. Les premiers Chrétiens, qui *Judaïſoient* preſque tous, pouſſerent l'obſervation du Sabbat au delà même de la fin du Monde. Ils aſſurerent que le Monde dureroit autant de milliers d'années que Dieu avoit été de jours à le former: c'eſt-à-dire qu'il dureroit ſix mille ans. Au bout de ces ſix mil-

mille ans Jesus-Christ devoit descendre sur la Terre, y rassembler ses élus, & celebrer avec eux le *grand Sabbat* pendant mille autres années ; après quoi il devoit les faire jouir aussi d'une félicité éternelle.

Cette opinion de la durée Sabbatique du Monde & du regne de mille ans étoit si commune, ou pour mieux dire, si générale parmi les premiers Chrétiens, qu'il est surprenant pue ceux qui vinrent après eux aient osé la rejetter. *Eusebe* (*a*) dit que *Papias* Evêque d'Hierapolis & disciple des disciples des Apôtres en étoit l'auteur. Cependant on ne peut guéres douter que les Apôtres n'aient donné lieu de l'établir en donnant des explications prises à la lettre par ceux qui les écoutoient. Le même Eusebe nous aprend encore que toutes les fois que Papias

(*a*) *In Hist. Eccles.* 3. 29.

pias rencontroit quelque contemporain des Apôtres, il s'informoit avec ſoin de leur doctrine. S. Ignace, qui étoit auſſi Millenaire & diſciple des diſciples des Apôtres comme Papias, diſoit poſitivement que tous les vieillards qui avoient vû l'Evangéliſte St. Jean, temoignoient qu'il diſoit ſouvent ces paroles comme les aiant apriſes de Jeſus-Chriſt: „ Dans ces „ jours heureux chaque vigne pro„ duira dix mille branches, chaque „ branche dix mille grapes, chaque „ grape dix mille grains. S. Ignace enchérit enſuite en s'étendant encore plus en détail ſur la multiplication des fruits. Tout cela prouve ce me ſemble, que les premiers Chrétiens avoient une idée aſſez charnelle du Regne de Jéſus-Chriſt ſur la Terre. Quelques uns d'entr'eux ſe ſont même expliqués encore plus groſſiérement en ſoutenant que pendant ce Regne on ſe marieroit, on engendreroit des enfans

fans &c. (*a*) Mais ce n'eſt point ici le lieu d'examiner plus à fond la queſtion du Regne terreſtre de Jéſus-Chriſt. Diſons ſeulement que les Chrétiens des premiers ſiécles, Juifs pour la plupart, ou originaires des Juifs, étoient reſtés prévenus d'un reſpect ſi ſuperſtitieux pour l'obſervance du Sabbats qu'ils croioient que le Monde ne dureroit que ſix mille ans, après quoi ſuivroit l'embraſement du Ciel & de la Terre avec le Millenaire Sabatique. Et comme ſuivant la Chronologie des LXX qu'ils recevoient pour autentique, le Monde avoit déja duré cinq mille ſept ou huit cents ans, ils s'imaginoient que ſa fin ne pouvoit être éloignée. Voilà pourquoi ils attribuoient la mortalité, la peſte & les calamitez publiques à la vieilleſſe du Monde, qui (*b*) ſelon l'expreſſion

(*a*) *Generabunt .... natos, per mille annos nubentes.* Commod. c. 44.

(*b*) Longtems auparavant *Lucrece* L. 2. avoit fait les mêmes plaintes dans ces vers, *Jamque adeò effata,*

ſion de (*a*) St. *Cyprien*, n'avoit plus la même vigueur qu'autrefois, & étoit tombé dans la caducité. Par une ſuite de cette opinion ils étoient continuellement dans l'attente de l'Antechriſt & dans l'appréhenſion des malheurs que cet ennemi de Dieu devoit cauſer à l'Egliſe. *Tertullien* (*b*) diſoit que les Chrétiens prioient ſans ceſſe pour la durée de l'Empire Romain. (*c*) Pourquoi ce grand zéle? parce que s'imaginant que le Monde finiroit certainement avec cet Empire, ils

effæta, &c. *Pline* en revange eſt d'un ſentiment tout oppoſé L. 6 Ep. 21. *neque enim*, dit il, *quaſi laſſa & effæta Natura* &c. On a raſſemblé beaucoup de choſes ſur cette matiere dans deux diférens endroits des *Cerem Relig.* l'un au Vol. 2. *des Ceremonies des Peuples Idolatres*, & l'autre dans le Volume de ce même Ouvrage qui renferme les *Ceremonies des Anglicans* &c.

(*a*) Ad Demetrian.

(*b*) *In Apolog.*

(*c*) En diſant cela on ne prétend pas nier qu'un grand nombre de Chrétiens n'aient prié de très bonne foi & avec un véritable zéle pour la proſperité des Romains conformement à l'Evangile, qui nous ordonne de prier pour nos ennemis.

ils vouloient éloigner par leurs prieres les maux dont les hommes étoient menacez à la fin du Monde. Ajoutons ici, que les premiers Chrétiens ne croioient point que le Monde dût jamais retomber dans le néant, mais qu'ils croioient au contraire qu'un embrasement général devoit le purifier & changer sa forme sans anéantir la matiere. Ils esperoient que Dieu formeroit ensuite un nouveau Ciel & une nouvelle Terre où ils habiteroient éternellement ; en quoi ils pretendoient se fonder sur quantité de passages de (*a*) l'Ecriture.

Remarquons ici en passant que S. *Jérome* (*b*) accuse *Origene* d'avoir

(*a*) *Ecce ego creo novos Cælos*, & *Terram novam.* Isaie 65.

Vidi Cælum novum & Terram novam: primum enim Cœlum & prima Terra abierat. Apocal.

Cœlos novos & Terram novam exspectamus, juxta promissum ejus, in quibus justitia habitet. Petr. 2. 3.

(*b*) *Non juxta Epicurum uno tempore plurimos, & sui similes; sed post alterius Mundi finem alterius esse principium.* Ep. 60.

voir cru qu'il y avoit un nombre infini de Mondes ; non à la maniere des Epicuriens, qui en admettoient une infinité tout à la fois; mais successivement & l'un après l'autre.

Le même *Origene* (a) paroit supposer la préexistence de la matiére dans une de ses Homelies; & dans ses principes il dit formellement que le Monde ne sera point anéanti, mais qu'il changera seulement de forme.

St. Augustin (a), qui vivoit dans un siécle, où la doctrine de l'Eglise étoit déja très épurée, n'avoit pas d'autre sentiment & s'explique ainsi. Le Monde finira, non par une destruction entiere; mais seulement par un changement de

(a) Homil. 1. n. 1. Gen. L. I. c. 6.

(b) *Mutatione namque rerum non omnimodò interitu transibit hic Mundus ; unde & Apostolus ait, præterit figura hujus Mundi : figura ergo præterit, non natura.* De Civ. Dei 20. 14.

de ſa forme ; c'eſt pourquoi l'Apôtre a dit, *la figure de ce Monde paſſe.* Il n'y aura donc que la figure, ou la forme du Monde qui paſſera. Sa ſubſtance ne changera point.

Concluons que même les Chrétiens, qui ſoutenoient que le Monde avoit été tiré autrefois du neant, convenoient cependant avec les Païens, qu'il ne ſeroit jamais anéanti.

§. IV. *Idée que les Anciens ont eu de la Terre.*

Democrite a eu raiſon de reprocher aux Philoſophes de ſon tems qu'ils s'amuſoient vainement à contempler les Aſtres, pendant qu'ils négligeoient de connoitre ce qui étoit ſous leurs pieds. (*a*)

L'ordre naturel ſembloit exiger des

(*a*) *Quod eſt ante pedes deſpectant, Cœli ſcrutantur plagas.* Cic. de Div. 2.

des hommes, qu'ils apriſſent à connoitre la Terre qu'ils habitoient avant que de s'appliquer à obſerver les Cieux qu'ils n'habitoient point. Ils devoient, naturellement parlant, ſe rendre bons Géographes avant que de ſonger à devenir Aſtronomes. Cependant, ſoit qu'on ait negligé de propos deliberé une choſe dont autrefois la connoiſſance paroiſſoit aſſés dificile; ſoit qu'on ait cru que la connoiſſance qu'on en avoit fut ſuffiſante; ſoit enfin que par un effet de la curioſité humaine on ſe ſoit entêté de penetrer dans des choſes qui étoient bien moins à notre portée; la premiére Antiquité negligea la Géographie pour s'attacher à d'autres Sciences. Auſſi paroit il que dans un tems où l'on avoit déja fait beaucoup de progrès dans les Sciences, & les Arts on étoit encore fort ignorant en Géographie.

J'ai déja rapporté les idées des Anciens ſur la maniere dont la terre

terre eſt placée dans l'Univers. L'amour propre qui ramene tout à ſoi, aiant perſuadé aux hommes que le Soleil, la Lune, les Etoiles, & géneralement toutes choſes ont été formées pour eux; ils ont crû devoir regarder la terre qui les ſoutient comme la plus noble partie de l'Univers. Ils l'ont placée au centre du Monde comme dans le lieu le plus honorable & le plus ſur. Et comme notre maniere de penſer s'accorde aſſés avec les ſens, leurs yeux ont entretenu l'homme dans une opinion qui flatoit ſa vanité. C'eſt ſur ce principe que les Egyptiens, les Chaldéens, les Libiens & tous les autres anciens Aſtronomes, ſans même en excepter une bonne partie des Grecs, enſeignerent que la terre occupe le centre du Monde. A l'égard de la forme de la terre, quoique quelques-uns, par un gout particulier pour la figure conique, qu'ils re-

regardoient comme la plus parfaite, aient assuré que l'Univers entier a cette figure, il est neanmoins très certain, qu'on l'a toujours cru spherique. Le mouvement circulaire des Astres ne permettoit point aux anciens d'être dans un autre Systême. Du moins la figure sphérique est celle qu'on lui a communement attribuée comme s'accordant le mieux avec les observations du siécle & les idées de ce tems là : outre que cette figure sphérique convenoit aux anciens *Allegoristes*, qui y trouvoient des proprietez & des perfections qu'ils ne voioient point dans toute autre forme.

On ne sauroit douter non plus que les premiers hommes, jugeant de la figure de la Terre par celle du païs où ils vivoient & ne raisonnant qu'à la portée de leur vue, n'aient cru que la Terre étoit d'une figure plate à peu près comme une

ûne table. Les ſens nous portent naturellement à penſer ainſi: & telle étoit l'opinion d'*Homere* (*a*) & de tous les anciens Poëtes, ainſi que l'a obſervé *Geminus.* La plupart des hommes penſeroient encore de même aujourd'hui, ſi tous les jours ils n'entendoient dire le contraire.

Cependant il faut avouer qu'on a abandonné de bonne heure cette erreur groſſiére ; & quoique *Herodote* (*b*) ſemble deſaprouver ceux qui parloient là-deſſus d'une maniére decidée ; le premier fruit qu'on a tiré des Obſervations Aſtronomiques a été de donner à la terre en particulier la même forme qu'on donnoit à l'Univers en général; c'eſt-à-dire la figure ſphérique. On concevoit donc la Terre comme un vaſte globe immobile placé au centre du Monde & entouré d'un

(*a*) Elem. Aſtr. 13.
(*b*) L. 4.

d'un air immenſe, au-deſſus duquel rouloient les huit Sphéres celeſtes. C'eſt ainſi que les Egyptiens, les Chaldéens, les Lybiens & tous ceux qui ſe ſont appliquez les premiers à connoitre la ſtructure de l'Univers ont penſé généralement ſur la figure de la Terre.

Pour ce qui regarde plus particulierement la figure du globe terreſtre, c'eſt-à-dire la ſituation différente des terres, des mers, des continens & des Iles; l'ignorance dans la Navigation n'a guéres permis aux anciens de s'éclairer là-deſſus. C'eſt aux derniers ſiecles que ces connoiſſances étoient reſervées. Nous avons fait depuis deux cents ans plus de découvertes dans la Géographie, que nos Ancêtres n'en avoient fait en ſix mille ans: & quoiqu'on n'ait pas encore pouſſé cette ſcience à ſon plus haut point de perfection; à en juger néanmoins par le progrès qu'on y a fait en

en si peu de tems, il y a apparence qu'il restera peu de chose à faire à notre posterité, & que son principal soin sera de jouïr de nos travaux & de profiter de nos découvertes.

Les Anciens divisoient le Globe terrestre en cinq Zones, ou cinq parties comprises entre les deux Poles, ainsi que nous l'avons fait depuis. Ils donnoient à ces Zones les mêmes noms que nous leur donnons encore aujourd'hui: mais de ces cinq Zones ils en croioient seulement deux habitées; le froid excessif & l'extrême chaleur rendant suivant eux les trois autres inhabitables. (*a*)

Plu-

(*a*) *Quinque tenent Cælum Zonæ, quarum una corusco*
Semper sole rubens, & torrida semper ab igne.
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur,
Cœruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm. &c. Virg. Georg. L. 1.
Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
Parte secant Zonæ, quinta est ardention illis;

Sic

Plusieurs celebres Auteurs (*a*) en parlent ainsi, & sans un passage de *Geminus* * nous pourrions assurer hautement que c'étoit le sentiment general de tous les Anciens. Celui-ci soutient dans ses *Elemens d'Astronomie* que la Zone torride n'est point inhabitable; parce que, dit-il, on a déja découvert plusieurs païs sous cette Zone qu'on a trouvé habitèz; & il nous aprend au même endroit que *Polybe* avoit fait un Livre où il pouvoit qu'il devoit faire moins chaud directement sous la Ligne qu'aux extremitez de la Zone torride: & c'est ce qu'il confirmoit par le temoignage de plusieurs

Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei: totidemque Plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu.
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit;
Temperiemque dedit, mixtâ cum frigore flammâ.
Ovid. Metam. L. I.

(a) *Cic.* Somn. Scipio. *Strabo* l. 2. *Mela* l. 1. c. 1. *Plin.* l. 2. c. 68.

* Elem. Astr. 13.

ſieurs perſonnes qui avoient penetré jusques-là.

Pour les Zones froides toute l'Antiquité les a généralement crûes inhabitables. Ce n'eſt que par la connoiſſance que les Anciens avoient de la figure ſphérique de la Terre, qu'ils croioient que la Zone temperée Meridionale pouvoit être habitée. Ils ſavoient que cette Zone étant à une même diſtance de l'Equateur que la Zone Septentrionale qu'ils habitoient, on y devoit par conſéquent joüir d'une temperature d'air toute ſemblable : & cela leur faiſoit juger que l'une de ces Zones étant habitée, l'autre pouvoit l'étre auſſi. Mais enfin ils n'en raiſonnoient que par conjecture, à peu prés comme ces Philoſophes qui ſoutenoient qu'il y avoit des habitans dans la Lune. C'eſt une choſe conſtante que les Anciens n'ont jamais eû connoiſſance des païs ſituez par delà la Ligne ; qu'ils n'a-

voient aucun commerce avec les habitans de ces païs si éloignés d'eux, & qu'ils ne croioient pas même qu'il fut possible d'en avoir aucun. „ Quand „ nous parlons des habitans de la „ Zone australe, dit *Geminus*, ce „ n'est pas comme assurant certai- „ nement que cette Zone soit habi- „ tée: mais comme supposant seu- „ lement qu'elle le peut être; car „ nous n'avons jamais rien apris „ touchant cette Zone.

Ciceron parle encore plus positivement. „ Vous voiez, dit il, la „ Terre comme entourée de cinq „ Zones, desquelles il n'y en a „ que deux habitées, & les hom- „ mes qui habitent la méridionale „ sont d'une race qui n'a rien de „ commun avec nous (*a*).

Les deux Zones habitées, dit *Pli-*

(*a*) *Cernis terram quasi quibusdam redimitam & circumdatam cingulis, &c.* Et dans un autre endroit : *altera australis ignota nobis, quam Græci vocant* Ἀντίχθονα.

Pline (*a*), ſont inacceſſibles l'une à l'autre à cauſe de l'ardeur du Soleil.

Macrobe (*b*), s'étend encore davantage & aſſure que ceux qui habitent les deux Zones temperées n'ont jamais eu aucun commerce enſemble, & qu'il eſt impoſſible qu'ils en aient, à cauſe de la chaleur exceſſive qui les ſépare les uns des autres.

Outre l'extrême ardeur du Soleil, les Anciens avoient une autre raiſon pour croire que ces Zones temperées étoient inacceſſibles l'une à l'autre. Ils croioient que (*c*) l'Océan entouroit toute la Terre, &

(*a*) *Ipſæ inter ſe non perviæ propter incendium ſideris. Hiſt. Nat.*

(*b*) *Licet ſint duæ Zonæ mortalibus ægris munere conceſſæ divum; non tamen ambæ hominibus noſtri generis indultæ ſunt: illa inferior ſolâ ratione intelligitur, quod propter ſimilem temperiem ſimiliter incolitur; ſed quam non licuit unquam nec licebit agnoſcere: interjecta enim torrida utrique hominum generi commercium denegat ad ſe commeandi.*

(*c*) Liſés ſur cela l'Epitre dédicatoire qui précede la *Relation de l'Iſlande* dans le tome pr. du *Recueil des Voiages au Nord* &c.

& s'étendoit ſous la Ligne de l'Orient à l'Occident. Voilà pourquoi, ſelon (*a*) Geminus, Homere & tous les anciens Poëtes, le Soleil ſe levoit de l'Océan & s'y couchoit.

(*b*) Les Prêtres d'Egypte aſſuroient que le Nil tiroit ſa ſource de l'Océan qui entoure toute la terre.

Ovide (*c*) nous dit que Vulcain avoit gravé ſur les portes du Palais du Soleil l'Océan, qui entourant toute la Terre ſe diviſe en deux parties égales.

Horace appelle l'Océan *Oceanus circumvagus*, & par la même raiſon *Ciceron* & *Strabon* (*d*) aſſurent que la Terre que nous habitons eſt une Iſle.

Les premiers Chrétiens tenoient pour

(*a*) *Hæc terra ab ortu porrecta ad occaſum ambitur omnis Oceano.* Gemin. ibid.
(*b*) *Diodor.*
(*c*) *Nam Mulciber illic*
Æquora celarat, medias cingentia terras. Met. 2.
(*d*) *Cic.* Somn. Scipio. *Strabo*, Geogr.

pour la même opinion. St. *Clement* (*a*) appelle les païs ſituez ſous la Zone auſtrale temperée les Mondes qui ſont au delà de l'Océan.

Origene (*b*) dit à propos de cela, que St. Clement a fait mention de ceux que les Grecs nomment Antichthones * qui habitent un endroit de la Terre, entre lequel & celui que nous habitons il ne peut y avoir aucune communication. St. *Auguſtin* confondant ſous le nom d'*Antipodes*, & les *Antichthones* & les *Antipodes*, étoit ſi perſuadé que les deux Zones temperées étoient incommunicables entre elles, qu'il ſoutenoit, que la Zone Auſtrale n'étoit point habitée, parceque les habitans ne ſeroient point deſcendus

(*a*) Ὀι μετ' ὠκεανὸν κόσμοι. in Epiſt. 1.

(*b*) Princ. L. 2. cap. 3.

* On appelloit Antichthones ceux qui habitoient les deux Zones temperées de notre Hémiſphere.

dus d'Adam. Car dit ce Pere, il eſt abſurde de croire, que les hommes aient pû traverſer l'immenſité de l'Océan (*a*).

Enfin les Stoïciens donnoient une raiſon phyſique de ce que l'Océan s'étendoit ainſi ſous l'Equateur. J'ai dit, que ces Philoſophes croioient ridiculement, que le feu des Aſtres ſe nourriſſoit de vapeurs & d'exhalaiſons. Ainſi ſelon eux le Soleil, la Lune, & les autres Planetes ne devoient point s'écarter de la Ligne, afin d'être toujours à portée de recevoir la nourriture que l'Océan leur fourniſſoit (*b*).

Par la même raiſon qui faiſoit croire qu'il y avoit des *Antichtones*, c'eſt-à-dire des habitans ſous la Zone

(*a*) *Abſurdum eſt dicere aliquot homines, ex hoc in aliud hemiſphærium, inpertranſibilis Oceani immenſitate trajectâ, Oceanum navigare potuiſſe.* De Civit. Dei. 16. 9.

(*b*) *Ut omnis latitudo, qua Sol & Luna ultrò citroque diſcurrunt, habeat ſubjecti humoris alimoniam. Achil. Tat.* in Ariſt.

ne Auſtrale de notre hemiſphére, on jugeoit qu'il pouvoit y avoir auſſi des Antipodes, c'eſt-à dire des habitans dans l'autre hémiſphere ſous la même Zone que nous habitons. La figure ſphérique de la Terre faiſoit conjecturer l'un & l'autre, mais il n'y en avoit aucune certitude.

Les Pythagoriciens croioient qu'il y avoit des *Antipodes*, & les Stoïciens prétendoient la même choſe. *Pline* n'oſe le decider, & il eſt certain qu'on en parloit avec encore plus de reſerve que l'on ne faiſoit des *Antichthones*. Les prémiers Chrétiens qui trouvoient que cette opinion ne s'accordoit point avec l'Ecriture, la regardoient comme une revêrie des Philoſophes (*a*). On ſait que *Vigile* Evêque de Strasbourg fut excommunié par le Pape Zacharie pour avoir ſoutenu cette opi-

(*a*) *Quod verò & Antipodas fabulantur eſſe, nullâ ratione credendum eſt* : dit St. Auguſtin. De Civit. Dei 16. 9.

opinion : & qui l'auroit eue avant la découverte de l'Amérique, n'auroit pas manqué d'être regardé comme hérétique. On ne connoiſſoit donc autrefois qu'une partie de la Terre compriſe ſous la Zone tempérée Septentrionale, & encore s'en faloit il de beaucoup que tous les païs compris ſous cette derniere Zone fuſſent connus.

Quoique je ne veuille point entrer dans le détail de la Géographie ancienne, il faut pourtant en dire deux mots ; ne fut ce que pour en donner une idée générale. Les Anciens diviſoient la Terre connue de leur tems en trois parties qu'ils nommoient (*a*) Europe, Aſie & Lybie, ou Afrique. On ne ſait pas bien la raiſon qui a fait nommer autrefois ainſi ces trois parties du Monde. *Herodote* (*b*), dit qu'on n'en

(*a*) *Gemin.* 13.
(*b*) *Herodot.* L. 4.

n'en débitoit que des fables, & il faut l'en croire. Ces mêmes noms ſont reſtez; avec cette différence que nous les donnons aujourd'hui à des païs beaucoup plus étendus. Du tems de *Geminus*, contemporain de Ciceron, tout ce que l'on connoiſſoit de la Terre occupoit un eſpace deux fois plus long que large, & comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique & à peu près le quart de l'Aſie. En Europe l'Eſpagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne juſqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelque partie de la Pologne & de la Lithuanie, la Thrace, la Macedoine, & la Grece que nous appellons Turquie en Europe étoient connues aux Anciens. Nous pouvons y ajouter auſſi les Iſles Britanniques; quoique *Dion* (*a*) nous aprenne, qu'il ne fut décidé que ſous l'Empire de Severe, que la Grande Bretagne étoit une

(*a*) L. 39.

Isle. Avant cela les sentiment avoient toujours été partagés sur cette question. Au raport de ce même Historien l'Isle de *Thulé*, qu'on croit être Thilensel, la plus Septentrionale des Orcades, étoit regardée des anciens comme l'extremité du Monde. L'Islande, que quelques uns ont prise mal à propos pour l'ancienne *Thule*, leur étoit absolument inconnue. La Scandinavie, tout le Nord de l'Allemagne la plus grande partie de la Pologne, & toute la Moscovie l'étoient à peu près autant. Ils ne connoissoient que le côté Septentrional de l'Afrique sous le nom de Numidie, de deux Mauritanies, de Lybie & d'Egypte, qui sont les païs qui s'étendent depuis les environs de Maroc jusqu'à la Mer rouge. Ils appelloient Garamantes les peuples qui étoient au midi de la Mauritanie, & de la Numidie, & Ethiopiens, tous ceux qui habitoient au mi-

midi de la Lybie & de l'Egypte & qui occupoient tout le reste de l'Afrique. Dans l'Asie tous les petits Roiaumes compris aujourd'hui sous le nom de Turquie en Asie, leur étoient connus aussi bien que la Colchide située entre le Pont Euxin & la Mer Caspienne, l'Arabie, la Perse, & une petite partie de l'Indoustan. Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les Historiens ont dit d'Alexandre, on croiroit que ce Prince auroit penetré jusqu'au Gange, comme la fable l'a dit de Bacchus. Mais à en juger par la maniere dont tous les Anciens ont parlé de ce fleuve, il n'y a guére d'apparence, ce me semble, qu'Alexandre ait poussé si loin ses conquêtes. On voit par ce qu'ils en disent, qu'ils n'en ont jamais bien connu ni le cours, ni la situation. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils n'avoient qu'une notion très confuse des païs situez au-delà de l'Indus & qu'ils n'en avoient aucu-

ne de ceux qui ſont au-delà du Gange.

Les anciens donnoient à tous ces païs & peuples encore inconnus les noms généraux d'Indes & d'Indiens, de Scythes, d'Hyperboréens & d'Ethiopiens. Ils comprenoient ſous le nom d'Indiens ceux qui habitoient aux environs & au delà de l'Indus, & generalement tous les Peuples Orientaux de l'Aſie : Ils appelloient Scythes ceux qui étoient aux environs du Pont-Euxin & de la Mer Caſpienne, & ceux qui occupoient tout le Nord de l'Aſie. Il ſemble auſſi que les Hyperboréens étoient les habitans de l'Allemagne Septentrionale, de la Pologne & de la Moſcovie. Enfin ſous le nom d'Ethiopiens étoient compris tous les peuples Méridionaux de l'Afrique depuis environ le vintiéme degré de latitude Septentrionale, juſqu'au vint cinquiéme de latitude Méridionale. On ne peut fai-

faire aucun fond ſur ce qu'on lit aujourd'hui dans les Anciens au ſujet de leur Iſle Taprobane, que quelques-uns ont priſe aſſez legerement pour l'Iſle de Ceylan, & d'autres avec encore moins de fondement pour la grande Iſle de Sumatra. A la vérité il n'eſt pas impoſſible que quelques vaiſſeaux aient été pouſſez ſur les côtes de ces Iſles ; mais on n'en a aucune certitude, & on n'y voit pas même beaucoup d'apparence. (*a*) *Nearque*, & *Oneſicrite* Amiraux d'Alexandre s'embarquerent par ordre de ce Prince, & revinrent quelque tems après avec une relation de leur voiage toute remplie de fables, ainſi que *Strabon* (*b*) le leur reproche : & cependant ſur leur témoignage & ſur celui d'un certain *Iambule* dont la relation paroit encore plus extra-

(*a*) *Quint. Curt.* L. 10.
(*b*) *Strabo*, 6. 22. *Diod.* 2.

travagante, on prétend fonder aujourd'hui quelque chose de certain sur l'Isle de Taprobane, qui, à bien dire ne peut passer que pour un païs imaginaire, de même peut être que les Isles fortunées si célebres dans l'Antiquité.

A ce que je dis ici sur la Géographie des Anciens je dois ajouter, qu'ils avoient comme nous l'usage des Cartes Géographiques, sur lesquelles ils décrivoient les païs qui leur étoient connus. *Anaximander* (a) disciple de *Thales* est fameux par sa Sphére & par sa Carte générale de la Terre. *Eratosthenes* corrigea depuis cette Carte d'*Anaximander*, qui étoit très fautive, & très imparfaite : (b) & *Hiparque* corrigea celle d'*Eratosthenes*. On sait ce que *Socrate* dit un jour à Alcibiade orgueilleux de ses terres & de

(a) *Diog. Laërt.* in Anaxim.
(b) *Plin.* 2. 108. *Strabo* Geog. 2.

de leur étendue. Ce Philoſophe, en préſentant à ſon diſciple une Carte du Monde lui dit de montrer ſur cette Carte la Grece & l'Afrique. Alcibiade l'aiant fait, *Socrate* lui dit d'indiquer ſes terres dans l'Attique : mais Alcibiade repartit que ſes terres n'étoient point aſſés conſiderables pour être marquées ſur la Carte. Alors *Socrate* lui repliqua ; „puiſque vos terres, quoi- „ que très étendues, ne peuvent „ pas même trouver de place dans „ une Carte, jugez de ce que „ vous devez occuper dans le „ Monde, vous qui n'êtes qu'un „ homme.

Florus dit au commencement de ſon Abregé, qu'il va imiter ceux qui ont coutume de repreſenter tous les païs de la Terre ſur une petite Carte, en reſſerrant toute (*a*) l'Hiſ-

(*a*) *Faciam quod ſolent qui terrarum ſitus pingunt in brevi quaſi tabella, totam Hiſtoriæ imaginem complectar.*

l'Hiſtoire & raportant beaucoup de choſes en peu de mots. *Plutarque* (*a*), au commencement de la vie de Theſée compare auſſi toute l'Hiſtoire en général à une Carte de Géographie.

Varron (*b*) nous apprend qu'il trouva C. *Fundanus* ſon Beau-pere regardant avec quelques amis une Carte d'Italie, qu'on avoit gravée ſur une muraille. Il eſt donc indubitable que les Anciens avoient comme nous l'uſage des Cartes générales & particulieres. Celles ci pouvoient être aſſés exactes; mais à l'égard des autres, elles contenoient certainement ou beaucoup de vuide, ou beaucoup de choſes imaginaires & fauſſes. Le peu d'habileté des anciens dans l'art de na-

(*a*) *Cogor & in tabula pictos ediſcere Mundos*, dit *Properce*, que je crois pouvoir ajouter à tous ces Auteurs.

(*b*) *Offendi C. Fundanum ſocerum meum & C. Agrium Equitem R. Socraticum, & P. Agrianum Publicanum ſpectantes in pariete pictam Italiam.* De Re. Ruſt. 12.

naviger, qu'on peut nommer l'ame du commerce, étoit pour eux un obstacle insurmontable à la découverte des païs éloignez de ceux qu'ils habitoient. On félicitoit les premiers Empereurs Chrétiens de ce que leurs vaisseaux avoient osé naviger sur l'Océan pendant l'hiver, & l'on attribuoit ce bonheur à une protection toute particuliére de Dieu qui recompensoit ainsi leur zéle pour la propagation du Christianisme. Cela fut regardé alors comme une merveille, qui n'avoit jamais eu d'exemple & qui n'en auroit jamais.

Il n'est pas étonnant après cela que les Anciens aient parlé de l'Océan avec une espece d'entousiasme, à peu près comme ils parloient du Fleuve Stix & de l'Acheron. Considerons qu'il n'y a pas encore trois cents ans que nos navigateurs osoient à pei-

(a) *Firmicus* de Rel. profan. &c.

peine s'écarter des bords de cet Océan. Il y a bien de l'aparence que si l'invention de la boussole n'eut perfectionné l'art de la navigation, nous serions encore aujourd'hui à l'égard de la plus grande partie de la Terre dans l'ignorance que nous reprochons aux Anciens.

§. V. *Des revolutions auxquelles les Anciens ont crû la Terre sujette.*

Personne n'ignore les revolutions perpetuelles de la matiere, & comment toutes choses s'entre-détruisent. Quand *Homere* appelle l'Océan le *Pere des Dieux*, il exprime selon *Platon* (*a*), d'une maniere allégorique comment tout est produit par la vicissitude éternelle de la Nature, que le flux & reflux de l'Océan nous représente. Les Anciens n'ont nullement exemp-

(*a*) *Plat.* in Thoet.

exempté la Terre (*a*) du changement auquel ils ont crû que toutes choſes étoient ſoumiſes dans l'univers : ceux même qui ont ſoutenu, qu'elle occupoit de toute éternité le centre du Monde, & qu'elle conſerveroit éternellement la même place, n'ont pas laiſſé que de convenir qu'elle étoit ſujette à certains accidens, qui ſans détruire ſa forme, ni changer ſa figure générale, pouvoient néanmoins l'alterer & y produire quelque changement particulier. Il n'eſt point queſtion ici des alterations inſenſibles qui arrivent dans les entrailles de la terre par la production des mineraux & des vegetaux. Je ne parlerai pas non plus des changemens peu conſiderables & continuels qui ſe remarquent ſur ſa ſurface, quelquefois aride & ſterile, quelquefois couverte de ver-

(*a*) *Nec ſolidis prodeſt ſua machina terris.*
Stat. L. 2.

verdure &c. Il s'agit ici de choſes plus importantes & d'accidens capables de renverſer une partie de cette ſurface ; enſorte qu'elle en devienne entiérement méconnoiſſable. Les deluges, les debordemens d'eaux, les tremblemens de terre, les embraſemens ont toujours été regardés comme les principales cauſes des changemens qui s'y voient. Outre cela les Anciens ont toujours cru que la mer pouvoit ſe retirer de certains païs, les laiſſer à ſec & en recompenſe en couvrir d'autres qu'elle ne couvroit pas auparavant (*a*). Nous ſavons dit Apulée, (*b*) que des Continens ſont devenus des Iſles, & que des Iſles ſont devenus des Continens.

Les

(*a*) *Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus*
Eſſe fretum, vidi factas ex æquore terras.
Ovid. Metam. 15.

C'eſt ainſi qu'*Ovide* fait parler *Pythagore*. La Hollande & ſes environs ſont des preuves de ce qu'il dit.

(*b*) *Audivimus regiones quæ prius fuerant continentes fluctibus eſſe inſulatas, & inſulas deſidiâ maris pedeſtri acceſſu pervias factas.*

Les Prêtres d'Heliopolis, qui étoient les plus ſavans des Egyptiens, aſſuroient que la mer avoit couvert autrefois l'Egypte. *Herodote* (*a*) a eû la même opinion à l'égard de pluſieurs païs, comme les campagnes d'Ilium, en Phrygie, & d'Epheſe, & la plaine qu'arroſe le (*b*) Méandre, &c. Enfin Pline fait une longue & exacte énumeration des terres d'où la mer s'eſt retirée, de celles qu'elle a couvert enſuite, des Isles qui ont paru de nouveau, & de celles qui ont été jointes à la terre ferme.

On a vû ce que les Stoiciens & quelques autres ont dit de cet embraſement général du Monde, qui devoit un jour confondre la Terre & les Cieux. Examinons préſentement ce que penſoient de certains embraſemens particuliers auxquels la terre doit être ſujette

ceux

(*a*) Herodot. 2.
(*b*) Aujourd'hui *Madre*.

ceux même qui la croioient éternelle, & soutenoient qu'elle ne seroit jamais détruite. Ces embrasemens particuliers ressembloient à peu près à ceux que nous voions aujourd'hui dans les païs pleins de souffre & de bitume. Les matieres combustibles s'y détruisent & s'y renouvellent sans cesse: & c'est ainsi que l'Etna, le Vesuve, &c. s'embrasoient il y a deux ou trois mille ans, comme ils s'embrasent encore de notre tems. Les tremblemens de Terre causés comme on croit, par ces feux souterrains, n'étoient pas alors moins terribles que celui qui dans le siecle passé applanit des montagnes & fit disparoitre des rivieres au Japon; ni plus fréquens que ceux qui desolent si souvent l'Italie, la Sicile, l'Isle de Tereniffe, & tant d'autres païs. En un mot tout ce que les Anciens disoient des embrasemens particuliers de la Terre étoit fondé sur les accidens ordinaires

naires & naturels, auxquels ils la croioient naturellement ſujette.

Platon (*a*) a écrit que la fable de Phaëton tiroit ſon origine d'un incendie qui conſuma une grande étendue de païs: & *Strabon* (*b*), a dit, en parlant de l'incendie de Sodome & de Gomorre, qu'il n'étoit pas extraordinaire que ces villes euſſent été conſumées par le feu, puiſque le païs où elles étoient ſituées produiſoit ſans ceſſe des matieres ſulphureuſes & bitumineuſes.

Pour ce qui eſt de la fable de *Phaëton*, elle paſſoit aſſez communement chez les Anciens pour être fondée ſur quelque évenement réel. *Apulée* en faiſant l'énumeration des accidens facheux auxquels la Terre eſt ſujette, n'oublie pas de parler de cette fable, & de nous dire que ſelon quelques-uns c'étoit une choſe

(*a*) In Timæo.
(*b*) Geogr. 16.

ſe arrivée en Orient (*a*). Le anciens Chrétiens n'ont pas fait difficulté de ſe ſervir de cet évenement, ni de s'en prévaloir contre les Paiens, pour leur montrer les grands malheurs qui étoient arrivés aux hommes avant l'établiſſement du Chriſtianiſme ; plus grands même que depuis ſon établiſſement, comme les Paiens le reprochoient aux Chrétiens. N'eſt ce point avant nous, dit *Arnobe* (*b*), que le déluge a fait périr le genre humain ? que le Monde embraſé a été reduit en cendres? Or l'embraſement de Phaëton eſt le ſeul de cette nature dont les anciens aient fait mention en particulier. Ils n'ont parlé des autres qu'en général & comme d'accidens facheux auxquels ils ont crû la terre ſu-

(*a*) *Orientis regiones Phaëtontis ruinâ, ut quidam putant, conflagratæ perierunt.*

(*b*) *Quando eſt humanum genus aquarum diluvio interemptum, nonne ante nos? Quando Mundus in favillas & cineres diſſolutus eſt, nonne ante nos?* Ad Gent. I.

ſujette en tout tems. Pour les déluges & les inondations, l'antiquité nous en fournit pluſieurs exemple que voici.

Je commence par le Deluge univerſel. Un des plus ſavans Peres de l'Egliſe croit qu'un évenement ſi conſiderable a été entierement inconnu aux (a) Hiſtoriens Grecs & Latins : mais *Joſeph* nous aſſure que *Beroſe* Chaldéen, *Nicolas de Damas* & *Jérôme* l'Egyptien en avoient parlé à peu près comme Moiſe. Pour *Beroſe* il n'eſt nullement étonnant qu'il en ait ainſi parlé. A l'égard des autres, ils vivoient ſous l'Empire des Syro-Macedoniens, dans un tems & dans des païs où les Juifs étoient ſi géneralement connus, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'ils aient inſeré dans leurs Hiſtoires ce que les livres des Juifs contenoient ſur ce ſujet. Voilà ce qu'il me paroit

(a) *Diluvium illud maximum nec Græca, nec Latina novit Hiſtoria. Auguſt.* De Civ. Dei. 18. 8.

que l'on pourroit dire en gros de ce grand évenement, dont on pourroit ſuppoſer ce que des ſavans en ont crû ; qu'il n'a pas été général. A l'égard des particularités du deluge voici ce qu'il faut remarquer. Le paſſage que *Joſeph* cite de *Beroſe* fait mention des reſtes de l'Arche, qu'on voioit encore ſur une montagne, & dont on emportoit des morceaux qui ſervoient comme de Reliques, ou ſi l'on veut de préſervatifs. On eſt encore aujourd'hui dans cette opinion touchant ces reſtes de l'Arche : mais cependant nos voiageurs les plus ſenſés conviennent tous que c'eſt une fable. Le Mont *Ararat* ſur lequel l'on veut que l'Arche ſoit reſtée eſt en tout tems couvert de neige, & tellement inacceſſible qu'on n'a jamais pû parvenir juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Remarquons ici en paſſant que les habitans du païs ont au ſujet de cette montagne une tradition qui ne

s'ac-

s'accorde pas tout à fait à ce que nous dit l'Histoire des Juifs ; car les premiers assurent que Noé s'y sauva avec soixante & dix-neuf personnes, & que le Bourg Tamanin, situé au pied de cette montagne, a tiré son nom qui signifie en Arabe quatre-vint, de ces quatre-vint personnes qui sortirent de l'Arche, & s'établirent en cet endroit.

Mais pour revenir au Deluge universel, il est bien étonnant que les Grecs, qui saisissoient si volontiers tout ce qui tenoit du merveilleux, n'en aient jamais parlé, non plus que les Romains qui étoient plus à portée par leurs conquêtes de s'éclairer sur ce sujet. J'ajoute qu'il est extraordinaire qu'il soit resté si peu de traces d'un évenement si terrible dans la mémoire des Gentils. Car ni les Indiens, ni les Chinois, ni les peuples de l'Amérique n'en ont conservé la tradition. Ce qui en est resté chez eux est si foible qu'on

n'y reconnoit guéres les traces d'un Déluge universel. Disons la même chose de ce qui s'en trouve dans les premiers tems de l'Antiquité, à en juger par les monumens que l'ancienne Histoire nous en a transmis.

Pour ce qui est des Déluges particuliers, dont l'Histoire fait mention, si la Chronologie des Egyptiens avoit quelque certitude nous pourrions assurer, que celui qui arriva sous le regne d'Osiris est le plus ancien dont il soit parlé dans l'Antiquité, & celui qui a le plus de raport, à ce qu'il me semble, au Déluge de Noé. On nous (*a*) dit que cet Osiris Roi d'Egypte qui vivoit plusieurs siécles avant Alexandre, étant allé faire des conquêtes par toute la Terre, il se forma pendant son absence une inondation qui submergea une partie de l'Egypte. Le (*b*) même Historien nous apprend que les

(*a*) *Diodor. Sicul.*
(*b*) Idem. L. 5.

les habitans de Samothrace assuroient qu'il y avoit eu chez eux un Déluge antérieur à tous les autres Déluges ; que ceux qui en échaperent se retirerent dans les lieux les plus élevez de l'Isle, & que là ils firent des vœux au Ciel ; qu'ensuite les eaux s'écoulerent, & que pour marque de reconnoissance ils dresserent des autels sur lesquels ils ont toujours offert des Sacrifices. Ce Déluge avoit été causé selon eux par un dégorgement du Pont-Euxin dans l'Hellespont, qui inonda une partie de l'Asie maritime. Voilà un Déluge où l'on dira que la tradition Judaïque paroit assés confondue avec la fable Paienne.

Le Déluge qu'il y eut en Grece au tems d'*Ogyges* est si ancien qu'on l'a toujours regardé comme un évenement qui se perdoit dans la fable ; duquel par conséquent il étoit bien impossible de donner la date. *Varron* avoit choisi ce Déluge com-

me (*a*) l'Epoque la plus reculée.

St. *Augustin* dit que les Historiens ne conviennent en aucune maniére du tems qu'Ogygés a vêcu (*b*). Mais ce tems a été fixé par les Chronologistes Chrétiens (*c*). Eusebe & autres ont fait vivre *Ogyges* deux ans avant *Deucalion*, dont l'âge est plus connu & moins incertain ; c'est-à-dire qu'ils ont fait Ogyges comtemporain du Patriarche Isaac.

Soit que ce Déluge d'Ogygés n'eut pas été fort considerable, ou que le tems auquel il étoit arrivé fut trop reculé, à peine en est il fait mention dans les livres des Anciens. Il n'en est pas ainsi de celui qu'on nomma le Déluge de Deucalion, lequel étoit encore fameux chez

(*a*) *Varro nihil sibi proponit antiquius quam Ogygis Diluvium* Aug. de Civit. Dei. 18. 8.

(*b*) *Ogigius quando fuerit in terris, scriptores nec Historia conveniunt.* Idem. ibid.

(*c*) *Euseb.* Chron. *Scaliger, Petavius.*

chez les Grecs plus de quinze ſiécles après l'évenement. Cela n'étoit point étonnant : une grande partie de la (*a*) Grece y avoit été ſubmergée. Des peuples, chez qui un pareil évenement s'étoit paſſé, en devoient conſerver longtems la memoire. On voioit dans la Grece des villes & des montagnes qui devoient leurs noms à ce Déluge fameux. La montagne de Megare dans l'Attique avoit été ainſi nommée, parce que *Mégarus* attiré par le cri des grives s'y étoit, dit-on, ſauvé à la nage. On nous dit encore que d'autres conduits par des loups s'étoient ſauvez ſur le Parnaſſe; qu'ils y bâtirent une ville à laquelle ils donnerent le nom de *Lycorée;* que les Grecs montroient encore avec une eſpece de fraieur religieuſe un trou, par lequel ils aſſuroient que les eaux s'étoient écoulées. Il eſt bien vrai que

(*a*) *Pauſanias.*

que ces Grecs originaires des Phéniciens pouvoient avoir appliqué à l'Histoire de leur nouvelle patrie un évenement qui s'étoit passé dans le voisinage de l'ancienne : & par ce moien le Déluge d'Ogyges & celui de Noé ne seroient encore qu'un même Déluge. Quoiqu'il en soit les Poëtes n'oublierent pas d'ajouter à cet évenement toutes les fictions dont la Poësie est susceptible. On sait assés la fable de *Deucalion* & de *Pyrrha*, qu'un Historien nous explique de la maniere suivante. Du tems d'Amphiction Roi d'Athenes un déluge, nous dit-il (*a*), fit périr la plus grande partie des peuples de Grece. Il n'échapa que ceux qui purent se retirer sur les montagnes & ceux qui se sauverent en bateau dans

(*a*) *Hujus temporibus aquarum illuvies majorem partem populorum Græciæ assumpsit: hi superfuerunt quos refugia montium ceperunt, aut ad Regem Thessaliæ Deucalionem ratibus evecti sunt, à quo propterea genus humanum conditum dicitur.* Justin. 2. 6.

dans la Thessalie où regnoit alors Deucalion: surquoi en vertu de la retraite qu'il·leur avoit donné, on prétendit qu'il avoit retabli le genre humain.

Si cela est le Déluge de Deucalion, que les anciens Grecs avoient pris pour un Déluge universel, fut donc seulement chez eux. Dans ces tems grossiers les hommes ignorans & simples ne connoissant d'autre Monde que leur païs jugeoient du reste de la Terre par celui qu'ils habitoient. C'est ainsi que ces premiers habitans de la Grece se persuaderent qu'un Déluge particulier avoit fait périr tout le genre humain; & l'on pourroit peut être juger de même du Déluge de Noé sauvé des eaux dans un vaisseau avec sa famille, &c. s'il n'y avoit dans cet évenement des circonstances inexplicables, en les appliquant à un Déluge particulier: à moins qu'on ne les regarde comme des exagera-

tions ordinaires aux Orientaux. C'est ainsi que les filles de Loth crurent être restées seules sur la Terre, après l'embrasement de Sodome.

Au reste l'Histoire ancienne raporte souvent des inondations extraordinaires; par exemple la mer débordée submergea les villes d'*Helice* & de *Bura* dans l'*Achaïe*: à propos de quoi *Diodore* (*a*) fait une remarque assés judicieuse. Les devots, dit-il, prirent cela pour un effet de la vengeance de Neptune irrité contre les habitans de ces malheureuses villes: mais les autres regarderent cet accident comme une chose fort naturelle. Si ce débordement avoit eu lieu dans les tems grossiers dont nous venons de parler, on en auroit fait sans doute un évenement tout autrement considerable & qui l'auroit mis de pair avec les Déluges des premiers siécles.

Tout

(*a*) *Diodor.* 15.

Tout ce que j'ai dit ne prouve pas ſeulement que les Anciens convenoient qu'il y avoit eu ſur la Terre &en différens tems pluſieurs deluges particuliers, dont la mémoire n'étoit pas abſolument abolie par l'éloignement des ſiécles: cela prouve auſſi indirectement qu'il pouvoit y avoir eu pluſieurs autres Déluges ſans ceux-là. C'eſt pourquoi les Anciens parlent ordinairement au pluriel en cette occaſion. *Platon* aſſure qu'il s'en faut bien que les Deluges dont les Grecs ont fait mention ne ſoient les ſeuls qu'on ait jamais eu. *Pauſanias* en parlant des petites Iſles de *Pelops* ſituées auprès de Trézene, nous dit qu'une de ces Iſles n'a jamais été ſubmergée *dans les plus grands Deluges*. *Polybe*, *Varron*, *Ciceron* & en un mot à peu près tous les Anciens parlent toujours des Déluges au pluriel: mais avant que d'aller plus loin, je dois remarquer ſur ce mot, que nous ſom-

ſommes accoutumez aujourd'hui à entendre par là une pluie qui, pour ainſi dire, noie la terre & la couvre entierement, d'où vient que nous diſtinguons conſtamment le déluge de l'inondation, qui ſelon nous n'eſt autre choſe qu'un débordement de la mer ou des rivieres. A quoi pourroit-on attribuer cette diſtinction? ſinon peut être à ce que la Geneſe nous aprend, que le Déluge par lequel Dieu fit perir tous les habitans de la Terre, fut particulierement une pluie extraordinaire qui tomba du Ciel pendant quarante jours & quarante nuits. Mais les Anciens ne diſtinguoient pas comme nous *deluge d'inondatiou :* ces deux mots étoient chez eux parfaitement ſynonimes. *Diluvium*, *diluvies*, κατάκλυσις, κατακλυσμὸς, qui viennent de *diluo* & de κλύζω, ne ſignifient proprement qu'une *grande lavaſſe d'eau*, & marquent également

lement une inondation causée par la pluie, ou par la mer & les rivieres. Et voilà pourquoi les Anciens ont toujours appellé Déluge les inondations causées uniquement par les débordement de la mer, tels qu'on été les Déluges d'Ogyges & de Deucalion, &c.

Ce seroit raporter imparfaitement ce que l'Antiquité nous a dit de plus remarquable sur le Déluge, si j'oubliois la fameuse *Isle Atlantique* de *Platon* (*a*), que quelques-uns prennent aujourd'hui pour l'Amérique. Les Annales des Egyptiens parloient de cette Isle comme aiant autrefois été submergée par l'Océan. C'étoit, nous dit on, un païs très étendu, dont les Rois furent si puissants qu'avec cette l'Isle, qui étoit fort grande, ils possedoient encore une partie considérable de l'Europe & de l'Afrique. Lorsque

(*a*) In Timæo.

que *Solon* (*a*) alla en Egypte il s'inſtruiſit de tout ce qu'on diſoit à ce ſujet ; & même il avoit entrepris d'écrire en vers ce qu'il en avoit apris ; mais la mort l'empêcha d'achever un ouvrage qui ne pouvoit qu'être fort curieux. *Platon* aprit enſuite la même choſe des Egyptiens & c'eſt par lui ſeulement que nous connoiſſons aujourd'hui cette Iſle fameuſe. Il nous auroit fait plaiſir de nous dire un peu plus poſitivement où elle étoit ſituée & de nous inſtruire préciſement du tems qu'elle fut ſubmergée ; mais il y a quelque apparence que les Egyptiens même n'en ſavoient rien & qu'ils débitoient là-deſſus plus de fables que de veritez. Tout ce qu'il y a de certain dans le recit que nous fait *Platon*, c'eſt que *l'Atlantique* étoit fort voiſine de l'Europe & de l'Afrique ; & par conſéquent il

(*a*) *Plutarque.*

il sembleroit que ce ne pourroit être l'Amérique, qui en est assés éloignée.

Les peuples voisins du détroit de Gibraltar avoient une opinion qui s'accorde assez avec ce que les Egyptiens disoient de l'Atlantique submergée par l'Océan. La voici tirée de *Pline*, non que je fasse beaucoup de fond sur pareils recits, mais uniquement pour faire plaisir au Lecteur. *Pline* (*a*) nous dit donc en parlant de ces deux fameuses montagnes apellées vulgairement *Colomnes d'Hercule*, que les habitans du Païs croioient que l'Océan s'étoit autrefois ouvert un passage entre ces deux montagnes, & avoit ainsi changé la face d'une partie de la Nature, en inondant une partie de la Terre.

A prendre le sentiment à la lettre on comprend sans peine qu'une Isle

(*a*) *Indigenæ Columnas Herculis vocant, creduntque perfossas exclusa antea admisisse maria & rerum naturæ mutasse faciem.* L. 3. in Proë.

Isle située près des *Colomnes d'Hercule*, a pû être ensevelie dans les eaux de l'Océan. Il est très possible que ces eaux agitées & enflées par des orages violens aient brisé, entrainé des terres en s'ouvrant un passage à la mer Mediterranée. Mais s'il m'étoit permis d'avoir recours aux conjectures pour expliquer un fait dont après tout la vérité est assez douteuse, je croirois que cette ancienne Atlantique pourroit bien avoir été partie d'une vaste étendue de païs que couvre aujourd'hui la Méditerranée. Je croirois que les Egyptiens mal informez auroient pu faire avec le tems une prétendue isle *Atlantique* de ces terres submergées, quoiqu'elles ne fussent dans leur tout qu'un continent joint à l'Europe & à l'Afrique. Quoiqu'il en soit, *Pline* (*a*) n'a nullement dou-

(*a*) *Non fuerat satis Oceano ambisse tetras & partem earum aucta inanitate absiulisse, non irrupisse fractis*

douté que la Mer Mediterranée n'ait été autrefois une étendue de terre habitée, aussi bien que le Pont Euxin & l'Hellespont.

Enfin l'on ne peut presque pas douter non plus que tous les Déluges n'aient été causés par des débordemens extraordinaires des eaux de la mer. L'eau de pluie peut à la vérité grossir les rivieres, inonder même une étendue de païs considerable: mais de submerger des Provinces & des Roiaumes entiers, c'est ce qui est incroiable; & il faudroit qu'il y eut pour cet effet dans le Ciel des reservoirs immenses d'eau, tels que se les étoient imaginés les Juifs, assez mauvais Physiciens pour prendre à

tis montibus, Calpeque Africæ avulsa tantò majora absorbuisse, quàm reliquerit, spatia; non per Hellespontum Propontida infudisse, iterum terris devoratis: à Bosphoro quoque in aliam vastitatem panditur nullâ satietate, donec exspatianti Lacus Mæotii rapinam suam jungant. Invitis hoc accidisse terris, indicio sunt tot angustiæ, atque tam parva naturæ repugnantis intervalla. Plin. L. 6. 1.

à la lettre l'expreſſion de Moïſe. Ils ignoroient ces gens groſſiers au delà de ce qui ſe peut dire, que la pluie eſt cauſée par les vapeurs de la Terre, qui s'accumulant dans la moienne region de l'air, ſont forcées de retomber enſuite par leur propre poids.

Ces Déluges dont on vient de parler, & les embraſemens excités dans les entrailles des terres ſoufrées & bitumineuſes avoient fait croire aux Anciens que la Terre étoit naturellement ſujette à ces ſortes d'accidens: & cela d'une maniére conſtante & reglée. Ils croioient auſſi que ces Deluges & ces embraſemens étoient une preuve & un effet de la deſtruction & de la fin de toutes choſes : non à la vérité que tout périt effectivement ſur la Terre, mais ils s'imaginoient qu'une

(a) *Propter eluviones, exuſtioneſque terrarum, quas accidere tempore certo neceſſe eſt.* Cicero in Somn. Scip.

ne partie des hommes & des animaux étant ainsi ou consumés par le feu, ou engloutis dans les eaux, cela faisoit une espece de renouvellement dans la Nature. Pour ne point accumuler un nombre infini de passages qui disent la même chose, il suffira d'en raporter à la marge un de *Macrobe* (*a*).

§. VI. *Des Habitans de la Terre.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme juge à propos de se regarder comme le premier & le plus excellent de tous les animaux de la Terre. Cette opinion est à peu près naturelle à notre espece. Elle est aussi

(*a*) *Res humanæ ex parte maxima sæpe occidunt; manente Mundo, & rursus oriuntur, vel cluvione vicissim, vel exustione redeunte:... nunquam tamen seu eluvio, seu exustio omnes terras, aut omne humanum genus, vel omnino operit vel penitùs exurit:.... terrarum igitur partes internecioni superstites seminarium instaurando generi humano fiunt; atque ita contingit ut non rudi Mundo rudes homines & Cultus inscii ..... in terris oberrent.* Somn. Scip. L. 2. Cap. 10.

aussi ancienne que l'existence du pere du genre humain. Créé raisonnable & se croiant le chef d'œuvre du Créateur, l'abregé de ses merveilles, pouvoit il manquer de se croire aussi le prémier & le maitre absolu des Etres vivans sur la Terre? Avec un tel caractere ceux qui avoient connoissance de l'autorité absolue que Dieu, selon Moïse, donna aux hommes sur tous les autres animaux, ne pouvoient que se prévaloir de cet arrêt pour augmenter leur présomtion & leur vanité naturelle. Ils s'en prévalurent en effet. Les Juifs, & après eux les Chrétiens, n'ont cessé de vanter cette superiorité.

Cependant cette prévention si avantageuse à notre espece n'a pas été absolument générale. Il s'est trouvé bien des hommes, qui ont raisonné d'une maniére différente, & même toute opposée. Plusieurs Philosophes, peu prévenus en faveur de la Nature humaine, ont fait

fait à l'homme un ſujet de s'humilier & de s'avilir des choſes mêmes dont il ſe glorifie le plus. La raiſon, diſoient ils, ne ſert guéres qu'à le tourmenter, & ſa prévoiance qu'à l'affliger & l'inquiéter. Son induſtrie ne ſert qu'à multiplier ſes beſoins. Faiſant enſuite reflexion ſur les miſeres auxquelles l'homme eſt ſujet, ils le mettoient plus bas que le reſte de la Nature; ſans craindre même d'aſſurer qu'il auroit mieux valu pour lui de n'être pas né, & qu'enfin les plus malheureux de notre eſpece ſont ceux qui ſortent le plus tard de la vie. Ils oſoient ſoutenir que la Nature avoit rempli toutes les fonctions d'une bonne mere à l'égard des autres animaux; mais qu'elle n'avoit été qu'une méchante marâtre à l'égard de l'homme. C'eſt ainſi qu'en voulant trop abaiſſer l'orgueil humain, ils ſe ſont jettez dans un autre excès tout-à-fait abſurde & déraiſonnable.

D'autres Philoſophes, à la vérité plus attentifs à obſerver la conduite de la Nature, ont cru avoir remarqué tant d'uniformité en elle à l'égard de tous les animaux, & ſi peu de diſtinction pour nous, qu'ils n'ont point du tout héſité à confondre les hommes avec le reſte de ces animaux; juſqu'à refuſer à l'homme toute ſorte de prérogative ſur ceux-ci. C'eſt de la Terre, dit-on, qu'ils ſont ſortis les uns & les autres, elle fournit également la même ſubſiſtance aux uns & aux autre, C'eſt dans ſon ſein qu'ils retournent indifféremment les uns & les autres, après la diſſolution de leur être. La Nature, en leur donnant à tous une origine ſi ſemblable, les a également aſſujettis aux mêmes beſoins, & leur a preſcrit la même fin. Qu'eſt-ce que cette faculté de raiſonner dont les hommes ſe glorifient ſi fort & qui leur donne la préſomption de s'attribuer une ame

ame particuliere & différente de celle des bêtes ? Ne paroit il pas qu'elle croit & décroit avec le corps, que ſans lui elle n'a ni force, ni vigueur ? Autrefois même il s'eſt trouvé des Philoſophes qui ont cru que la raiſon ne ſufiſoit pas pour établir une diſtinction entre l'ame humaine & l'ame des autres animaux. On a crû apercevoir dans les bêtes un raiſonnement, qui en bien des choſes différe peu de celui des hommes : diférent entr'eux à peu près, comme la raiſon des perſonnes ſpirituelles & aviſées differe de celle des perſonnes ſtupides & groſſieres.

Voilà pourquoi la Metempſychoſe a été ſoutenue généralement de tous les anciens qui ont cru l'immortalité de l'ame avant que *Platon* & *Zenon* euſſent ramené la Philoſophie & la Phyſique à la Morale: & cela prouve invinciblement, ce me ſemble, qu'ils attribuoient alors également

ment l'immortalite à l'ame des hommes & à celle des bêtes. Par conséquent, ajouterai je, ils ne mettoient pas une différence essentielle entre l'homme & les autres animaux. C'étoit l'opinion des Egyptiens, des Chaldéens, des Mages, des Gymnosophistes, des Gaulois & de tous les Grecs avant *Platon*, que l'ame des hommes & l'ame des bêtes sont également immortelles.

Au contraire une grande partie des Juifs, en n'accordant l'immortalité ni à l'ame de l'homme ni à celle des bêtes, mettoient l'homme par la mort au niveau des autres animaux, & terminoient aussi miserablement la superiorité de l'un que la servitude des autres. *Platon* & les Stoiciens sont (*a*) les premiers qui aient dit de l'ame humaine toute seule qu'elle étoit une portion de la Divinité. Ils ont les premiers affecté à l'homme, ce que d'au-

(*a*) *Humanus animus excerptus ex mente Divinâ.*

d'autres prétendoient convenir également à tous les animaux. *Pythagore* & tous ceux qui avoient raisonné auparavant sur la nature de l'esprit soutenoient que toutes les ames particulieres, tant des hommes que des bêtes, faisoient partie de l'*Esprit Divin*, ou de cet *Esprit universel*, qui penetre & se repand par tout, par lequel tout Etre qui a vie est animé (*a*).

Mon dessein n'est pas d'examiner plus particuliérement les sentimens de ces Philosophes touchant l'éternité du Monde & pour la matiére & pour la forme : on voit assez qu'ils n'ont pas moins cru les animaux éternels quant à la matiere, que la Terre qui les produit & entretient. Et par conséquent ils n'ont don-

(*a*) *Deum namque ire per omnes*
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas,
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri,
Omnia: &c. Virg. Georg. 4.

donné aucune origine à cette matiere animale. A l'égard de ceux qui ont crû que la forme du Monde avoit eu un commencement; ils se sont accordés à dire que la Terre avoit produit en un certain tems les hommes & toutes les especes d'animaux qui l'habitent. Il n'y a point eu de variation dans l'Antiquité sur cet article. On a donc généralement reconnu, que dans les premiers tems de la formation du Monde, la Terre renfermoit en soi les semences de toutes choses; qu'échauffée alors à un degré de chaleur convenable elle avoit fait éclorre de son sein les animaux & les plantes &c. Une bonne partie des anciens Païens n'a point eu recours à un Etre intelligent particulier pour la production des ces animaux. Ils ont crû généralement qu'un certain degré de chaleur & d'humidité avoit pû sufire à cette production. Ils regardoient comme un

un reſte de cette ancienne vertu productive de la Nature ces effets annuels du débordement du Nil en Egypte. (*a*) On s'imaginoit alors que les eaux du Nil & le limon de la terre échauffés par les raions du Soleil engendroient des rats & des Inſectes: & de là les Egyptiens concluoient que leur païs poſſédant particulierement cette vertu productive, on ne pouvoit raiſonnablement douter qu'ils euſſent été les premiers hommes de la terre. Mais les autres peuples ne leur accordoient point cette préexiſtence chimérique. Chacun ſe croioit auſſi ancien chez ſoi, que les Egyptiens chez eux: & les Ethiopiens en particulier aſſuroient que les Egyptiens leurs voiſins étoient ſortis d'Ethiopie; que la mer avoit autrefois couvert l'Egypte. Quoiqu'il en ſoit la plupart des Nations de la Ter-

(*a*) Diod. 1. 1. Plin. 9. 88. Ovid. Metam. 1.

Terre ſoutenoient également que leur tige ſe trouvoit dans le païs de leur demeure, ſans l'aller chercher ailleurs. En voici des preuves.

Je commence par quatre grandes Nations, dont les Anciens n'ont guéres connu que le nom. Les Indes nous dit *Diodore* (*a*) ſont habitées par un grand nombre de différens peuples qui ſont tous (*b*) *Indigenes*; d'autant que les Indiens, au raport de *Pline*, n'ont jamais reçu ni envoié de Colonies. Il ajoute enſuite que ces peuples comptoient cinq mille quatre cent deux ans depuis Bacchus juſqu'à Alexandre, & que pendant ce tems là ils avoient eû cinquante quatre Rois. *Solin* (*d*), dit à peu près la même choſe.

Diodore (*e*) en parlant des Ethiopiens

(*a*) L. 2.
(*b*) Qui ne ſont point venu de dehors.
(*c*) *Indi gentium ſoli nunquam emigrarunt finibus ſuis.* L. 6. c. 17.
(*d*) *Solin.* Cap. 55.
(*e*) *Diod.* L. 3.

piens nous aſſure que tout le monde convient qu'ils ont été produits, ou pour mieux dire, créés dans leur propre païs. (*a*) Cet auteur raporte auſſi des Scythes, qu'ils ſe diſoient deſcendus de (*b*) *Scytés*, qui fut fille de Jupiter, & d'une fille moitié ſerpent que la Terre avoit produite; preuve que cette Nation ne comptoit devoir ſon origine qu'à la Terre qu'elle habitoit: & c'eſt pourquoi *Juſtin* declare qu'il ne connoit point de plus ancienne Nation. A l'égard des *Hyperboréens*, comme ils étoient de tous les hommes ceux dont les Anciens avoient le moins de connoiſſance, à peine en trouve t'on autre choſe dans l'Antiquité que le nom & quelques fables. On n'a jamais rien dit d'eux ſinon qu'ils exiſtoient.

Les

(*a*) L. 2.

(*b*) On a montré le ridicule de ces prétendues origines fabriquées par les Grecs, & de même celui de quelques étymologies du mot de *Scythe*.

Les Egyptiens ne convenoient point (*a*) qu'ils fussent sortis autrefois d'entre les Ethiopiens, comme ceux ci le prétendoient. Non seulement ils soutenoient qu'ils étoient, s'il faut ainsi dire, du crû naturel de leur païs ; mais ils se croioient même les plus anciens de tous les hommes, & prétendoient follement que cette multitude de petits animaux que leur Terre engendre tous les ans autorisoit leur croiance. Ils s'attribuoient une origine toute pareille à celle de ces animaux, comme je l'ai déja dit. Les Ethiopiens de leur côté reclamoient à eux les premiers hommes que la Terre eût jamais produit. Les (*b*) Phrygiens se donnoient le même droit. Les (*c*) Scytes le disputoient à tous les autres. On peut dire enfin que la plupart des peuples prétendus *indigenes* n'en

(*a*) *Diodor.*
(*b*) *Herod.* 2.
(*c*) *Justin.* 2. 2.

n'en reconnoissoient point de plus ancien qu'eux : & s'imaginant que tout autre quel que ce fut étoit une production tardive de la Terre, ils se donnoient hardiment la préférence.

Quoique les Grecs fussent très jaloux les uns des autres, & que les Atheniens en particulier s'attirassent l'envie de tous les Grecs, on ne leur a jamais disputé cette *indigenie*, s'il faut ainsi dire, dont ils se glorifioient si fort. Les habitans de l'Attique, dit *Plutarque* (*a*), ont été nommez *Autochthones*, c'est-à-dire nez de la Terre même, parce qu'il n'est pas connu qu'ils soient venus de quelque autre endroit dans le païs qu'ils habitent. *Justin* (*b*) parle d'eux en cette maniére ; Ils

(*a*) In Theseo.

(*b*) *Quippe non advenæ, neque passim collecta populi colluvies originem urbi dedit ; sed eodem innati solo quod incolunt, & quæ illis sedes, eadem origo est.* Justin. 2. 6.

Ils ne ſont point étrangers, mais le lieu de leur demeure eſt en même tems celui de leur origine. Un des plus célebres Auteurs (*a*) de l'ancienne Athenes en a bien dit davantage. C'eſt *Iſocrate*, & voici comment il releve la gloire de ſa Nation: „ il eſt conſtant, nous dit il, „ que notre ville eſt très célebre „ par toute la Terre; nous n'y „ ſommes point venus comme é- „ trangers, pour en chaſſer ceux „ qui l'occupoient, ni pour l'oc- „ cuper comme étant vuide & de- „ peuplée. Cette Terre même „ nous a produit & nous y vivons „ d'une maniére juſte & honnête, „ ſans mêlange d'aucune autre Na- „ tion &c. De tous les Grecs, „ c'eſt à nous ſeuls qu'il eſt permis „ d'appeller la Grece notre patrie, „ notre mere & notre nourrice.

Cependant quoique puiſſe dire Iſo-

(*a*) In Panath.

Isocrate les Athéniens n'étoient pas les seuls des Grecs qui s'attribuassent cette *indigenie.* Les Arcadiens & les Achéens, qui étoient deux des sept Nations du Peloponese, s'en glorifioient aussi. *Pausanias* (*a*) qui a écrit l'Histoire particuliére de la Grece, la leur attribue comme une chose non contestée; & *Herodote* (*b*) l'avoit fait avant lui. Dans l'Isle de Crete les Cydonniens & les Eteocrétes se disoient indigenes de leur païs, ainsi que *Strabon* (*c*) & *Diodore* nous l'apprennent. Ensuite les Pelasgiens y passerent & selon le même *Diodore* les Doriens. Minos les réunit tous ensemble sous un même gouvernement. Les amours d'Apollon & de Rhodes (*d*) étoient regardez comme une allégorie, qui signifioit que le Soleil par sa chaleur avoit rendu l'Isle de Rhodes féconde,

(*a*) Eliac. 1.
(*b*) L. 7.
(*c*) Strab. 10. Diod. 5. (*d*) Idem.

conde, & lui avoit fait produire des hommes dés le commencement du Monde. A cause de cela ces hommes furent nommez *Heliades*, & reputés les premiers habitans de l'Isle. Dans la Sicile les Sicaniens passoient aussi pour être *indigenes*, comme *Timée* & *Diodore* l'assurent. Les Siciliens y vinrent ensuite; après eux les Grecs s'y établirent aussi, & nous n'oublierons pas que les Ombriens les Thyrreniens, & plusieurs autres se croioient les *indigenes* de l'Italie.

Or si dans des païs si fréquentés des Anciens il se trouvoit tant de peuples *indigenes*, c'est-à-dire occupant de toute antiquité les contrées qu'ils habitoient, & se regardant comme des hommes que la terre y avoit produit; il n'est pas étonnant que dans des païs à peine connus, leurs habitans demi barbares, presque sans commerce ni relation avec leurs voisins, parlassent d'eux mê-

mêmes avec une vanité pareille (*a*).

La Grande Bretagne ne vantoit pas moins son *indigenie* (*b*) César nous assure que c'étoit une ancienne tradition parmi les Bretons qu'ils avoient été engendrez dans leur Isle même.

Les Germains, avec lesquels on n'avoit pas plus de commerce qu'avec les Bretons, soutenoient aussi que leurs Ancêtres avoient été produits de la Terre. *Tacite* (*c*) marque qu'ils conservoient la memoire de cette *indigenie* par le moien de certaines Poësies anciennes : après quoi cet Historien ajoute que l'extrême

(*a*) Je ne prétens pas mieux justifier par là l'*indigenie* des Athéniens que celle de ces autres peuples. On a bien prouvé, ce me semble, que tous les Grecs, les Athéniens & plusieurs autres étoient originaires des Phéniciens ; que la langue des Grecs, les noms de leurs peuples, de leurs villes &c. tenoient beaucoup de cette origine.

(*b*) *Britanniæ pars interior incolitur ab iis, quos natos in insulâ ipsa memoriæ proditum dicunt.* Cæs. Comment. l. 3.

(*c*) *Germanorum conditores & primi terrâ editi, quod apud illos antiquis carminibus celebratur.*

trême différence qui est entre les Germains & les autres Peuples, soit pour la figure du corps, soit pour la diversité des coutumes, est une preuve de la vérité de leur tradition. Les Espagnols ont eu une pareille opinion des Américains dans leurs premieres conquêtes.

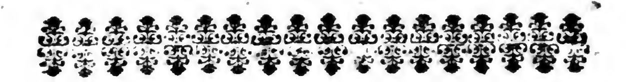
Les Gaulois se disoient aussi *indigenes*. Ils assuroient que Pluton le Dieu des Enfers ou de l'intérieur de la Terre, leur avoit donné l'origine. C'est pourquoi, dit César, (*a*) ils comptent le tems par nuits & non par jours.

Telle a été, comme on le voit, l'opinion constante d'un grand nombre de Nations? Que pourroit on en conclurre? qu'il ne paroit pas que ces Nations aient eu la moindre connoissance de la premiére création de l'homme par Adam, telle qu'on la

(*a*) *Galli se omnes abdito patre prognatos prædicant, quam ob causam spatia temporis non numero dierum sed noctium finiunt.* Cæsar. 6.

la trouve dans les Ecrits de Moïse, ni de la seconde par Noé ; que soit vanité, ignorance ou fausse tradition, ils ont prétendu avoir été créés dans leur propre terre ; qu'ils ont essaié de s'en prévaloir, comme les Juifs se sont prévalus orgueilleusement de la création raportée dans la Genese.

Je ne parcourrai point ce que les Anciens nous ont transmis des *peuplades* & des colonies des premiers tems. Il est certain que les secours que l'Histoire nous fournit sur cette matiere ne sont point capables, à ce qu'il me semble, de nous faire remonter jusqu'à l'origine des premiers habitans de la Terre. Si enfin nous ne consultons que notre raison toute seule, elle ne nous persuadera jamais qu'il soit possible de remonter à un certain tems auquel la Terre a commencé d'être habitée.



LETTRE

Au R. P.....

Sur quelques Auteurs qui ont travaillé à prouver la vérité de la Religion Chrétienne.

A Lyon, ce 22 Juillet 1696.

MOnſieur votre frere, mon très Révérend Pere, m'a dit que dans la tournée que vous avez fait avec lui à Ciſteron il lui avoit paru que vous me faiſiez la faveur d'avoir quelques bontez pour moi. Vous devez juger que c'eſt à lui ſeul que je dois un bien ſi fort ſelon mon cœur ; mais ce n'eſt pas l'unique obligation que je lui ai : il me fait le plaiſir de manger preſque tous

tous les jours avec moi. On y boit à votre ſanté, on s'enferme enſuite ſouvent dans mon Cabinet, où avec une Liberté Philoſophique, on parle de tout. La Religion eſt quelquefois examinée: & ſur ce qu'il a vû que je faiſois une étude reglée de la Chrétienne, il m'a dit que vous ſuiviez & creuſiez à préſent la même matiere avec votre illuſtre Maréchal, & que vous lui aviez demandé pour cela les preuves évidentes du Pere Lamy, Moine Benedictin de la Congregation de St. Maur.

Cet Auteur eſt à mon ſens ſur ces matieres un très vif Metaphyſicien. Son ouvrage n'eſt qu'une ſuite de ſon traité de la connoiſſance de ſoi même, & pour ainſi dire une troiſiéme partie de ce Livre. Je ſai bon gré au ſavant & exact Religieux de n'entrer en aucune queſtion de controverſe. L'honnête homme n'a beſoin que d'être per-

ſuadé de la vérité du Chriſtianiſme conformement à l'Evangile ; les Sectes différentes de cette Religion n'étant ſelon moi qu'un produit de pluſieurs vues humaines , qui ne font qu'avilir ce que nous devons à Dieu & à nous mêmes. Il vaut donc mieux être ſimplement Deiſte, ſentiment que je ne conçois pas qu'un homme de bon ſens puiſſe deſaprouver raiſonnablement & équitablement en Chrétien ; mais il faut être Chrétien , non pas parce qu'on eſt né tel ; mais parce qu'on a des raiſons de crédibilité que c'eſt l'unique Religion vraie : & c'eſt dans cet eſprit que j'ai entrepris la même étude que vous. Me ſeroit il permis de vous faire part de l'ordre que j'ai gardé dans cet examen des Auteurs que j'ai lû , & du progrez que j'y ai fait?

J'ai cru, qu'excepté en Géometrie l'eſprit humain ne connoiſſoit que trois ſortes de preuves, à ſavoir

voir les Hiſtoriques, les Métaphyſiques & les Morales ; & que comme la Religion n'étoit pas du reſſort de cette Science, je veut dire la Géometrie, puiſqu'il ne s'agit pas du raport & des proportions des nombres & des figures ; ces trois ſortes de preuves nous devoient tenir lieu de démonſtration à leur maniére, quoiqu'elles ne ſoient pas auſſi néceſſitantes que les Géometriques. Pourvû néanmoins qu'entre elles elles fuſſent toutes concluantes les unes des autres, & dans un tel raport que l'Hiſtorique approuvée par les Critiques ne détruiſit pas la Metaphyſique, ni la Metaphyſique la Morale.

Il eſt donc conſtant que ſi la ſeule Religion Chrétienne eſt établie par de pareilles preuves, c'eſt l'unique Religion raiſonnable.

Il n'y a point de preuves & de préceptes de Morale ſi pleins de

charité que ceux qui ſont contenus dans le vieux & le nouveau Teſtament. Tous les préceptes & les exemples de ces Livres reputés divins ne paroiſſent être penſez & donnez qu'en vue de la conſervation de notre individu; & Hobbes a fait voir clairement dans ſon traité de .... que l'homme dans l'état de Nature par raport à ſa propre durée ne pouvoit rien imaginer de ſi ſage que le Decalogue. Il eſt vrai que la conſervation de l'eſpece en ſoufre, & je ne ſai ſi le Créateur n'en a pas été plus occupé que de la durée de l'individu. Les faits miraculeux de l'ancien Teſtament, & de l'Evangile ſont d'une vérité hiſtorique très raiſonnable & preſqu'auſſi démontrée que ce que nous croions des regnes d'Auguſte & de Ceſar &c. Car enfin ceux du vieux Teſtament ſont raportez par pluſieurs anciens Hiſtoriens prophanes; & ceux du nouveau par des hommes d'une ſain-

ſainte vie qui ont ſoufert la mort pour en ſoutenir la verité : ſacrifice dans le quel l'amour propre ne pouvoit pas trouver ſon compte ; puiſqu'il s'agiſſoit de ſoutenir des faits & non pas des dogmes, enfans pour l'ordinaire de l'imagination humaine. Les Martirs de ces faits ne ſont pas ſuppoſez ; les Païens même conviennent du ſuplice des premiers Martirs, auſſi bien que des miracles de Jéſus-Chriſt & des Apôtres. Il n'y a ſur ceci qu'à lire l'Apologetique de Tertullien, Minutius Felix, la ſeconde Apologie de Juſtin Martir &c. Que l'on ne diſe pas que parmi les Païens, il y avoit des Martyrs, qu'il s'en trouve chez les Bramines, & auſſi chez tous les Sectaires. Je n'examine point la choſe & ne dis rien du faux de ces derniers. Pour les premiers, chez qui on ſuppoſe même le don des langues attribué à Apollonius de Tyanée, j'en appelle à Euſebe Auteur vrai

après

après quoi je consens que l'on y donne toute la créance que la saine raison dictera. A l'égard des Divinitez des Païens & de la différence de leurs notions sur le premier Etre avec celles des Juifs, qui est la même que la notre ; quelle consolation que de lire sur cela St. Clément Alexandrin, Lactance & St. Augustin.

Tous les anciens auteurs, quoiqu'ils ne soient pas méthodiques dans un certain tems, persuadent très vivement. Ils ont écrit de maniére qu'on ne peut pas leur refuser une certaine croiance, que la volonté de l'homme donne toujours à ce qui est écrit par conviction de cœur, & dans le vrai : & c'est par ces mêmes auteurs que j'ai commencé l'examen de la Religion Chrétienne. Vous les connoissez infailliblement mieux que moi ; je ne vous en dis pas davantage. Comme ils sont tous pleins, & sans méthode,

thode, ainſi que je l'ai déja dit, des trois ſortes de preuves néceſſaires & propres a établir la vérité d'une Religion; Vivés a fait de tous ces materiaux un traité exact qu'il nous a donné ſous ce titre; *de veritate fidei Christianæ*. Cet ouvrage eſt plein d'eſprit; les raiſonnemens en ſont éloquents & ſuivis avec une érudition profonde. Cet Auteur eſt pourtant à l'égard de ſa méthode un peu trop Scholaſtique; mais c'étoit le gout de ſon ſiécle, Le ſubtil Raymond de Sebonde & du Pleſſis Mornay ont écrit après lui deux traitez ſur la même matiére. Ce dernier emploie les mêmes materiaux de Vivés, alterez pourtant en bon Calviniſte. Ils ne ſont pour ainſi dire l'un & l'autre que des traducteurs de cet Auteur.

Nous voici à Grotius: ne vous paroit il pas un original achevé? il me ſemble qu'il ne dit rien d'inutile,

le. Tous ſes raiſonnemens ſont préciſ, & à portée de tout le Monde. Avec l'érudition la plus étendue de ce ſiécle, il ne paroit étranger à perſonne. En avez vous vû une ſeconde traduction imprimée à Utrecht? Il me ſemble qu'elle eſt exacte. On lit à la tête un beau diſcours, où il inſinue la néceſſité qu'il y a d'établir la Religion Chrétienne, & on trouve à la fin des citations & des remarques critiques très judicieuſes. Il eſt vrai qu'il échape à l'Auteur de ces remarques quelques traits qui reſſentent un peu le Calviniſme.

J'ai lu auſſi avec attention les Dialogues de Mr. l'Abbé de Choiſy. Il me ſemble, qu'une matiere comme celle de la Religion, doit être écrite avec plus de gravité. Le petit livre de Mr. de Pianeſſe eſt très ſenſé, & on ne peut pas être plus édifié que je le ſuis des Mémoires ſur la Religion de Mr. du Pleſſis Pro-

Prâlin Evêque de Tournay. Ce Prélat a écrit & vivoit en homme convaincu. Je ne me rends pas tout-à-fait à ses preuves tirées des miracles faits dans ce siecle. Je connois en partie ce que peut l'imagination sur les esprits animaux pour produire des maladies, dont le jeu & la force sont les mêmes pour la guérison: temoin ce qui arrive aux enfans dans le ventre de leur mere, lorsque leur imagination est vivement frapée. A présent rien de si inutile que les miracles pour faire sentir la Religion Chrétienne. Ils avoient lieu dans son établissement, & les mœurs des premiers Chrétiens n'y repugnoient pas.

Je ne vous dis rien des pensées de Mr. Pascal: je suis convaincu que votre état ne vous empêche pas de les admirer, & de les regarder comme l'Original Metaphysique du Livre de Mr. Abbadie, dont vous estimez à ce que je crois,

com-

comme moi, la méthode; ſoit l'analitique, ou de diviſion; ſoit la ſintetique, ou de compoſition. Je ne ſai ſi vous avez remarqué combien cet Auteur eſt différent de lui même dans ſon livre contre les Sociniens, ou de la Divinité de Jéſus-Chriſt. A quoi attribuer cela? Si non que dans l'un, il examine le Chriſtianiſme, ſans avoir en vue aucun parti; & dans l'autre que ſes vues peuvent être en quelque maniére paſſionnées. Quel dangereux moien que celui du cœur, lorſqu'il s'agit d'établir les véritez du Chriſtianiſme.

Avez vous lu le livre de la véritable Religion du P. le Vaſſor, autrefois Prêtre de l'Oratoire, à préſent Proteſtant retiré en Angleterre? Cet ouvrage eſt plein d'érudition. On y remarque néanmoins une certaine incertitude, efet du caractere de ſon Auteur, plus livré à ſon ſens qu'aux lumieres naturelles de ſon

eſprit:

eſprit : auſſi s'en défioit il fort, comme il paroit à la fin de ſon Epitre Dedicatoire à feu M. l'Archevêque de Paris. Ne croiez vous pas qu'il n'y a point d'Athée d'eſprit? que les Deiſtes ne ſe défendent d'être Chrétiens que par Libertinage? mais penſez vous que les Juifs, lorſqu'il s'agit d'établir le Chriſtianisme, ſoient à mépriſer? M. De Limborg ne le croit pas. Il vient de répondre à toutes les difficultez dans un livre in 4. imprimé à Ter-Goude, qui a pour titre, de *Veritate Religionis Chriſtianæ*. Ce Livre fait du bruit: ſon Auteur eſt maitre de ſa matiere. Bien attaqué, bien défendu. A la maniére du P. Pardies dans ſon livre de la connoiſſance des bêtes, il multiplie avant que de repondre, la force des difficultez de ſon adverſaire, & y repond en homme ſavant & méthodique. A la fin de cet ouvrage il ne ſe tire pas bien d'affaire avec un autre Juif nommée

Acofta, qui eft mort Deifte, & a fait un Traité fous le nom d'*Exemplar vitæ humanæ* , où il prétend détruire toutes les Religions. C'eft aux argumens de cet Auteur Deifte que ne repond pas fi bien M. De Limborg. Ce Deifte fort perfuadé de fa croiance fe tua lui même d'un coup de piftolet. J'oubliois de vous dire qu'il me paroit qu'une partie des materiaux emploiez par Mr. De Limborg pour repondre aux Juifs, & qui font le fujet du corps de fon Livre, font tirez de Vivés.

Voilà, mon Réverend Pere, pour commencer une bien longue Lettre & même très mal placée. Car il n'eft pas naturel qu'un homme tel que moi parle de Religion avec un autre qui par fon efprit & fon état n'a rien à apprendre fur pareilles matiéres ; mais l'amour propre eft de tout en ce Monde ; & je ne connois rien qui me flat-

te

te plus que de m'entretenir long tems avec vous. Je ſuis &c.

LETTRE

A Monſieur ****

SUR LES JUIFS.

Où il eſt prouvé que le mépris dans lequel la Nation Juive eſt tombée, eſt anterieur à la malédiction de Jéſus-Chriſt.

VOus allez convenir, Monſieur, que j'avois raiſon de ſoutenir il y a quelques jours, que le mépris qu'on a aujourd'hui pour les Juifs a précedé la malédiction de J. Chriſt. Pour ſatisfaire à votre curioſité ſur cette matiere, j'ai mis en ordre du mieux que j'ai pû ce que j'en ai trouvé dans l'Antiquité, & je vous l'envoie avec plaiſir. Vous y verrés

donc que long-tems avant que de s'être attiré cette malédiction, que l'on regarde aujourd'hui comme la cause de leur misere, ils étoient & généralement haïs & généralement meprisez dans tous les païs qui les connoissoient : après quoi vous conviendrés qu'il n'est fait mention d'eux dans les anciens livres qu'à l'occasion de ce mépris, & par raport à l'aversion générale qu'on avoit pour eux.

Commençons par les Auteurs qui ont parlé de l'origine des Juifs. Il n'y en a pas un seul, Monsieur, qui ne l'ait donnée de la maniere du monde la plus méprisante & la plus injurieuse. *Manethon* & *Chéremon* Historiens Egyptiens dont Joseph nous a conservé le témoignage, nous aprennent qu'une grande multitude de Lepreux, & d'autres personnes infectées de maladies tout aussi

(a) Rep. à App. L. 1. c. 11.

aussi contagieuses, furent chassez autrefois d'Egypte par ordre du Roi Amenophis; que ces Lepreux (*a*) s'élurent pour chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moïse, qui leur donna une Religion, & des Loix. Sisimaque cité aussi par Joseph dit la même chose, excepté qu'il appelle Bocoris le Roi qui chassa les Juifs. *Tacite* (*b*) a suivi Sisimaque. *Diodore* de Sicile, sans faire mention ni de Bocoris, ni d'Amenophis, dit, simplement qu'on avoit assuré à Antiochus Epiphane (*c*), que cette Nation n'avoit été bannie d'Egypte qu'à cause de la Lepre dont elle étoit infectée. *Justin* (*d*) parle de même que *Diodore*. Avouons donc que c'étoit un grand malheur pour les Juifs, qu'une opinion qui leur attribuoit une origine si basse & si hon-

(*a*) Ibid. c. 12.
(*b*) Hist. L. 6.
(*c*) Phot. Bib. L. 34.
(*d*) L. 3. 6. c. 2.

honteuſe fut ſi commune & ſi généralement reçue chez les Paiens; ſans que perſonne entre ces Païens daignât ajouter foi à la maniére éclatante & miraculeuſe de cette ſortie, ou de cette fuite d'Egypte, que les Juifs leur racontoient ſur la foi de leurs SS. Ecritures.

De tous les Hiſtoriens qui ont parlé de l'origine des Juifs, *Strabon* eſt le ſeul qui ne fait point mention de la prétendue Lepre. Il dit ſimplement, que les Juifs ſortirent d'Egypte ſous la conduite de Moïſe, qui étoit un Prêtre du pais: mais il ne s'informe pas ſi les Juifs étoient originaires d'Egypte, ou s'ils y étoient venus d'ailleurs. Hors (*a*) Juſtin, qui, enformement à l'Ecriture dont il paroit avoir eu quelque connoiſſance, les fait Syriens d'origine, & Tacite (*b*), qui, trompé par

(*a*) Juſtin parle aſſez au long de Joſeph, qui fut vendu par ſes freres, & qui furent eux-mêmes en Egypte. Ibid.

(*b*) Tacit. ibid.

par la ressemblance du mot Juda avec celui d'Ida, qui est le nom d'une montagne de Crete, a cru qu'ils étoient originaires de cette Isle; hors dis-je ces deux Historiens, tous les autres assurent que les Juifs étoient Egyptiens. Mais il est bon de vous dire ici, qu'aiant habité plusieurs siécles en Egypte, ils avoient pris & conservé trop religieusement les usages & les coutumes du païs où ils avoient demeuré si long-tems, pour les supprimer tout d'un coup par des usages opposés. Il ne s'agit donc pas d'examiner en Théologien pourquoi Dieu, & Moïse après lui, ont jugé à propos de consacrer dans la suite des Juifs & les coutumes & les usages des Egyptiens.

Premiérement pour ce qui regarde le service divin, c'étoit un usage établi chez les Egyptiens, (*a*) que les

(*a*) Herod. L. 5. Plut. Politiq. Elien Hist. L. 14. c. 34.

les Prêtres fussent nourris aux dépens du Public: & le premier d'entre eux étoit en même tems le Prince & le Juge de la Nation. Ils étoient tous habillez de lin ; ils se baignoient fréquemment le jour & la nuit. Le Grand Prêtre portoit une image de Saphir pendue au col, & cette image s'appelloit vérité. Ils faisoient l'exécration sur la tête d'une victime, c'est-à-dire qu'ils prioient les (a) Dieux d'envoier sur cette tête tous les maux dont on étoit menacé, & ensuite ils rejettoient la victime comme chargée d'iniquité. Toutes ces choses furent pratiquées par les Juifs. La circoncision, l'horreur pour le cochon, l'usage de jeuner la veille des Fêtes, la distinction des choses sacrées & profanes, celle des animaux mondes & immondes furent aussi des usages empruntez des Egyp-

(a) Diod. L. 2. 5. 6. Plut. Prop. L. 4. 7.

Egyptiens. On oseroit même assurer que les Juifs n'avoient adoré en Egypte que les Dieux du Païs: & preuve de cela c'est qu'aussitôt qu'ils eurent perdu Moïse de vue, ce Moïse qui vouloit établir parmi eux l'adoration d'un seul Dieu, la premiére chose qu'ils firent fut de se forger l'Idole d'un veau, qui étoit le principal objet materiel du Culte des Egyptiens. Et que dirons nous du Serpent d'airain de Moïse? Ne semble-t-il pas qu'en l'élevant dans le desert, il voulut comme consacrer aux yeux de son Peuple un des plus fameux Hieroglyphes des Egyptiens ? Quoiqu'il en soit, ce Serpent ne manqua pas de faire retomber les Juifs dans l'Idolatrie. En un mot il étoit resté tant de conformité entre les usages & les Céremonies de ces deux Nations, que les anciens Païens les ont ordinairement confondues, de même que l'on confondit depuis les Chrétiens avec

les Juifs; les anciens Paiens n'aiant jamais regardé le Chriſtianiſme que comme une Secte,ou une branche du Judaïſme. A l'égard des Egyptiens qui avoient été ſi longtems les plus illuſtres des Peuples de la Terre, & qui avoient enſeigné les principes des Arts & des Sciences au reſte du Monde; ils ſe trouverent dans la ſuite fort déchus de leur ancien luſtre. Diſons mieux: peut être n'étoient-ils redevables de ce luſtre qu'à la groſſiereté dans laquelle les autres Nations vivoient encore au tems que l'Egypte étoit déja une Republique policée. Mais enfin ils ne ſe ſont véritablement rendus célebres que par leurs Religion Symbolique, qui a été priſe à la lettre pour un tiſſu de Superſtitions groſſieres: à quoi il faut ajouter que la curioſité pouvoit attirer bien des gens chez eux pour y voir & admirer la ſolidité de leurs Pyramides & quelques autres monumens. Cependant

pendant il n'en eſt pas moins vrai que les Egyptiens étant tombez dans le mépris général des autres Peuples, & les Juifs venus d'Egypte étant regardés comme ſes propres enfans & confondus avec eux par les Païens, ces Juifs partagerent auſſi l'inſulte & le mépris avec eux. La ſingularité du culte, les maximes qu'on leur imputoit &c. rendirent l'inſulte & le mépris beaucoup plus grands. En voici des preuves à l'égard des Juifs en particulier.

Non ſeulement toutes les Nations mépriſoient les Juifs; elles les haïſſoient même, & l'on ſe croioit également fondé à les haïr, & les mépriſer. On les haiſſoit parce qu'on ſavoit qu'ils haïſſoient les autres hommes; & on les mépriſoit parce qu'on leur voioit obſerver des coutumes que l'on trouvoit ridicules. C'eſt ce qu'il faut, Monſieur, que nous examinions en particulier.

Les Juifs adoroient un Dieu inviſible,

visible, qu'ils assuroient être le maître de tous les Dieux. Leurs Prieres & leurs Cantiques étoient pleins de termes injurieux pour les Dieux des autres Nations. Cela suffisoit déja pour inspirer de la haine aux autres Peuples pour eux. Le zèle de Religion tout seul auroit pu produire la haine; mais ils avoient une raison plus forte pour haïr les Juifs, c'étoit leur amour propre & leurs interêts particuliers. On étoit persuadé que les Juifs avoient pour tous ceux qui n'étoient pas de leur Religion une haine d'autant plus grande qu'ils la croioient ordonnée par ce Dieu qu'ils adoroient, & qu'ils le publioient partout hardiment. *Diodore* (*a*), dit que cette seule raison porta Antiochus à traiter les Juifs à toute rigueur. Ce Roi irrité de la haine que les Juifs témoignoient à toutes les autres Na-

(*a*) *Photius*, Bib. 1. L. 34.

Nations fit immoler un cochon dans le Temple de Jerusalem, & repandre le sang de cette sale victime sur les SS. Livres. *Tacite* consondant les Chrétiens avec les Juifs, selon la fausse idée des Anciens, assure que les malheureux que Neron produisit aux Romains, comme coupables de l'incendie de leur capitale ne furent convaincus de ce crime, qu'autant que la haine publique voulut les en croire capables par celle qu'ils portoient au Genre-humain (*a*).

Le même Historien (*b*) dit précisément des Juifs dans un autre endroit, qu'ils ont à la vérité beaucoup de charité les uns pour les autres, & une fidelité inviolable entre eux: mais qu'à l'égard de tous les autres hommes, ils leur portent une haine capitale.

Quel-

(*a*) *Haud perindè & crimine incendii quam odio humani generis convicti sunt.* Ann. L. 15.

(*b*) *Apud ipsos fides obstinata, misericordia in promptu: sed adversus omnes alios hostile odium.* Hist. L. 15.

Quelques-uns accusoient Moïse (*a*) d'avoir inspiré aux Juifs cette haine pour les autres Peuples, en ressentiment de la dureté avec laquelle les Egyptiens les avoient chassé autrefois de leur païs. On voit bien que ces anciens ignoroient & l'Histoire de la fuite des Juifs & les motifs de la haine. Juvenal (*b*) dit des Juifs, qu'ils font profession de n'enseigner les chemins qu'à ceux de leur Religion; & qu'ils n'indiquent les fontaines qu'à leurs freres les circoncis.

La maniere injuste & barbare (c'est ainsi doute, que s'exprimoient les Paiens) dont les premiers de cette Nation avoient autrefois traité les Cananéens & tant d'autres peuples que Dieu leur avoit commandé d'exterminer, sans excepter même ni les femmes, ni les en-

(*a*) *Apud Photius*, Bib. L. 40.

(*b*) *Non monstrare vias, eadem nisi sacra colenti;*
Quæsitum ad fontem solos deducere verpos. Sat. 14.

enfans ; cette maniere dis je & quelques exemples mémorables d'une ſéverité qui leur étoit ordonnée dans leurs SS. Livres, donnoient aux autres Nations un legitime ſujet de les regarder comme des ennemis déclarez du genre humain, auxquels il ne manquoit que le pouvoir & une occaſion favorable pour faire ſentir des effets de leur haine, & de leur averſion à tout le reſte des hommes. Voilà pourquoi dans toutes les ſéditions populaires, ils étoient ordinairement les premiers ſur qui l'on jettoit les ſoupçons. (*a*) Joſeph nous apprend que peu de tems avant la Guerre que les Romains firent aux Juifs on s'étoit ſoulevé contre eux dans tous les lieux où ils demeuroient. Les ſeuls habitans d'Alexandrie en maſſacrerent plus de cinquante mille en cette occaſion. Cependant comme

(*a*) Guerr. L. 2. c. 33, 34, 35, 36.

me la foiblesse des Juifs les mit dans leur decadence hors d'état de faire aucun mal, on cessa peu à peu de les craindre & l'on eut pour eux moins de haine que de mépris. La circoncision, l'observation du Sabbat poussée jusqu'à la superstition, les jeunes fréquens, & leur ridicule crédulité, qui avoit passé en Proverbe, les aiant rendus la risée de tous les autres Peuples, les anciens Paiens ne parlerent d'eux que comme de la lie des hommes.

L'Empereur Julien (*a*) disoit que toutes les Nations s'étoient distinguées par quelques endroits; les unes par leur puissance, & leurs richesses; les autres par leur sagesse; d'autres par leur esprit, & leur industrie: mais que les Juifs étoient restez dans l'obscurité, sans éclat, sans aucun mérite. *Tacite* nous apprend que sous l'Empire de Tibere, le

(*a*) *Euseb.* contra Jul. L. 4.

le Sénat les chassa de Rome, & en envoia quatre mille des plus vigoureux en Sardaigne; sans se soucier que l'intemperie de l'air de cette Isle les fit périr: regardant leur perte comme une chose fort indifférente à l'Etat (*a*).

Dans un autre endroit il nous dit qu'au tems que les Assyriens, les Medes, & les Perses étoient les maitres de l'Orient, les Juifs faisoient la plus vile & la plus méprisable partie de leurs sujets (*b*). Sur leur Religion & leurs Cérémonies il ajoute que quelques (Gentils) voiant dans le Temple des Juifs quantité de pampres, de feuilles de vigne & de grapes de raisins, crurent que cette Nation adoroit Bacchus: mais ils se tromperent, continue-t-il; car les Cérémonies de Bac-

(*a*) *Qui si ob Cœli gravitatem interiissent, vile damnum.*

(*b*) *Dum penes Assyrios, Medos & Persas Oriens fuit, despectissima servientium pars.*

Bacchus n'inſpirent que la joie, & l'allegreſſe ; au lieu que celles des Juifs ſont lugubres, & abſurdes (*a*): ſur quoi je vous dirai qu'il ſe pourroit que les Juifs euſſent contracté des Egyptiens ces triſtes Cérémonies qu'on leur reprochoit. Les Divinitez Egyptiennes, dit *Apulée* (*b*), aiment les chants lugubres, au contraire les Dieux des Grecs ſe plaiſent aux chants d'allegreſſe. Auguſte donna des louanges à Caius ſon petit-fils, ſur ce qu'il n'avoit pas daigné ſacrifier dans Jéruſalem, en paſſant par la Judée: & ſans doute vous ſavez, Monſieur, que chez les Gentils c'étoit la plus haute marque de mépris que de ne pas ſacrifier aux Dieux des païs par où l'on paſſoit.

Diodore (*c*), *Strabon* (*d*), *Plutar-*

(*a*) *Liber feſtos, lætoſque ritus poſuit, Judæorum mos abſurdos ſordidoſque.*

(*b*) *Ægyptia numina plangoribus gaudent, Græca Choreis.* L. 2. de Deo Sociat.

(*c*) Diod. L. 34.

(*d*) Strabo L. 16.

tarque (*a*), *Florus* (*b*), *Ammian Marcellin* (*c*), & généralement tous les Hiſtoriens qui ont parlé des Juifs, tant ceux qui ont écrit avant la venue de J. C., que ceux qui ont vécu après lui, ne l'ont fait qu'avec le dernier mépris: mais les Poëtes les ont raillé en des termes encore plus piquants. En voici des exemples. *Horace* a fait pour eux cette expreſſion heureuſe. *Credat Judæus Apella.* Juvenal nous les repréſente comme des conteurs de ſornetes;

Qualiacumque voles Judæi ſomnia vendunt. (*d*)

& comme de miſérables gueux.

Judæis quorum Cophinus, ſænumque ſupellex (*e*).

Il les traite encore plus mal dans le paſſage qui commence par ces Vers;

Qui-

(*a*) Plutarq. L. 4. 9. 5.
(*b*) Flor. L. 3. c. 5.
(*c*) Am. Marc. L. 22.
(*d*) Sat. 6.
(*e*) Sat. 3.

Quidam sortiti metuentem Sabbata patrem
Nil præter nubes, & Cœli numen adorant (a). &c.

C'est ce que vous pouvez voir plus au long dans sa Satire 14.

Perse choisit la Religion Juive pour designer la Superstition :

At cùm
Herodis venere dies ; unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucerna &c. (b).

. . . .

Labra moves tacitus, recutitaque Sabbata palles. &c. (c)

Horace que je viens de citer avoit fait la même chose avant lui. Les Epigrammes de Martial sont pleines de railleries continuelles contre eux, & du mépris le plus piquant. C'est ainsi qu'il compare leur jeûne à tout ce qu'il y a au monde de plus puant dans l'Epigramme suivante (d).

Quod siccæ redolet palus lacunæ,

Cru-

(a) Sat. 14. (b) Sat. 5.
(c) L. 1. 5. 9. (d) L. 4.

Crudarum nebulæ quod Albularum,
Piſcinæ vetus aura quod Marinæ,
Quod preſſâ piger hircus in capellâ
Laſſi Bardaicus quod evocati;
Quod bis murice vellus inquinatum,
Quod jejunia Sabbatariorum &c.

L'épithete de *puant* leur eſt donnée préférablement à toute autre par *Ammian Marcellin* (*a*).

Quoique la circonciſion fut commune aux Juifs, aux Egyptiens, aux Ethiopiens, & à d'autres Peuples; cependant, ſoit à cauſe qu'ils l'obſervoient plus religieuſement que ces peuples à qui elle n'étoit pas donnée pour loi, ſoit à cauſe que les Juifs en donnoient des raiſons trop myſterieuſes, on les trouvoit plus ridicules que les autres Nations circonciſes. Il eſt donc certain qu'ils étoient les ſeuls ſur qui la raillerie tomboit d'ordinaire au ſujet de cette coutume.

Au reſte Ariſtophane met aſſez plai-

(*a*) L. 22.

plaiſamment la circonciſion au rang des choſes les plus viles & les plus honteuſes. On vient, dit-il, d'amener ici un vieillard, tortu, boſſu, galeux, tout ridé, tout pelé, & même, à ce que je crois, circoncis. Mais à propos de la circonciſion peut être ne ſerez vous pas faché, que je vous faſſe part de ce que j'ai trouvé dans les Anciens touchant cet uſage. On croit communément que les Juifs ſont les premiers qui aient obſervé la circonciſion : cependant l'antiquité eſt formellement contraire à cette opinion. *Herodote* nous dit poſitivement que les Ethiopiens, ceux de Colchos, les Phéniciens, & les Syriens de la Paleſtine, qui ſont les Juifs, l'avoient reçue des Egyptiens, *Diodore* de Sicile dit la même choſe, & les plus ſavans d'entre les Juifs, tels que *Philon* & *Joſeph*, ne conteſtent point aux Egyptiens le privilege d'être les auteurs de cet

cet uſage. Je crois donc que toute la différence qu'il y avoit entre les Juifs & les autres Peuples qui ſe faiſoient circoncire, c'eſt que les Juifs avoient fait de la circonciſion un point fondamental & eſſentiel, un Sacrement de leur Religion: au lieu que chez les autres, elle pouvoit avoir été une de ces Céremonies ordinaires, auxquelles on n'attachoit pas une idée ſi haute & ſi ſublime. En effet les Phéniciens abandonnerent la circonciſion dés qu'ils eurent commerce avec les Grecs, comme *Herodote* (*a*) nous l'apprend: & il paroit par *Joſeph* (*b*) qu'elle étoit depuis longtems aſſez negligée chez les Egyptiens. Pour ce qui eſt de l'origine de cet uſage, on ne peut douter qu'une raiſon toute naturelle n'ait donné lieu à ſon établiſſement. *Herodote* (*c*) dit des

(*a*) L. 2.
(*b*) Joſeph. Antiq.
(*c*) L. 1.

des Egyptiens (*a*), qu'ils ne se faisoient circoncire que par un motif de propreté. *Philon* (*b*) qui a fait un Livre exprés sur cette matiére, donne quatre raisons fort sensées de cet usage (permettés mot de m'exprimer après lui dans le stile *hipocratique*) la premiére, c'est de remedier aux inflammations que cause un prépuce trop étroit. La seconde, pour éviter la mal-propreté causée par les ordures qui s'amassent d'ordinaire entre le prépuce & le gland. La troisiéme, afin que la semence soit élancée droit dans la matrice. La quatriéme est une raison mystique qui signifie la circoncision du cœur. Vous voiez, Monsieur, comment d'une chose purement humaine & qui n'avoit été d'abord pratiquée que comme une operation capable de remedier aux inconvenients, auxquels les hommes nais-

(*a*) Qui, comme on l'a déjà dit, en sont reputés les premiers auteurs.

(*b*) L. de la circoncision.

naiſſent ordinairement ſujets dans ces Païs Méridionaux, ainſi que nos Voiageurs nous l'apprennent, Dieu a jugé propos d'en faire dans la ſuite des tems une Céremonie, ou plutôt un Sacrement de Religion. Alors ceux mêmes qui n'en avoient aucun beſoin quant au corps, s'y ſont vûs néceſſairement obligez par le type.

Mais revenons plus préciſement à la Nation Juive. Quoique ſa circonciſion, ſon Sabat, ſes jeûnes & ſes lugubres Céremonies la fiſſent mépriſer, rien ne lui attiroit tant l'inſulte & le mépris du reſte des hommes, que cette crédulité ridicule dont les Paiens l'accuſoient. Il eſt bien vrai que ceux-ci parloient beaucoup & ſouvent des miracles & des prodiges que la tradition & l'Hiſtoire avoient conſervé parmi eux: mais ces miracles & ces prodiges n'étoient ni en ſi grand nombre, ni ſi ſurprenans que ceux dont les Juifs

entretenoient les Paiens. D'ailleurs il n'y avoit parmi ceux-ci point d'homme qui se prétendit raisonnable, qui ne se moquât du merveilleux des miracles de sa Religion; au lieu qu'on remarquoit généralement chez les Juifs. (J'excepte ici la foi qui est due aux SS. Livres) un entêtement ridicule à vouloir soutenir les choses les plus pueriles & les plus absurdes; & cela les rendoit à juste titre l'objet de la moquerie & de la risée publique. C'est aussi ce qui a fait observer à *Joseph* ce ménagement qu'on aperçoit dans son Histoire; craignant sans doute d'ennuier & de rebuter ses lecteurs, en raportant les fables & les contes populaires de sa Nation. Il a même poussé le scrupule jusqu'à ne raporter aucun miracle sans ajouter immédiatement après, qu'il laisse la liberté à chacun d'en croire ce qui lui plaira. S'il parle du passage de la mer rouge, qui est le plus

plus éclatant des miracles de l'ancien Teſtament, il ajoute qu'il ne faut point être ſurpris de cette merveille, puiſque la même choſe eſt arrivée aux Macédoniens, lorſqu'ils paſſerent la mer de Pamphilie ſous la conduite d'Alexandre. *Joſeph* a eû quelque raiſon d'en uſer ainſi. Il a craint que ſon Hiſtoire ne fut pas reçue favorablement ſans de pareils ménagemens. Cet Auteur, en raportant des marques aſſes éclatantes de la ſuperſtitieuſe crédulité des Juifs de ſon tems, s'imaginoit d'être mal fondé à exiger des Paiens une foi entiere ſur les choſes qu'il leur recitoit comme arrivées à ſes Ancêtres. Tous ces impoſteurs & fanatiques dont il parle (*a*), qui ſéduiſoient le Peuple de Judée, en lui promettant de lui faire voir des prodiges, & dont quelques uns trou-

(*a*) Antiq. L. 18. c. 1. L. 10. c. 2. Guerr. L. 2. c. 25. L. 6. c. 29. L. 7. c. 37.

trouvoient le ſecret de ſe faire ſuivre par plus de trente mille perſonnes, prouvoient invinciblement que cette Nation méritoit à juſte titre le ſurnom de crédule que le Proverbe lui donnoit, mais je ne dois pas oublier de vous dire auſſi que les Anciens, qui, comme on l'a vû, avoient pour les Juifs un mépris extrême, ne confondoient pas le caractere du Légiſlateur avec celui de ſa Nation.

Ils ont d'ordinaire parlé honorablement de Moïſe. *Strabon* (*a*) le compare à ces hommes ſages & éclairez qui ſont nez pour aprendre aux autres une maniere de vivre juſte & raiſonnable. *Tacite* nous le repréſente comme un homme d'eſprit, ajoutant, ſelon les prejugés de ſa Religion, que Moïſe avoit ſu profiter adroitement des occaſions que le hazard lui offroit, pour parvenir à ſes fins. Par exemple, dit ce méme Hiſtorien les Juifs ſouffrant

(*a*) L. 6.

frant beaucoup dans le desert faute d'eau, Moïse fit attention à un troupeau d'ânes sauvages qui venant de paitre se retiroit vers un rocher couvert de bois, & aux environs duquel il croissoit de l'herbe. Il y fit creuser, & ne manqua pas d'y trouver des sources (*a*). C'est en reduisant tout le merveilleux de la conduite de Moïse à une pénétration & à une adresse supérieures à celles du peuple qu'il gouvernoit, que dans notre siécle même on a mis seulement ce Législateur de pair avec *Numa Pompilius*, qui prétendoit recevoir ses Loix d'une Déesse Egerie, & avec Sertorius, qui faisoit accroire aux Espagnols que Diane étoit l'auteur de ses institutions. Je cite à la marge un passage de *Tite-Live* (*b*) à propos de cette Politique.

Dio-

(*a*) *Grex Asinorum agrestium è pastu in rupem nemore opacam concessit; Moyses conjecturâ herbidi soli aquarum venas aperit.*

(*b*) *Datur hæc venia antiquitati, ut miscendo humana divinis, primordia urbium augustiora faciat.*

Diodore de Sicile met aussi Moïse au rang de ces illustres Legislateurs, qui se sont habilement servi de la Politique pour faire recevoir leurs Loix avec plus de veneration. Meris, dit-il, donna le prémier des Loix aux Egyptiens, & leur fit accroire qu'il les avoit reçues de Mercure Minos assura les Cretois, que Jupiter lui avoit dicté celles qu'il leur prescrivoit. Licurgue dit aux Lacédémoniens qu'il tenoit les siennes d'Apollon, Zathraustes chez les Arimaspes assura ses peuples qu'il les tenoit d'un bon Génie. Zamolxis chez les Thraces attribua les siennes à la Déesse Vesta, & Moïse dit aux Juifs que le Dieu Jeco étoit auteur de celles qu'il leur présentoit. C'est ainsi, Monsieur, que parloient ceux d'entre les anciens Paiens, qui faisant profession d'être moins crédules que le peuple, & ne connoissant aucune revelation, confondoient hardiment ce Moïse avec les

les Législateurs des Nations. Il est vrai aussi que le Paganisme leur permettoit de ne le regarder que comme un habile Chef de parti qui avoit sû trouver le secret de se prévaloir de la grossiereté d'être multitude ignorante. Ils avoient pû se persuader encore que par une suite de cette même adresse, il avoit su les prévenir de fraieur à la publication du Décalogue; qu'ensuite il avoit fait de l'Arche qui le contenoit un mystere qui portoit partout la terreur & la mort, un mystere dont la vue n'étoit permise qu'au seul Grand-Prêtre & cela une seule fois l'année.

Ceux qui s'imaginent que les Juifs, qui ont vécu longtems avant J.C. étoient inconnus aux autres peuples, étant comme isolés dans un petit coin de la terre, ne pourront sans doute accorder cette idée avec le mépris général qu'avoient dès lors pour eux des Nations fort éloignées de la Judée. C'est pourquoi, Monsieur, il sera

bon

bon de montrer un peu plus au long, que ce Peuple étoit connu par tout le Monde. J'avoue d'abord que les Juifs, habitoient un païs asses écarté, & que l'on faisoit trop peu de cas d'eux, pour aller jusqu'en Judée s'informer de leur Religion & de leurs usages. Mais enfin ils se repandirent eux mêmes chez les étrangers: ils sortirent de gré ou de force de leur païs. Il y à apparence que la captivité fut la véritable origine de leur dispersion générale, qui en les faisant connoitre, ne manqua pas de leur attirer ce mépris si général dans lequel vraisemblablement Ils seroient moins tombés, s'il fussent restés chez eux. Le desir du gain dont les Juifs ont toujours été fort avides, pût être aussi un motif pour les attirer dans les païs étrangers. Joignons y le zèle faux ou véritable qui leur fit entreprendre de faire des proselytes à droite & à gauche. Jésus-Christ, comme vous savez, reprochoit aux Pha-

Pharisiens dans un tems qu'ils couroient la terre & les mers pour en faire, & qu'ils négligeoient des choses incomparablement plus essentielles (*a*). Voilà par quels moiens cette Nation se répandit extraordinairement dans les païs étrangers. A Rome, à Alexandrie, à Antioche, les Juifs faisoient seuls une partie très considerable des habitans. (*b*) A la fête de Pâques, & aux autres fêtes solemnelles on voioit dans Jérusalem des gens de toutes langues & de tout païs qui portoient le nom de Juif quoiqu'ils ne le fussent pas d'origine, mais seulement de Religion. Au reste permettés moi de remarquer que cet esprit convertisseur, si connu chez les Chrétiens, pouvoit avoir été communiqué aux Juifs par les Egyptiens. Ceux-ci par exemple, avoient un zéle tout particulier

(*a*) *Circuitis mare & terram ut faciatis unum proselitum.*

(*b*) Actes c. 2. & Dion L. 37.

culier pour l'établissement du culte d'Isis & de Serapis, qui avoient des Temples à Rome avant même que le nom de Juif y fut connu. Vous (a) savez l'action de *L. Æmilius Paulus*, qui, après un Arrêt du Sénat portant ordre d'abbattre ces Temples d'Isis & de Serapis, prit lui même la hache, pour en abattre les portes: encouragerant par son exemple les ouvriers qu'une crainte superstitieuse arrêtoit. L'Empereur Auguste (b) avoit aussi defendu dans Rome l'exercice de la Religion Egyptienne; cependant il fallut peu de tems après qu'Agrippa, qui commandoit en son absence, fit une nouvelle ordonnance pour empêcher que ce culte ne s'y retablit. *Tacite*, *Suetone*, (c) & plusieurs autres Historiens nous parlent des arrêts du Sénat qui bannissoient de Ro-

(a) Val. Max. L. 1. c. 3.
(b) Dion. L. 54.
(c) Annal. L. 2. *Suet.* in Tib. & Claud.

Rome le culte d'Isis & de Serapis avec toutes les Cérémonies Egyptiennes, avant qu'on pensât aux Judaïques. Mais quoiqu'il en soit les observateurs des unes & des autres avoient encore plus de zéle pour les introduire & les repandre, que leurs ennemis pour s'y oposer, & les bannir.

Après ce que je viens de vous dire ici sur la maniére dont on a toujours traité les Juifs, je croi, Monsieur, que vous êtes assez convaincu que la malédiction de J. Christ a confirmé simplement la haine & le mépris qu'on avoit déja pour eux avant sa venue au Monde: mais avant que de finir cette Lettre, permettés moi de vous faire part de quelques réflexions que j'ai faites sur la maniere dont la Religion Juive se soutient toujours parmi tant de Peuples qui la méprisent & la regardent avec horreur. Je trouve d'abord que la crédulité, l'opiniatreté, l'entêtement, & ce

ce qu'on peut appeller ſans deguiſement foibleſſe ou petiteſſe d'eſprit a été, & eſt encore aujourd'hui le caractere particulier des Juifs. Ils affectent d'ignorer tout ce qui n'eſt pas compris dans les impertinens Livres de leurs Rabins, & ils ont un reſpect qui paſſe l'imagination pour les choſes que ces Livres contiennent. Quoi qu'ils ſe voient depuis ſi longtems dans l'oprobre & dans la miſere, ils ne laiſſent pas d'eſperer toujours, & même ils croient comme un article de Foi, qu'ils ſortiront bientôt de cette miſere; que le Meſſie qu'ils attendent de jour en jour, viendra les rendre dans peu le plus heureux & les plus puiſſant Peuple de la terre: (a) & cette croiance ne diminue point, quoiqu'il ſe ſoit paſſé tant de ſiécles ſans qu'on ait vû aucune aparence tant ſoit peu fondée de ce prétendu rétabliſſement qu'il attendent.

Mais

(a) Leon de Modene, *Diſſertat.* &c. dans le vol. pr. des *Cérémonies & Coutumes des Peuples &c.*

Mais ce qui auroit desabusé il y a longtems, des personnes éclairées & raisonnables, ne produit pas le même effet sur des gens nés pour ainsi dire & élevés crédules & entêtez: & voilà pourquoi on voit les Juifs toujours prêts à se livrer au premier imposteur qui se presente, & à le regarder comme leur véritable liberateur. C'est cette vaine credulité qui les rendit assés extravagans autrefois pour se précipiter par milliers dans la mer sur la promesse que, un fanatique, qui se donnoit pour le Messie, leur avoit faite (*a*) de la leur faire passer à pied sec. Vous savez aussi ce qui leur est arrivé à peu près de notre tems au sujet de *Sabathai Sevii.* Si vous êtes curieux d'en aprendre davantage sur la crédulité extraordinaire de ce peuple, *Basnage* vous en instruira fort amplement dans son Histoire des Juifs.

Voi-

(*a*) Socrat. L. 2.

Voici une autre raiſon qui ne me paroit pas moins forte. Le Chriſtianiſme & le Mahometiſme ſont comme des branches, ou des rejettons du Judaiſme ; & les Juifs, quoiqu'ennemis jurés des uns & des autres par leurs principes, ne deſavouent pas cette eſpece d'alliance. Voiant donc ces deux Religions floriſſantes & répandues preſque par toute la terre, bien loin que cela les ébranle, ils n'en ſont que mieux affermis dans la leur, en la regardant toujours comme la tige & le tronc, qui a produit les deux autres. Les Chrétiens & les Mahometans ſont à leur dire des Hérétiques au premier titre & des corrupteurs du Judaiſme. C'eſt ainſi ſurtout qu'à la vue du Chriſtianiſme repandu partout, les Juifs tirent des conſéquences favorables au Judaisme qu'ils prétendent avoir été corrompu par les Chrétiens qui ne ſont que de faux Juifs &c.

Tacite me fournit une troiſiéme rai-

raison. Il a dit de Moïse que pour s'attacher à jamais les Juifs, il avoit établi parmi eux des coutumes toutes différentes de celles des autres Nations (*a*). Je ne prétens point avoir cette idée de Moïse : mais nous pouvons bien dire des Juifs que ce qui les a attaché à Moïse les a en même tems uni entre eux d'une maniere si forte qu'on peut regarder cette union comme un moien qui a contribue infiniment à la durée du Judaisme. La singularité de ces usages *isolés*, pour ainsi dire, depuis si longtems, les rend durables & permanents: & il y en a un sur tous les autres de ce caractere. C'est celui qu'ont les Juifs de ne point s'allier avec les étranger. Cet usage a été capable, à ce qu'il me semble, de perpetuer chez eux la crédulité & de rendre comme héréditaire l'opiniatreté & l'attachement à leur Religion.

(*a*) *Quò ut sibi in posterùm gentem firmaret novas ritus, contrariosque cæteris gentibus indidit*

A ces trois raiſons j'en ajoute une quatriéme, qui ne me paroit pas avoir moins de force, & qui eſt tirée d'un fond de liberté eſſentiel à la Nature humaine. L'averſion qu'on a pour les Juifs & les mauvais traitemens qu'on leur fait ſont beaucoup plus capables de les attacher très fortement à leur Religion, que de les porter a y renoncer. Ce que Tertulien (*a*) diſoit autrefois, que le Sang des Martyrs étoit une ſemence de Chrétiens, peut s'entendre généralement de toutes les Sectes. La contradiction qu'éprouvent ceux dont on veut géner la foi ne ſert qu'à leur mieux graver dans le cœur ces opinions auxquelles on veut les forcer de renoncer. Au contraire la tolérance & la tranquillité les conduiſent d'ordinaire au relachement. Les preuves de ce que je dis ont été ſenſibles de notre tems dans la conduite des Pro-

(*a*) *Semen eſt ſanguis Chriſtianorum.*

Proteſtans fugitifs de ce Roiaume,& les Juifs dont nous parlons demontrent auſſi la vérité de ce principe. Tandis qu'ils furent paiſibles chez eux & qu'ils ſe virent dans l'abondance & dans la proſperité, ils ne ceſſerent d'oublier le Dieu de leurs Peres: mais perſecutés dans la ſuite, aſſervis aux Grecs, aux Romains, & aux autres Nations, leur zéle contre l'Idolatrie ſe reveilla & les conduiſit à la plus verilleuſe ſuperſtition. Alors non-ſeulement ils ne tomberent plus dans l'Idolatrie: mais même ils devinrent rigides obſervateurs d'une Religion à laquelle ni la haine, ni le mépris de tous les hommes, ni les plus rigoureux traitemens ne les féront jamais renoncer. Je ſuis, Monſieur, &c.

DISSERTATION
SUR LES
MARTYRS.

LA Charité ſeule fait le Martir: (*a*) celui qui livre ſon corps aux flammes ſans la Charité n'eſt point Martir. Les premiers Chrétiens qui n'ignoroient pas combien d'autres avant eux s'étoient expoſez volontairement à la mort, & qui entendoient les Montaniſtes & les autres Hérétiques des prémiers ſiécles ſe glorifier de leurs Martirs (*b*) étoient là-deſſus de même ſentiment que St Paul. Le nombre prodigieux de perſonnes, qui dans ces der-

(*a*) Clement d'Alexand.
(*b*) Euſeb. Hiſt. c. 16. & Socrat. L. 4.

derniers siécles ont mieux aimé souffrir le feu que de renoncer à des erreurs qui leur fermoient la porte du Ciel ne permettent pas aux Chrétiens d'aujourd'hui de s'écarter de ce sentiment. Souffrir le Martire n'est donc autre chose, que souffrir pour la verité ; rendre témoignage à la verité. Cette définition comprend deux parties ; souffrir & souffrir pour la vérité. Les hommes peuvent naturellement & sans le secours du Ciel se rendre capables d'affronter la mort la plus cruelle ; mais ils ont besoin de la Lumiére céleste pour connoitre & défendre la vérité. Sans cette Lumiére & leur courage & leur fermeté ne leur serviront qu'à devenir des esclaves de l'erreur, & non des Martirs. C'est cette grace du Ciel qui en éclairant l'esprit des prémiers Chrétiens & leur proposant une fin légitime dans leurs souffrances en a fait de véritables Martirs : mais il

pou-

pouvoit pourtant ſe trouver dans leur caractere vn raport aux deſſeins que Dieu avoit ſur eux. Ils pouvoient être de ces hommes, qui par la ſeule force de la Nature & de l'éducation ſont capables de braver la mort & de mépriſer la douleur. C'eſt ce que j'entreprens de faire voir dans cette Diſſertation.

Trois ſortes de raiſons ont pû engager les Martirs à s'expoſer à la mort. Je tirerai les premiéres de la nature de l'eſprit humain en géneral ; les ſecondes du caractere particulier de la Nation Juive, & les derniéres du caractere des prémiers Chrétiens.

ARTICLE I.

Raiſons tirées de la Nature de l'Eſprit Humain.

Le deſir d'être heureux eſt naturellement imprimé dans le cœur de

de l'homme. Il n'y en a aucun qui ne ſoit invinciblement pouſſé vers l'objet qui ſembloit lui promettre cette félicité après laquelle il ſoupiroit (*a*). C'eſt par la force de cette Impreſſion que les hommes ont de tout tems entrepris les choſes les plus pénibles & les plus périlleuſes; qu'ils ont renoncé volontairement au repos comme à un bien qui leur paroiſſoit médiocre en comparaiſon des honneurs, des richeſſes ou de la gloire qu'ils vouloient à aquerir. C'eſt ainſi en un mot qu'ils ont toujours negligé le bien dont ils jouiſſoient pour courir après un autre que leur imagination échauffée leur repréſentoit comme plus capable de les rendre heureux. Quelque attachement que les hommes aient pour la vie, ſi une fois on peut leur perſuader que les biens dont ils jouiſſent ſont infiniment au deſſous de ceux dont ils jouiront a-

près

(*a*) *Trahit ſua quemque voluptas.*

près la mort ; non ſeulement ils ne fuiront pas quand elle ſe préſentera à eux ; mais même ils la ſouhaiterent, ils la chercheront & s'y expoſeront avec joie. Le grand nombre de ces Chrétiens de nos jours qui croiant trouver leur ſalut dans l'erreur ont mieux aimé ſouffrir une mort cruelle que de renoncer à leurs opinions ; cette multitude de (*a*) Fakirs qui paſſent leur vie dans des auſteritez encore plus cruelles que la mort, & la finiſſent en ſe faiſant écraſer ſous des roues de chariots, qui trainent leurs Idoles, ſont des preuves & des exemples parlans de ce que peut la force de la perſuaſion ſur l'eſprit humain. L'antiquité nous en fournit aſſez d'autres pour nous convaincre, que les hommes ont de tout tems penſé comme ils penſent aujourd'hui. Des peuples perſuadés qu'une autre vie les

(*a*) Voi. les réflexions qu'on fait là-deſſus dans *Ceremon. de tous les Peuples*, Tome prem. & ſec. des Idolatres.

les attendoit après celle-ci, ne pouvoient regarder la mort que comme un paſſage d'un état malheureux à une éternelle felicité.

Herodote, *Valere Maxime*, *Pomp. Mela*, *Solin* nous apprennent que les Thraces célebroient triſtement le jour natal de leurs parents & de leurs amis, & celui de leur mort avec joye. Les deux derniers font mention de la coutume que les femmes avoient, & ont encore aujourd'hui chez les Indiens, de ſe bruler ſur le corps de leurs maris, ſous prétexte de ne point reſter ſeparées de leur compagnie. *Diodore de Sicile*, & *Strabon* nous parlent du mépris que les Gaulois faiſoient de la vie, uniquement dans l'eſpérance d'une heureuſe immortalité. Ils doutoient ſi peu d'une autre vie, que c'étoit même un uſage établi parmi eux d'emprunter de l'argent dans ce monde-ci pour le rendre enſuite dans l'autre. Cette folle perſuaſion,

ſion, dit Lucain, rend ces peuples heureux en leur faiſant ſurmonter la crainte qui accompagne les hommes toute leur vie; c'eſt-à-dire la crainte de la mort (*a*).

Les Egyptiens & les Juifs, dont je parlerai dans l'Article ſuivant, ont eû le même ſentiment que ces peuples touchant la vie future & le même mépris pour la mort. Les Grecs, qui avoient reçu des Egyptiens l'opinion de l'immortalité de l'ame avoient auſſi admis les conſéquences de ce principe, c'eſt-à-dire beaucoup d'indifférence pour cette vie. On ſait ce que le Philoſophe *Anaxarque* dit au Tiran de Cypre, qui le faiſoit broier tout vif dans un mortier. „ Tu peux, lui diſoit-il, „ piler & écraſer la robe d'*Anaxarque*; mais quant à *Anaxarque* il „ n'eſt pas ſoumis à ton pouvoir. Ce

(*a*) *Regit idem Spiritus artus,*
Orbe alio, longæ canitis ſi tædia vitæ.

Ce Philoſophe ſuivoit la doctrine de *Platon* qui avoit enſeigné que l'ame fait l'homme tout entier; que le corps n'en fait point partie & n'eſt ſimplement qu'une choſe exterieure qui apartient à l'homme comme les habits & les biens lui apartiennent &c.

Ce que *Platon* avoit écrit ſur la nature de l'ame trouva tant d'accès dans l'eſprit de ceux qui le lurent, qu'un Prince fut obligé de défendre à *Hegeſias*, qui enſeignoit cette doctrine dans Cirene, de continuer ſes leçons ſur cette matiere: parce que pluſieurs des Auditeurs de ce Philoſophe s'étoient donné volontairement la mort. *Ciceron* (*a*) dit que *Cleombrotus*, après avoir lu le Livre de *Platon*, alla ſe précipiter; n'aiant d'ailleurs aucun ſujet d'être mécontent de la vie. Pour Caton il acheva de ſe fortifier dans le deſ-

(*a*) Tuſc. L. 1.

deſſein d'en ſortir par la lecture qu'il fit de ce Livre de *Platon* quelques momens avant que de ſe tuer. Les exemples des Romains qui ſe ſont ôté la vie ſont en ſi grand nombre, qu'il n'eſt point permis de douter que les hommes ne ſoient très ſouvent capables de préferer le tems qui ſuit la mort à celui qui la précede.

Mais ſi une forte perſuaſion de l'immortalité de l'Ame eſt capable d'inſpirer de l'indifférence, & du mépris pour la vie; on pourroit preſqu'aſſurer qu'une vie dure & auſtére, telle qu'étoit celle des premiers Chrétiens, eſt très capable de rendre les hommes propres a ſuporter les douleurs qui accompagnent ordinairement la mort. L'habitude à des exercices laborieux endurcit le corps & fait qu'il eſt moins ſenſible. L'éducation des Lacédemoniens les rendoit invincibles à la douleur. *Plutarque* aſſure que les enfans enduroient qu'on les fouétât juſqu'à la mort de-

devant l'autel de Diane, ſans faire le moindre ſoupir; & cela ſe pratiquoit encore du tems de ce Philoſophe. Alcibiade diſoit d'eux qu'il n'étoit pas étonnant qu'ils s'expoſaſſent à la mort avec tant d'intrepidité; puiſqu'avec une vie ſi dure & ſi malheureuſe, ils ne pouvoient regarder la mort que comme la fin de leurs miſeres. Les Pythagoriciens, qui vivoient en commun comme les Chrétiens, obſervoient une auſterité de vie à peu près ſemblable, & avoient auſſi une conſtance & une fermeté pareilles dans les tourmens. *Jamblique* nous dit qu'ils aimoient mieux ſouffrir toutes choſes & la mort même, que de découvrir aux étrangers le ſens de leurs Symboles: Témoin *Timicha*, femme de *Mellias* Crotoniate, qui cracha ſa langue au né de Denis le Tyran, qui vouloit arracher d'elle à force de tourmens, pourquoi ceux de ſa Secte

s'abſtenoient de manger des féves.

La vie laborieuſe des Eſſeniens dont nous parlerons plus bas ne contribuoit pas moins à cette conſtance étonnante, que *Joſeph* leur attribue. Mais laiſſonsun peu l'Antiquité : les Livres de nos Voiageurs ſont pleins d'exemples de cette patience & de cette fermeté. Les Sauvages de l'Amérique la témoignent dans les horribles tourmens qu'ils ſe font ſouffrir les uns aux autres.

Par tous ces exemples nous devons conclurre que les hommes accoutumez à la peine, & éloignez des délices de la vie ont incomparablement plus de force & d'inſenſibilité que les autres: & par conſéquent ſi ces mêmes hommes ont avec un corps endurci par des exercices pénibles, un eſprit prévenu de l'eſperance d'une autre vie, après celle-ci,il n'y a point à douterqu'ils ne s'expoſent volontairement à la mort. Ils la braveront, & ſurmonteront aiſé-

aisément tout ce qu'elle a de plus cruel.

ARTICLE II.

Raisons tirées du Caractere particulier de la Nation Juive.

Les Apôtres & tous les premiers Chrétiens étoient Juifs, nez & élevez en Judée. La naissance & l'éducation leur avoient sans doute inspiré les mœurs & les inclinations des Juifs. Or on sait à quel point cette Nation passoit pour être constante dans les tourmens. Il n'y a peut être jamais eu de (a) peuple plus ferme dans sa croiance, plus propre à fournir à Dieu des sujets de tout âge & de tout sexe, ni plus capables de confesser son nom au milieu des supplices. A ne parler que selon le

(a) Depuis les malheurs que l'Idolatrie avoit attirés à la Nation.

le portée de l'esprit humain, Dieu, voulant établir une nouvelle Doctrine sur la terre, ne pouvoit point choisir de païs où cette nouvelle doctrine dût être plus facilement reçue qu'en Judée. Personne n'ignore combien les Juifs étoient naturellement portés à croire tout ce qu'on leur annonçoit d'extraordinaire & de nouveau ; ni que leur credulité avoit passé en proverbe chez les Anciens (*a*): Dieu voulant donc que cette doctrine pût résister aux entreprises que féroient ses ennemis pour l'empêcher de se répandre ; c'étoit parmi les Juifs que sa Providence jugea devoir choisir les prémiers Sectateurs & les Evangélistes de cette doctrine, puisqu'entre tous les hommes de ce tems là ce peuple étoit les plus obstiné dans ses idées, ou, pour m'exprimer d'une maniere moins dure, le plus in-

(*a*) *Credat Judæus Apella.*

incapable de renoncer à ſa croiance par la crainte des tourmens. *Joſeph* parle en cent endroits du mépris que ſa Nation témoignoit pour la douleur ; & (*a*) voici ce qu'il dit des Eſſeniens, dont la Secte a pû ſervir de modéle aux premiers Chrétiens. Les Eſſeniens triomphent des tourmens par leur conſtance ; la Guerre que nous avons eue contre les Romains a fait voir en mille manieres que leur courage eſt invincible. Ils ont ſouffert le fer & le feu, vû briſer leurs os, plutôt que de vouloir dire la moindre parole contre leur Légiſlateur, ni manger des viandes qui leur ſont défendues ; ſans qu'au milieu de tant de tourmens ils aient jetté une ſeule larme ni dit la moindre parole pour tacher d'adoucir leurs bourreaux. Au contraire, ils ſe moquoient d'eux, & en ſouriant ren-

(*a*) Guer. des Juifs &c. L. 2. c. 12.

rendoient l'eſprit avec joie, parce qu'ils eſperoient de paſſer de cette vie à une meilleure. Il ne faut pas croire que cette conſtance fut abſolument particuliere à des gens qui paſſoient entre les Juifs pour plus vertueux que les autres. Tels étoient ſans doute les Eſſeniens: mais je ne crains par de faire obſerver que les plus plus ſcelerats de la Nation n'en montroient pas moins dans l'occaſion. Il n'y a qu'à lire l'Hiſtoire du ſiége de Jeruſalem, pour être convaincu de ce que je dis. Ceux de la Secte de Judas & de Sadoc ne cédoient pas aux Eſſeniens. *Joſeph* (a) dit que les *Sicaires*, ſans excepter même leurs enfans, ſe laiſſoient hacher par morceaux, plutôt que de donner à l'Empereur le nom de Maitre. Ce n'étoit pourtant pas le zéle de la gloire de Dieu, ni la crainte de communiquer aux hommes un nom qu'ils

(a) Guer. &c. L. 7. ch. 36. & Antiq. L. 18. c. 1.

qu'ils prétendoient ne devoir apartenir qu'à lui ſeul, qui leur faiſoit braver ainſi les tourmens. Au contraire on voit, en liſant cet Hiſtorien, que l'eſprit de Secte étoit uniquement ce qui les animoit. D'ailleurs l'attachement extraordinaire que les Juifs avoient pour leurs coutûmes ſuffiſoit tout ſeul pour leur faire prendre le parti de tout endurer plutôt que de les violer. C'eſt cet attachement qui leur inſpiroit alors l'extrême fidelité qu'ils conſervent encore les uns pour les autres. (a) *Joſeph* nous en raporte un exemple, dont il a été lui-même témoin. Comme Veſpaſien, nous dit-il, à l'occaſion d'un deſerteur de *Jotapat*, connoiſſoit la fidelité que les Juifs conſervoient les uns pour les autres, & leur incroiable conſtance à ſuporter les plus grands maux, le raport de ce transfuge lui

(a) *Apud illos*, dit *Tacite*, *fides obſtinata*, *miſericordia in promptu.*

parut d'autant plus ſuſpect, qu'un des aſſiégez aiant été pris un peu auparavant, il n'y eût point de tourment qu'il ne ſouffrit ſans même excepter le feu, plutôt que de déclarer en quel état étoit la ville *. Il fur crucifié en continuant de ſe moquer de ce que la mort a de plus terrible.

Mais quand même nous n'aurions pas un ſi grand nombre de preuves du mépris que les Juifs faiſoient de la douleur a peut être ſuffiroit-il de ſe reſſouvenir ici que leurs ancêtres ſortis autrefois d'Egypte, aiant transmis à leur deſcendans la plus grande partie des coutumes & des mœurs des Egyptiens, ils pouvoient auſſi avoir herité d'eux cette maniere intrépide d'affronter la mort. C'eſt ainſi du moins que *Ciceron* (*a*) par-

* *Jotapat.*

(*a*) *Ægyptii quamvis camiſicam priùs ſubierunt, quam Ibim aut aſpidem, aut felem, aut Crocodilum, aut Canem violent; qui ſi etiam fecerint pœnam nullam recuſent.*

parle des Egyptiens. Ce qu'il dit prouve en même tems l'attachement de ces Peuples pour leur Religion, & le peu de cas qu'ils faisoient des tourmens. *Elien* (*a*) cite aussi cette constance des Egyptiens, qui leur faisoit surmonter les supplices les plus cruels. L'esprit d'insensibilité, ou de fermeté, ou d'obstination étoit non seulement ordinaire dans l'Egypte & dans la Palestine: il l'étoit aussi aux Syriens & aux Phéniciens. *Apulée* & *Lucien* (*b*) alléguent de même la patience extraordinaire que les Prêtres de la Déesse de Syrie faisoient paroitre dans les tourmens qu'ils souffroient volontairement, se faisant un jeu de se déchirer à coups de fouet & de se taillader tout le Corps. Les anciens Espagnols issus des Colonies Phéniciennes, & con-

(*a*) Variæ Hist. L 7. c. 17.

(*b*) Le premier Metam. L. 9. & l'autre dans son *Traité* de Dea Syr.

conſervateurs des uſages de ces Orientaux en ce qui concernoit la Religion, retinrent auſſi pendant long-tems de leurs Ancêtres la conſtance & le mépris de la douleur (*a*).

Juſtin ne manque pas de faire mention de leur fermeté dans les tourmens à propos d'un eſclave qui, par un eſprit de vengeance, aiant aſſaſſiné Asdrubal, ne ceſſa de rire dans les horribles ſuplices qu'on lui fit ſoufrir. L'uſage cruel qu'avoient les Phéniciens & les Syriens de ſacrifier leurs enfans à leurs Dieux eſt encore une forte preuve du peu de ſenſibilité de ces Peuples; & ce même uſage que les Juifs ont ſi ſouvent pratiqué montre clairement la convenance d'inclination qui étoit entre les uns & les autres. Si l'on ne convient pas tout à fait de ce que j'avance, pourra-t-on nier néanmoins que l'ha-

(*a*) In *Hiſtor.*

l'habitude contractée par la discipline & l'éducation jointe au temperament & aux préjugés héréditaires n'aient pû tenir lieu de foi véritable, de zéle & de conviction?

Les Juifs étoient donc entourez de Peuples, qui regardoient la douleur avec le même esprit d'indiférence. Cependant l'on peut bien dire qu'en insensibilité ils l'emportoient sur leurs voisins, & que le mépris des tourmens étoit plus universellement repandu chez eux que chez aucune autre nation. Il semble même que ce mépris ait fait croire a Tacite, qu'ils n'admettoient l'immortalité que pour ceux qui perissoient dans les combats ou dans les suplices (*a*). Mais à la reserve des Saducéens, qui étoient en petit nombre, tous les Juifs croioient l'ame immortelle, de quelque maniere

(*a*) *Animas prælio, aut supliciis peremptorum æternas putant; hinc moriendi contemptus.*

niere qu'elle quittât le corps. Cependant cet endroit de Tacite nous fait ſentir avec quelle ardeur ils prodiguoient leur vie & dans les combats & dans les ſuplices.

ARTICLE III.

Raiſons tirées du Caractere des premiers Chrétiens.

Rien n'eſt plus capable d'imprimer fortement une choſe dans l'eſprit des hommes que de leur en parler continuellement avec éloge, avec reſpect, avec admiration. Les premiers Chrétiens intereſſez à ſe fortifier contre les menaces & l'appréhenſion d'une mort cruelle, s'entretenoient continuellement du Martyre. Ils en parloient comme de la perfection & du ſublime de la vertu, comme d'un chemin qui ouvroit infailliblement celui du Roiaume de Dieu. Cette haute idée qu'ils

qu'ils ſe formoient du Martyre dés le moment de leur converſion leur en faiſoit naitre l'envie, les entretenoit dans le deſir de s'y expoſer. St. *Cyprien* (*a*), pour y encourager ſes auditeurs, élevoit le *Baptême de Sang* fort au deſſus du Baptême ordinaire. *Origene* (*b*) aſſuroit que le Martyre renfermoit toutes les perfections des Sacremens. St. *Ignace* (*c*) diſoit qu'il ſeroit véritablement diſciple de J. C.; lorſqu'il auroit ſouffert pour lui. Les Apôtres (*d*) ſe glorifioient d'avoir été jugés dignes de ſouffrir pour le nom de leur Maitre. *Crudelitas veſtra gloria eſt noſtra*, dit Tertulien aux perſécuteurs des fidelles. Tous les ouvrages des premiers Peres ſont pleins d'éloges extraordinaires qu'ils font du Martyre. Les honneurs

que

(*a*) Exhort. ad Martyr.
(*b*) Hom. 7. in Jud.
(*c*) Epiſt. ad Rom.
(*d*) Act. Apoſt. c. 5.

que rendoit l'Eglise, soit devant soit après la mort, à ceux qui avoient confessé J.C. sont une marque certaine de cette avantageuse opinion que les premiers Chrétiens avoient conçue du Martyre. Ces honneurs étoient si grands, que même des hommes simplement vains ont pû être tentez de s'exposer à tout afin de les meriter. Par exemple, *Peregrinus* fut engagé par cette seule raison à se faire Chrétien. Il crut être assez paié de ce qu'il auroit à souffrir par la gloire qui lui en reviendroit. Ceux qui avoient souffert ou la prison ou les coups de fouet, ou les mutilations étoient regardes par les autres Chrétiens avec un respect j'ose le dire, fort approchant du culte que l'on a rendu ensuite aux Saints. On s'adressoit à eux pour obtenir la remission de ses pechez, on les prenoit pour médiateurs auprès de Dieu. (*a*) D'un autre côté les confesseurs s'at-

(*a*) Lettres de St. Cyprien.

s'attribuoient dans l'Eglise une autorité qui tourna enfin en un tel abus, que les Evêques furent obligez de s'oposes fortement à leurs prétentions exorbitantes. Outre cela ceux qui avoient fini leur vie dans les tourmens, recevoient après leur mort des honneurs proportionnes à leur courage & à la victoire qu'ils avoient remportée. On plaçoit leur corps à la place la plus honorable du lieu où les fidelles s'assembloient & l'on ne ménageoit aucune dépense pour les fraix de leurs obseques. *Tertulien* (*a*) assure que les Chrétiens achetoient pour ensevelir leurs morts des parfums d'Arabie plus chers que les Payens ne les achetoient pour bruler devant leurs Idoles : & ces mêmes Paiens ne manquoient pas de leur reprocher une dépense, dans laquelle ils trouvoient qu'il y avoit

(*a*) Apologet.

voit bien de la sottise (*a*).

Enfin on célebroit tous les ans le jour de la mort des Martyrs comme un jour de triomphe & de victoire. Mais si les honneurs qu'on rendoit à ces Martirs excitoient les Chrétiens à confesser hautement leur foi en présence de leurs persécuteurs, les soins extraordinaires qu'on prenoit de ceux qui étoient arrêtez pour le nom de J. C. ne les fortifioient pas moins dans leurs peines, & aidoient extrêmement à les soutenir. Voici de quelle maniére *Lucien* en parle à propos de *Peregrinus*. Aiant, dit-il, été emprisonné à cause de sa doctrine, les Chrétiens mirent tout en œuvre pour le delivrer: mais n'aint pû en venir à bout ils lui rendirent au moins toute sorte de devoirs afin d'adoucir sa peine. Les principaux d'entre eux passoient la nuit avec lui par le moien

(*a*) *Nonne corpus odoribus honestatis, reservates unguenta funeribus?* &c. Voi. Min. Fel.

moien du Géolier qu'ils avoient gagné. Les autres se trouvoient dès la pointe du jour à sa prison où on lui donnoit tous les secours possibles. Les Chrétiens étrangers lui faisoient tenir de l'argent; & l'on ne sauroit croire avec quel soin, avec quelle diligence ils s'aident les uns les autres dans leurs besoins.

Citerai-je ici les *Constitutions Apostoliques*? Il y est ordonné aux fidelles d'assister les Martirs de J. Christ de toutes leurs facultez. Les pauvres doivent jûner pour leur faire part du peu qu'ils ont: & les riches sont reputez heureux s'ils peuvent, en dépensant tout leur bien, delivrer de la prison quelques uns de ces Serviteurs de Dieu.

Si avec cela une vie austére est capable (*a*) d'endurcir le corps & de le rendre moins sensible à la douleur, jamais personne n'aura pû si bien prétendre à cet avantage que les pre-

(*a*) Voi. cy-dessus.

miers Chrétiens. Ils étoient continuellement dans les jûnes, les veilles & les prieres. Ils fuioient avec ſoin tout ce qui pouvoit leur relacher le courage. Spectacles, bains publics, Fêtes Païennes, & enfin ce qui n'étoit pas reputé néceſſaire à la vie, tout cela étoit ſoigneuſement évité; même les Arts qui ſervent à l'amuſement, comme la peinture & la ſculpture. Ils ne ſe marioient qu'une fois, ils uſoient du mariage comme n'en uſant point; & il en étoit de même de tous les biens du monde. Un grand nombre de ces Chrétiens ſe vouoient à une perpetuelle virginité. Les exercices des Cathecumenes étoient très pénibles, & les penitences exceſſives, même pour les moindres fautes. Ces penitences les tenoient continuellement en haleine, & la mort qu'ils regardoient toujours comme prochaine, les empêchoit de ſe relacher en rien de leur

leur Discipline & de leurs travaux. Ce n'étoit qu'en repandant son sang pour J. C. qu'on pouvoit acquérir les prérogatives excellentes dont les seuls Martirs jouissoient. Par exemple, les Chrétiens de ces premiers tems croioient que les ames seules des Martirs alloient droit au Ciel au sortir de cette vie pour y jouir de la vue & de la presence de Dieu immédiatement après la mort; au lieu que les ames des autres fidelles, quelque saints qu'ils fussent, étoient renvoiées dans un certain lieu en attendant le jour du jugement. Ils croioient que le Martire expient sans reserve tous les pechez des fidelles qui le soufroient; de même en le soufrent ils ne seroient pas obligez de passer par ce feu devorant qui doit tout purifier à la fin du Monde, & par lequel tous les hommes (au moins selon l'opinion des Philosophes que j'ai déja raportée) doi-

vent néceſſairement paſſer.

Si les privileges dont jouiſſoient les Martirs inſpiroient une Chrétiens le deſir de ſoufrir la mort, une autre raiſon pouvoit les porter à ne point craindre une mort cruelle. Ils ſavoient que la meſure de leurs ſoufrances ſeroit celle de leur recompenſe ; (a) & ils eſperoient une couronne proportionnée aux combats qu'ils auroient livré au monde, & à la victoire qu'ils auroient remportée.

Outre cela on peut dire que l'imagination avoit ſur l'eſprit des premiers Chrétiens le même pouvoir qu'elle a generalement ſur l'eſprit de tous les autres hommes. Prenant à la lettre certaines promeſſes de l'Evangile, ils comptoient ſur un ſecours certain & prochain de celui pour lequel ils devoient ſoufrir:

(a) *Majora certamina*, dit Tertulien, *majora ſequuntur præmia.* Ad Scap.

frir : & dans cette croiance, ceux même qui n'auroient pas eû le courage de ſuporter une douleur médiocre pour toute autre cauſe que celle de Dieu , s'expoſoient ſans crainte à tout ſoufrir pour ſon nom. *Felicité* ſe plaignant dans la priſon des incommoditez que lui cauſoit la groſſeſſe , répondit à un ſoldat qui lui demandoit comment elle pourroit ſuporter les dents des Bêtes feroces, puiſqu'une douleur bien médiocre en comparaiſon de celle-là lui faiſoit pouſſer des cris aigus ; (a) *Je ſoufre à preſent toute ſeule ; mais alors celui pour qui je ſoufrirai ſera avec moi.* Quelques uns des Martirs ont été ſi fort hors d'eux mêmes, & ſi échaufez de l'eſperance de ce ſecours de Dieu , qu'ils n'ont preſque point ſenti de mal dans les plus rudes tourmens.

Diſons auſſi que le but des perſecuteurs

(a) Act. Martyr.

cuteurs étant de contraindre les diſciples de J. C. d'adorer les Idoles & de renoncer au vrai Dieu: on ne pouvoit manquer de conſtance ni céder à la violence des tourmens ſans bleſſer vivement ſa conſcience & commettre le plus afreux de tous les crimes qui eſt l'Idolatrie. Je dis plus: ſi les Martirs victorieux acqueroient par leur courage une felicité éternelle, eux qui n'avoient pas la force de les imiter ſe rendoient dignes par leur foibleſſe d'un chatiment éternel. Or les Chrétiens des premiers ſiécles regardoient la recompenſe, & la punition du Ciel comme une choſe très prochaine, ils croioient que le Monde étoit près de ſa fin, ils prenoient tous les perſecuteurs l'un après l'autre pour l'Ante-Chriſt, & s'imaginoient toucher au regne glorieux de J. C. Cette penſée les animoit également par l'eſperance, & les retenoit par la crainte.

A

A toutes ces raiſons on peut ajouter la honte de ceder en courage à ceux qu'ils avoient vû ſoufrir avant eux, l'impreſſion que font d'ordinaire les exemples, la confuſion à laquelle ils s'expoſoient tous les jours en preſence des autres fidelles, le peu de cas que peutêtre les perſécuteurs Païens faiſoient alors comme aujourd'hui de ces converſions forcées, le mépris que trainoit après ſoi la qualité de renegat ou d'apoſtat. Ajoutons y enfin cette exceſſive rigueur d'une penitence infligée aux renegats lors qu'ils rentroient dans le ſoin du Chriſtianiſme; penitence qui ne finiſſoit qu'avec la vie du pénitent. Tout cela pouvoit encourager les fidelles les plus foibles & leur faire prendre la reſolution de s'expoſer courageuſement à la mort.

TRAITÉ DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

LA queſtion de l'immortalité de l'Ame ſeroit la plus importante de celles que les hommes peuvent diſcuter ; s'il étoit poſſible de la decider par d'autres principes que ceux de la Religion : mais il me ſemble qu'autant que les Lumiéres de la revelation exigent de notre part la foi & la ſoumiſſion, autant il convient de ſe défier des raiſons Métaphyſiques, ou naturelles que l'on emploie trop officieuſement pour ſoutenir une telle vérité.

La

La nouvelle traduction de Phedon me fait naitre l'envie d'examiner les raisons dont Platon sous le nom de Socrates se sert pour démontrer l'immortalité des Ames, en repondant aux objections de Simias, qui prétendoit que l'ame pouvoit être considerée comme un acte resultant de la disposition & de l'ébranlement de organes humains; comparable à cet égard à l'harmonie resultante de plusieurs accords.

J'ai lu d'abord avec satisfaction les paroles adroites & persuasives, que Socrates emploie à cette dispute; mais la maniere embarrassée dont il la tourne m'est devenue suspecte à une seconde lecture. La troisiéme m'a fait croire que s'y découvrois des Sophismes; & pour m'en mieux éclaircir, j'ai voulu mettre sur le papier les arguments de l'Auteur & mes difficultez. Si celles ci prévalent, je n'en prétens tirer

tirer aucune induction contre la certitude de la revelation, à laquelle je tiens qu'il faut se soumettre aussi aveuglement, qu'il est nécessaire d'emploier des précautions avant que d'acquiescer à des raisons purement humaines.

L'ame est dans les animaux le principe du mouvement & du repas. (*a*) On explique cette définition par une autre en disant, que l'ame est l'*Enttlechie*, c'est-à-dire le *complement* & l'acte de perfection de tous les organes: ce qui ne s'éloigne pas de l'idée, que Simias propose à Socrates. C'est celle de l'Ecole d'Aristote, que nous suivons.

L'harmonie au sens de Simias n'est autre chose qu'un assemblage de sons tels que ceux qu'il imaginoit sortir d'une Lyre par le moien des cordes & de la main, qui les touche.

Au

(*a*) Principes.

Au ſens de Socrates l'harmonie eſt la perfection Muſicale des tous & des accords tels qu'ils ſoient.

Je ne dis point ce que Socrates penſoit de l'Ame ; car ſes notions paroiſſent très peu diſtinctes. Quoiqu'il ſoutienne l'immortalité & la préexiſtence, il eſt évident qu'il n'avoit pas nos idées de ſpiritualité ; & qu'il n'a jamais conçû la diſtinction moderne de la ſubſtance penſante d'avec la ſubſtance étendue. Il s'attache plutôt à ruiner l'opinion de Simias, qu'à definir l'Ame dogmatiquement : mais a l'égard de l'harmonie, il n'eſt pas inutile d'obſerver, que les diſputans ne convenoient pas d'idée, ce qui a répandu un Sophiſme général ſur tous les diſcours de Socrates.

Proprietés convenantes de l'Ame & de l'harmonie au ſens de Simias.

1. L'harmonie eſt un accord de di-

divers tons. L'ame eſt celui de divers organes.

2. Les tons ſont formez ſur un inſtrument à raiſon de ſa diſpoſition organique, par l'impulſion d'un moteur étranger. Les idées de l'ame ſont produites par les objets qui meuvent les ſenſations ſelon la capacité des organes.

3. L'harmonie n'eſt pas diférente des tons : leur doux accord en fait la perfection. L'ame n'eſt pas diférente des idées, leur accord & leur beauté forment la vertu

4. La rudeſſe, la diſſonance troublent l'harmonie ſans détruire la nature des ſons. Les idées baſſes, groſſieres & criminelles ſouillent l'ame ſans la détruire.

4. L'harmonie ne peut être ni exiſter que par les ſons qui la compoſent ni chanter que dans la proportion de ſes organes & de l'impulſion qui les meut. L'ame ne peut

peut raiſonner que ſur ſes idées, ni agir qu'en conſéquence des ſenſations & de la diſpoſition des organes.

6. L'harmonie des tons dont nait l'harmonie, n'eſt jamais ſi confus qu'il n'y ait un ſon dominant: il n'y a point d'accord qui ne ſoit compris ſous un mode qui regle le chant. Dans le nombre des idées qui occupent l'ame, il y en a une dominante qui determine ſon acquiſcement ou ſon action: la force de cette idée nait de celle de la ſenſation; & celle ci de la perfection de l'organe qui la tiraniſe, ou de l'objet qui la touche.

On ne peut ſupoſer qu'il exiſte rien du ſon, ou de l'harmonie, lors que l'inſtrument ſe tail ou qu'il eſt detruit. Pareillement on ne doit pas ſupoſer qu'il reſte rien ne l'ame après la deſtruction du Corps; l'ame & l'harmonie étant également la reſultance des organes.

Pro-

Proprietés disconvenantes de l'Ame & de l'harmonie au sens de Socrates.

1. L'harmonie ne precéde pas les accords qui la composent, elle en resulte & les suit. L'ame precéde les sensations & les idées; donc cet argument est fondé sur la préexistence des ames, que Socrates croit avoir demontré, en disant: tout ce que l'on aprend est une reminiscence des idées que l'ame a eu dans une autre vie.

2. L'harmonie n'est pas diférente des accords & de l'instrument qui les forme; elle ne soufre que ce que soufrent ses parties. L'ame est diférente des organes & des sensations: elles ne soufre pas même chose qu'eux; puisqu'elle modere leurs passions: donc

3. L'harmonie a divers degrés d'existance & de perfection, parce qu'el-

qu'elle eſt relative à la proportion des ſons. L'ame n'a point divers degres d'exiſtance, ni ne ſubſiſte pas par relation: une ame vicieuſe n'eſt pas moins ame qu'une ame héroique: donc

4. L'harmonie exclud toute diſſonance. L'ame eſt capable de vices & d'infirmites qui ſont des diſſonances: donc

5. L'harmonie ne garde pas les accords, puiſqu'elle en reſulte; elle ne peut chanter que ſuivant l'impulſion des choſes. L'ame eſt libre, elle gouverne & modere les paſſions; elle ſe determiné par ſa propre volante: donc

On reconnoit aiſément par l'énumeration des idées de Simias, telles qu'elles ſont expliquées dans le Phédon & déduites en cet écrit, que la diſpute n'eſt pas terminée par les ſolutions que Socrates y a donné. En effet il y a deux dé-

fauts essentiels dans le raisonnement des parties.

Le premier qu'elles ne convenoient pas dans l'idée de l'harmonie Le second, que ni Socrates, ni Simias n'ont pas aperçû la diférente essentielle qui est entre les natures dont ils parloient: savoir la vie qui est propre à l'ame ; d'ou naissent le sentiment, les perceptions, les idées. Au lieu que l'harmonie est un efet inanimé de l'expulsion, & du mouvement de certains organes insensibles. Examinons de suite les cinq argumens de Socrates.

I. Argument: La majeure de cet argument est vraie ; la mineure est fausse par la troisiéme proposition de Simias. La conséquence ne vaut donc rien. La preuve que Socrates donne de la préexistence de l'ame par la reminiscence, est une chimere bien plus dificile à établir que l'immortalité. Simias ne pouvoit manquer de la nier, & Phedon

don la lui fait accorder. En cela Platon n'a pas gardé la vrai-ſemblance.

2. Argument. La majeure eſt fauſſe dans la poſition même de Socrates; car puiſque l'harmonie reſulte de l'ébranlement des cordes, elle ne peut être la même choſe que la Lyre, les cordes ou leur mouvement. Elle n'eſt pas non plus la même choſe que les ſons puiſque ceux-ci peuvent auſſi bien former une diſſonance qu'une harmonie. Il faut donc dire qu'elle eſt la proportion parfaite des ſons: auquel cas Socrates abandonne l'idée de Simias & la queſtion ; puiſque celui-ci n'a prétendu comparer l'ame qu'à la reſultance des organes & de l'impulſion d'un inſtrument. La mineure eſt vraie dans le ſens ſimple; elle eſt fauſſe dans le compoſé: & c'eſt à celui-ci que l'on doit avoir égard; puiſque l'ame eſt conſiderée comme la reſultance de divers organes. Pour entendre cette diſtinction, il n'y a qu'à compa-

rer les idées que l'on peut avoir de la nature de l'ame ſur celles que l'on a des ſons.

1. Ceux-ci ſont la reſultance de l'ébranlement des cordes d'un inſtrument inanimé : celles-là une perception vivante des ſenſations d'un Corps animé.

2. Les parties de l'harmonie ſont les ſons, & non les cordes : Les modes de l'ame ſont les idées, les perceptions, non les organes.

3. L'harmonie au ſens abſtrait comprend tous les ſons poſſibles: au ſens concret elle n'en renferme qu'une quantité meſurée. L'ame eſt ſuſceptible en abſtractions de la forme de toutes les idées poſſibles, & réelement elle n'en reçoit qu'un nombre proportionné à ſes ſenſations & facultés.

4. La diverſe diſpoſition de diférents inſtruments les rend capables de former divers ſons. La diverſité des organes du corps animé le

le rend capable de diférentes ſenſations, & de repréſenter diférentes idées.

5. Les ſons ont tel raport aux inſtrument que l'efet en peut avoir à la cauſe. Les idées de l'ame ont le même raport aux ſenſations; mais comme les cordes ne font point partie de l'harmonie, les organes ne peuvent être dits parties des idées.

6. Comme la reſonnance d'un inſtrument eſt un éfet néceſſaire de l'impulſion qu'il a reçue, de même la perception & l'idée eſt l'éfet néceſſaire de l'action d'un objet ſur l'organe du Corps animé.

7. Tout accord muſical a un mode certain ; nul ſon confus ne peut former l'harmonie. Il faut une partie dominante à laquelle ſe raportent les autres ſons, dont la proportion avec le deſſus ou la baſſe fait la melodie ou le chant. Pareillement pluſieurs idées égales ne peu-

peuvent produire ni action, ni raisonnement ; la détermination de l'ame se fait par l'idée ou la perception la plus vive.

De cette comparaison il resulte que l'harmonie est aussi diférente des accords & des cordes d'un instrument, que l'ame est diférente de ses organes & de ses sensations. Ce que l'harmonie soufre de la part de celui qui tire le son en touchant les cordes, l'ame le soufre de la part des objets qui frapent les sens. Le mode qui dirige l'harmonie & auquel se raporte la proportion des autres sons n'est pas diférent quant à l'acte de l'idée qui determine l'ame & qui joint en un acte les conclusions de diverses idées; ainsi la puissance de moderer & de retenir les passions que l'on attribue à l'ame est un éfet machinal entierement comparable à celui du mode, ou ton dominant dans un concert. Toute la diférence qui s'y trouve pro-

provient de la vie & du ſentiment qui ſont au Corps humain & non à l'inſtrument muſical. Par conſéquent autant que la majeure eſt fauſſe, autant l'eſt la mineure au ſens recevable en la diſpute: & partant la concluſion eſt auſſi fauſſe qui nie que l'ame ſoit une proportion relative aux organes, comme l'harmonie l'eſt aux accords.

3. Argument. La majeure eſt vraie dans le fait; mais elle implique contradiction dans le ſens de Socrates, comme on le verra à l'argument ſuivant. Car ſi l'harmonie a divers degrés de perfection, elle a plus ou moins de conſonance ou de diſſonance. On doit diſtinguer la mineure: Les ames ſont égales quant aux qualitez tranſcendantes par exemple, l'ame de Therſite n'eſt pas la moins ame que celle d'Achille. Mais quant aux qualitez individuelles, les ames ſont inégales; parce qu'elles ſont relatives à la perfection ou

l'imperfection de leurs idées ; & par conséquent de leurs organes, comme un concert est relatif au son de divers instruments. La proposition de Socrates prise dans sa simple & premiére signification détruit tout son Sistême: car si toutes les ames étoient égales, il n'y auroit plus de vice ni de vertu : mais il soutient qu'elles sont inégales, il ne peut donc plus faire consister la diversité de l'ame & de l'harmonie, en ce que celle-ci est capable de diférens degrez de perfection & d'imperfection ; & que l'ame ne l'est pas. Partant la conclusion est non seulement irreguliére, mais encore elle est fausse & contradictoire.

4. Argument. La majeure est contradictoire à la précedente; puisque l'exclusion de toute dissonance rejette nécessairement les degrez diférents de perfection & d'imperfection qu'il a admis en l'harmonie.

La

La mineure ne l'eſt pas moins, puiſqu'après avoir fait les ames égales, il les rend capables de vices & de vertus: mais de plus c'eſt un Sophiſme; puiſqu'il ne répond pas à l'idée de celui qui fait l'objection. Simïas diſtinguoit le ſon de l'harmonie, comme le parfait de l'imparfait. Dans le premier ſens l'ame parfaite n'admettra point de vices; comme l'harmonie parfaite ne recevra point de diſſonances. Socrates s'attache à cette idée qui ne contient nulle dificulté; mais il ne répond rien à la ſeconde qui eſt le point eſſentiel de la diſpute: ſavoir que comme le ſon & les accords, en tant que tels, ne ſont point aſtraints à la perfection, ni contraires aux diſſonances: l'ame comme telle n'eſt pas auſſi néceſſitée à la vertu ni contraire aux vices & aux infirmités qui ſont les dereglemens de ſes organes, & de ſes idées: partant la concluſion eſt nulle.

5. Argument. La majeure eſt palpablement fauſſe, au ſens de Socrates; parce que la perfection des accords, qu'il ſuppoſe pour former l'harmonie, ne peut être multipliée. Il ne peut y avoir qu'une ſeule perfection en chaque genre: tout autre ſon ou accord que le parfait ne ſera point dit harmonie: & par conſéquent en ce ſens, c'eſt l'harmonie qui doit guider l'impulſion & les cordes, & les aſtraindre à une certaine proportion de ſons.

La mineure poſe pour théſe la liberté de l'ame & la puiſſance de ſe déterminer par ſa propre volonté, de regler & de gouverner les organes & les paſſions: ſans prendre garde, que c'eſt-là le ſujet de la diſpute. D'ailleurs cette propoſition eſt ruinée par la conſéquence de Simias, ainſi que par la réponſe au ſecond argument.

Cette façon d'argumenter n'étant pas admiſſible, il eſt juſte de con-

conclurre de cet argument comme des précédents. C'eſt qu'il ne prouve aucune choſe contraire à l'objection de Simias.

Juſqu'ici nous avons découvert les ſuites du premier déſaut que l'on peut obſerver dans le raiſonnement de Socrates ; qui ſont de mauvaiſes définitions, & un vice géneral dans la forme de l'argumentation qui anéantit ſes concluſions. Paſſons au ſecond défaut, qui eſt proprement celui de Simias ; parce que faute d'éclaircir ou d'entendre la diférence que la vie met entre l'organiſation du Corps humain, & celle d'un inſtrument de muſique, il a donné lieu aux Sophiſmes précédents, & à toutes les arguties ſur leſquelles on a depuis fondé la démonſtration prétendue de l'immortalité de l'ame par des preuves naturelles.

On ſait bien qu'avant que d'entrer dans cette diſpute il faudroit défi-

nir

nir la vie & l'animation plus intelligiblement que ne l'a fait Ariſtote. Mais c'eſt ce que j'eſtime impoſſible par la raiſon que dans la nature il y a des choſes uniques & ſi ſimples que l'imagination ne les peut diviſer, ni reduire à rien de plus ſimple qu'elle même. Telle eſt la vie, telle eſt la lumiere, telle eſt la blancheur &c leſquelles nul n'a pû juſqu'à préſent definir que par leurs éfets.

Par une ſuite de cette néceſſité de conſidérer les choſes ſimples dans leurs éfets, on s'eſt accoutumé à penſer que le contraire de la vie eſt la mort, qui paroiſſant ſous l'idée d'une deſtruction abſolue de l'être, a fait que l'on s'eſt empreſſé de chercher des raiſons d'en exempter l'ame, comme ſi l'ame étoit eſſentiellement autre choſe que la vie.

Mais la ſimple perception nous aprend que les opoſez de ce genre ſont l'animé & l'inanimé. La

mort

mort eſt ſi peu opoſée à la vie, qu'elle en eſt le principe. Du Corps d'un ſeul animal qui a ceſté de vivre, il s'en forme mille autres vivans: tant il eſt évident que la vie eſt dans la puiſſance de la Nature. Quiconque auroit paſſé ſa vie au milieu des tenebres ſeroit excuſable de ne pas s'imaginer des couleurs, & de ne les croire ni exiſtantes durant le jour, ni dans la puiſſance de la lumiére pendant la nuit: mais cette idée ſeroit abſurde en celui qui auroit l'expérience de la ſucceſſion des jours & des nuits. Il en eſt ainſi de la vie; la mort peut bien changer l'état de tel ou tel individu; mais elle n'altere pas la puiſſance interieure de vie, qui eſt repandue par tout. Par conſéquent l'opoſition ne ſubſiſte qu'entre l'ëtre animé & l'être inanimé; mais parce que toutes les parties de la matiére peuvent parvenir à l'animation,

tion, l'opoſition eſt ſeulement d'état & non de nature.

Que ſi l'on demande ce qui eſt neceſſaire pour animer un coups, je répons qu'il ne faut rien d'étranger, & qu'il ſuffit de la puiſſance de la nature jointe à l'organiſation. La vie eſt la perfection de la nature, elle n'a point de parties qui n'y tendent, & qui n'y parviennent par la même voie.

L'acte de la vie eſt équivoque. Vivre dans un inſecte, un chien, un homme ne ſignifie rien de diférent : mais cet acte eſt plus ou moins parfait à proportion de la ſtructure des organes, & cette ſtructure eſt caracteriſée dans les ſemences qui contiennent les principes de la vie plus prochainement que toute autre partie de la matiére. Il eſt donc vrai que le ſentiment, les paſſions, la perception des objets, des idées, leur formation leur comparaiſon; l'acquieſcement

ment ou volonté ſont des facultés organiques dependantes d'une diſpoſition plus ou moins excellente des parties de l'animal.

Si les Bêtes ſont animées.

On ne le peut nier à leur égard, puiſque les unes ſont évidemment plus douces, plus malignes, plus violentes, plus ſubtiles que les autres: par conſéquent à leur égard la comparaiſon de l'harmonie avec l'acte reſultant de leurs ſenſations, perceptions, idées, & diſpoſitions organiques ſubſiſte en toute ſon étendue, ſous la diférence qu'y met l'animation.

Mais on prétend qu'il n'en eſt pas ainſi de l'ame humaine. 1. L'on ne conçoit pas que la matiére puiſſe penſer. 2. La penſée eſt opoſée à l'étendue. 3. L'homme ſent en lui même un maitre de la maiſon, qui dit, moi, qui juge, qui veut, &

& exécute, & qui est tout diférent du Corps.

La premiére objection se détruit en considerant sans prévention ce qu'est la pensée : & comme l'on pense de plusieurs maniéres, je ne trouve pas de définition univoque que celle-ci. La pensée est l'aplication des facultez intellectuelles sur les idées ; & pour s'entendre sur tout, j'explique que par idées, j'entens les traces des perceptions qui sont sensibles, lorsqu'elles resultent des sensations intellectuelles, lorsqu'elles sont formées par la réflexion.

Par le terme de facultez intellectuelles, j'entens, non celles d'un être immateriel, mais la mémoire, l'imagination, le jugement telles qu'elles sont.

J'ai dit que les Bêtes sont animées, & nous allons voir qu'elles le sont en effet. On ne sauroit nier qu'elles n'aient des perceptions de sen-

ſentiment. Il eſt hors de doute que de ces perceptions il ſe forme des idées dans leur cerveau, puiſqu'elles ſont dociles, vindicatives &c. Enfin on ne peut diſconvenir qu'elles n'aient des facultez, puiſqu'elles ont memoire & volonte. S'il eſt ainſi & ſi la penſée n'eſt autre que l'application des facultez aux idées, il s'enſuit que les Bêtes penſent, mais leur ame penſante & leur vie ſont une même choſe; c'eſt-à-dire reſultante d'organes corporels: donc la matiére peut penſer.

Comme l'on ne peut reſoudre cet argument qu'en ruinant la Majeure; c'eſt contre elle que les partiſans de l'immortalité emploient tous leurs éforts. Ils diſent donc 1. que les Bêtes n'ont point d'ame, & qu'elles ſont automates.

A cette objection que je ne puis regarder que comme une licence d'imagination hardie, qui ſacrifie les notions les plus claires à la con-

venance d'un Systême dont elle est ennivre ; je repons qu'en ôtant l'ame aux Bêtes pour sauver l'inconvenient d'une matiere pensente, on tombe dans un inconvenient beaucoup plus grand, en rendant Dieu auteur & exécuteur immédiat de tout ce qu'il y a d'injuste, de dereglé, de honteux dans les apetits & les actes des Bêtes. Quand cette opinion ne combatroit pas les apparences les plus sensibles & ne nous reduiroit pas à douter de la verité des notions les plus simples, n'est il pas absurde d'ôter aux Bêtes leurs ames qui peuvent être innocentes dans le dereglement pour en faire des machines animées de Dieu même, pour rendre l'Etre parfait cause active de toute violence, luxure, brutalité, &c. Il n'y a point de milieu à cela. Ou Dieu a laissé la direction de la machine animale à la vie & à l'ame qui la fait exister; auquel cas cette ame agissant

ſant en conſéquence des idées qui lui ſont tranſmiſes par certaine diſpoſition d'organes, n'eſt point coupable dans le dereglement, parce qu'elle n'eſt pas libre, ni maitreſſe de changer l'imperfection de ſes organes : ou Dieu conduit lui même cette machine privée d'ame, de ſenſation &c. auquel cas l'idée de la perfection, de droit, de juſtice, de pureté de nous trompe ; puiſque Dieu ne les ſuit jamais en conduiſant les machines, dont il s'eſt reſervé le gouvernement.

Ces conſéquences ſont ſi claires & leur éfet repugne ſi fort à la raiſon, que les plus ſenſez ſe reduiſent à dire que l'on ignore ce qui ſe paſſe dans les bêtes, & qu'il ne faut parler & raiſonner que de ſoi même. Mais cette objection péche contre les loix du raiſonnement : car elle prouve trop, & trop peu. Trop, parce qu'elle exclud la notion des êtres étrangers, & que

dans ce principe on pourroit faire automates les hommes dont on n'entend pas la langue. Trop peu, parce que si vous admetez la pensée en un seul des animaux dont vous ignorez les expressions, il n'y aura plus lieu de l'admettre en tous ceux ou le sentiment & la raison la font appercevoir.

On dit enfin que quand on accorderoit aux Bêtes quelques facultez, comme la memoire, la volonté, il ne s'ensuivroit pas qu'elles eussent celles qui sont propres à l'humanité, telles que sont l'imagination & le jugement; que cette diférence est essentiele; parce que la puissance de faire des reflexions, induire, juger & comparer les idées ne peut se trouver qu'en une substance immateriele. Je reponds qu'il est impossible de donner une autre cause aux ruses journaliéres des animaux, que les mêmes facultez dont jouissent les hommes, quoiqu'il

qu'il faille reconnoitre qu'elles sont moins organisées. Leur imagination est très féconde, elle trompe tous les jours les Chasseurs & les Bergers. Leur jugement n'est autre que la détermination qui suit la plus forte idée: en cela pareil à celui de l'homme. Mais quand les Bêtes auroient moins de facultez, ou n'en sauroit conclurre autre chose sinon, qu'elles ont moins d'organes que nous, & que ceux qu'elles ont sont plus imparfaits que les nôtres. Donc la premiére partie de notre majeure étant solidement établie, par la ruine de ces trois objections, il resteroit à justifier la seconde partie, qui contient la définition de la pensée, en faisant voir que l'aplication des facultez aux idées produit toutes les especes de pensées dans une infinie varieté: mais ce détail conviendra mieux à la réponse à la troisiéme objection, ou il faudra faire connoitre, quel

eſt ce *moi* qui parle en l'homme.

Par la ſeconde objection on prétend que la penſée eſt eſſentiellement oppoſée à l'étendue, par conſéquent à la matiere ; d'où il s'enſuit que la matiére ne peut penſer.

Cette objection eſt facile à reſoudre en niant 1. que l'étendue & la matiére ſoient la même choſe. 2. En demandant raiſon de cette prétendue oppoſition ſuppoſée entre la penſée & l'étendue.

1. Ce n'eſt pas ici le lieu de douter: je dis mieux, de traiter de la diſtinction eſſentielle qui eſt entre le corps & l'eſpace, la matiére & l'étendue. Il ſuffit pour donner du poids a ma négation que le dogme qui les confond ſoit diſputé. 2. On ne donne point d'autre preuve d'oppoſition entre la penſée & la matiére, ſi non que celle-ci eſt diviſible, & que celle-là ne l'eſt pas : mais tout cela eſt conteſté. La diviſibilité de la matiére à l'infini eſt combatue

par

par des raiſons palpables, & l'indiviſibilité de la penſée ne l'eſt pas moins. En éfet ne peut ou pas dire de la penſée ce que l'on dit de la connoiſſance? un certain degré de penſée ou de connoiſſance n'eſt il pas, à l'égard d'un autre, meſurable? Enſorte que l'on pourroit dire ſans abſurdité, le tiers ou le quart d'une penſée, le tiers ou le quart d'une connoiſſance. Mais ſi cette raiſon ne ſufit pas c'eſt aſſez qu'il y ait des portions de matiere indiviſibles, pour faire juger que la raiſon priſe de l'indiviſibilité de la penſée ne conclud point qu'il y ait d'oppoſition eſſentielle entre la matiere & la penſée. Par tant en cela cette objection ne peut prévaloir à notre theſe.

La 3. Objection eſt en aparence la plus conſiderable de toutes; parce qu'autant que les prejugez vulgaires ſont contraires aux précedents, autant ſont ils favorables à celle-ci. Ce-

pendant avec un peu de precision dans les idées, en reduisant les choses à leurs principes, il sera je crois facile de la surmonter. Envain l'on appelle pour la soutenir le témoignage interieur de tous les hommes: je sens aussi bien que tous les autres qu'il y a dans moi un maitre, qui veut, qui juge, qui exécute. La question n'est donc pas sur la verité du fait contenu dans l'objection, mais sur la forme qu'on lui donne, ou l'emploi que l'on fait d'une verité également reconnue. Il s'agit simplement de savoir, si moi qui pense ceci en l'écrivant, suis d'une autre nature que moi qui écris; si moi qui pense, suis immateriel, lorsque je ne trouve que matiere en ma composition, & si en vertu de cette immaterialité supposée, je dois croire que je subsisterai après ma mort; c'est-à-dire que je serai lorsque je ne serai plus.

Je n'amasse point ici des termes con-

tradictoires pour éluder la verité. J'ai recherché de bonne foi, si les preuves naturelles pouvoient établir l'immaterialité & l'immortalité des ames, & je crois avoir demontré la foiblesse de celles que l'on a trop admirées dans le Phedon. Je cherche à present avec la même bonne foi, si les preuves naturelles engagent à dépouiller l'ame de les deux qualitez, & à les mettre au rang des chimeres de l'amour propre.

On peut suivre deux routes ou deux methodes diférentes pour éclaircir la verité; mais pour ne rien obmettre, je les embrasserai toutes deux. Je supposerai donc 1. que nos ames sont immaterieles, & je discuterai les raisons qu'il y a de le nier. 2. Je suposerai que l'ame & la vie sont la même chose, c'est-à-dire la resultance des organes humains; & j'examinerai les raisons qu'il y a au contraire. Comme

l'immortalité eſt la conſéquence de l'immaterialité, il ne ſera pas beſoin d'examiner cet attribut en particulier.

Premiere Methode affirmative Définition.

L'ame eſt une ſubſtance ſimple, immateriele, intelligente, dont l'eſſence conſiſte dans la penſée; elle anime le Corps humain, & eſt en lui le principe des ſenſations, des idées, de la raiſon; elle a les facultez de l'entendement, imagination memoire; & de plus une volonté livre par laquelle elle dirige ſes propres actes, & tous les mouvemens du Corps.

La ſimplicité de ſon être ne permet pas qu'elle ſoit jamais détruite; mais étant ſeparée du Corps par la mort, elle doit exiſter dans l'Eternité. Voilà ce me ſemble le Siſtême reçeu communément, tant ſur la

la nature que ſur les fonctions & la durée de l'ame.

On detruit la ſimplicité & immaterialité prétendue de l'ame en faiſant voir qu'elle eſt dans l'homme, comme elle eſt dans la bête, la reſultance de pluſieurs organes corporels ; ce que l'on démontre par la proportion relative de perfection qu'elle a avec ſes organes, n'agiſſant que par eux & par leur moien, étant infirme & dereglée quand ils le ſont.

On ne nie pas que l'ame ſoit intelligente ; mais on ſoutient que la penſée n'eſt point ſon eſſence ; c'eſt ſa fonction conditionelle, en telle ſorte qu'elle peut fort bien exiſter & de fait elle exiſte ſans penſer ; ainſi on ne juge pas qu'un enfant penſe dans le ventre de ſa mere ni dans la ſuite ; juſqu'à ce que ſes organes ſoient peu à peu affermis & perfectionnez. La force de l'ame croit avec les organes, & décroit

croit avec eux. Un Lethargique ne penſe pas &c. Si l'ame croit avec les organes conſequemment elle ſe détruit avec eux, & n'eſt donc pas immaterielle.

On ne nie pas non plus que l'ame ait des facultez ; mais on dit qu'elles ne ſont pas ſpirituelles ; puiſqu'elles ſont produites par des organes corporels. Et d'ailleurs on ſoutient qu'il eſt évident, par la diſcuſſion des operations de ces facultez, que l'on peut & que l'on doit les expliquer toutes mécaniquement : & parlant qu'il n'eſt pas beſoin de recourir à une ſpiritualité inconnue.

On poſe pour principe que l'eſprit eſt une table raſe, & qu'il n'a des idées qu'à meſure qu'il a des perceptions ; celles-là n'étant autre choſe que les traces de celle-ci. Or les perceptions ſont de trois ſortes ; il y en a de corporelles que l'on conçoit aſſez par le ſentiment ;

il

il y en a d'intellectuelles, celles-ci ont besoin d'explication; il y en a de mixtes, mais toutes les trois étant également sensibles ne laissent pas de moindres traces les unes que les autres.

Les perceptions que j'apelle intellectuelles sont celles qui sont le fruit de la perception, je dis mieux; de la reflexion, c'est-à-dire de la puissance par laquelle l'ame considere combine, & varie en mille manieres les idées de la sensation. On verra dans la suite qu'elles sont les facultez qui exercent cette puissance: les idées mixtes tiennent des deux premiéres, ce qui s'entend assez.

Lock a fait voir non seulement la nature & les especes diférentes de ces idées de reflexion; mais il a prouvé aussi que nous acquerons par cette voie les idées les plus abstraites, les idées de l'ordre parfait, de l'infini, de l'éternel des qualitez

litez tranſcendantes & toutes bâties ſur le fondement unique des idées tranſmiſes par les ſens. Il ſeroit donc inutile de repeter ce qu'il en a dit ; je travaille ſur ſon plan & tache d'en tirer de juſtes concluſions.

L'ame eſt active, parce qu'elle eſt vivante; par conſéquent ſes facultez le ſont auſſi. A la verité elle reçoit paſſivement ſes ſenſations & ſes connoiſſances ; mais il faut prendre garde que cette paſſiveté eſt propre ſinguliérement à la memoire, entant qu'elle eſt le receptacle des idées ; ſans la dépouiller toutefois de l'eſpece d'activité qu'elle exerce par la reminiſcence, & qui lui apartient au titre de la vie dont elle jouït. C'eſt ici que pour éviter les repetitions je placerai la preuve experimentale de la définition de la penſée.

Supoſant donc l'ame remplie d'idées ſenſibles, d'idées de reflexion

&c.

&c. je demande 1. ſi le treſor ou elles ſont conſervées eſt un lieu ſpirituel, ou ſi c'eſt un organe? Le premier eſt contradictoire, le ſecond eſt donc certain. 2. Si ces idées ſont oiſives, l'experience fait voir que l'ame les emploie diféremment. Il faut donc avoir recours à l'activité des autres facultez; car la memoire ne peut être autre choſe, que le ſouvenir: La Sphére de ſon activité ſe borne là.

3. Je demande quelles ſont ces facultez qui agiſſent ſur les idées: & ſans entrer dans le détail de la refutation de ceux qui les multiplient ſans bornes, il paroit que l'imagination & le jugement ſuffiſent pour expliquer tout ce qui ſe paſſe dans nous. Il n'y a toutefois aucun inconvenient à imaginer un plus grand nombre de facultez pourveu qu'on leur aſſigne autant d'organes.

L'imagination eſt ſans doute la plus étendue des facultez de l'homme,

me, par la raiſon qu'elle reſide dans les eſprits animaux, & que par leur moien elle remplit preſque toutes les fonctions de l'ame. C'eſt elle en éfet qui gouverne les membres, qui dirige les appetits, elle remue la Langue, elle lui dicte les expreſſions &c. C'eſt elle qui eſt la baſe de la Religion & de la Societé, l'inventrice des Loix, des Arts & des Sciences; la mere des deſirs & par conſéquent celle des plaiſirs & des peines. Enfin elle eſt la directrice des actions ſous les ordres de la volonté, & l'on ne peut diſconvenir que tous ſes éfets ne ſoient materiels, puiſqu'ils s'exécutent manifeſtement par les organes. Mais ſi l'imagination eſt ſpirituelle, comment peut-elle agir ſur les Corps & par leur moien? Comment étant conçeuë ſans parties peut on dire qu'elle touche les diférents organes du Corps, tantôt ſéparement tantôt tous enſemble & en un inſtant? Le

Pa-

Paradoxe sera toujours inexplicable. D'ailleurs cette faculté a comme la memoire divers degrez de perfection. Elle est donc organique: & en effet elle languit avec les organes, & se retablit avec eux.

L'on dira contre ce raisonnement que l'on peut accorder à l'imagination cette direction organique sans convenir qu'elle pense, ou puisse produire des pensées: mais si l'on y prend garde, penser n'est autre chose que considérer sensiblement les idées, les comparer, les méler, &c. De ce mélange naissent d'autres idées, & de celles-ci, comparées de nouveau d'autres nouvelles idées dans un progrez indeterminé. Toutes ces idées refléchies se trouvant également sur l'organe de la memoire; elles sont donc materielles: d'autant plus que tout leur fondement est materiel, n'en ayant d'autre que des perceptions sensibles, qui ont fait naitre les pre-

miéres idées. Mais on oppoſera toujours le principe fondamental de l'objection. Je veux bien, dira-t-on, que les idées ſoient materielles, nonobſtant leur extrême ſubtilité. Je veux bien que l'imagination ſoit une faculté organique dont la fonction ſoit de voir & de mêler les idées, comme l'œil voit & diſtingue les objets ; mais l'œil fait la viſion ſans être le *moi* interieur qui aperçoit par ſon moyen. De même l'imagination fait la revue des idées en qualité d'organe, mais il y a un maitre qui fait la diſtinction & la comparaiſon des unes & des autres, & qui, ſur la proportion qu'il obſerve entre elles, tire des concluſions & forme de nouvelles idées. L'œil eſt la cauſe organique de la perception viſuelle ; mais la perception ſe paſſe en un être différent, & de même en eſt il de l'imagination & de ſes effets.

Cette objection, toute ſpécieuſe qu'el-

qu'elle eſt n'a aucune ſolidité ; car elle emporte une petition de principes intolerable. En effet qui eſt ce qui voit par mon œil & qui reçoit la preception d'un tel objet,ſinon moi,être vivant, animé & ſenſible ? De même qui peut diſcuter , comparer , & combiner les idées gravées dans me memoire , ſinon moi-même entant que vivant, agiſſant & ſenſible ? C'eſt la vie qui remplit toutes les fonctions du Corps animé : quand il ceſſe de vivre, comme il ceſſe de voir, il ceſſe auſſi d'avoir le ſentiment des idées: par conſéquent il n'y a plus ni perception viſuelle, ni perception des idées ; c'eſt-à-dire qu'il ne penſe non plcs qu'il voit.

On veut au contraire que parceque l'œil animé voit, & que l'imagination active penſe organiquement,il y ait un être ſpirituel ſeparé eſſentiellement des Corps & des organes, qui voie pourtantt & qui penſe par leur moyen. Cet être n'eſt point la vie ; car il ſubſiſte après elle par la theſe. Il n'eſt ni le corps, ni ſes organes, ni les perceptions, ni les idées ; car tout cela eſt corporel. Qu'eſt il donc ? On eſt reduit à dire que c'eſt la puiſſance d'apercevoir, de ſentir & de perſer par les organes : puiſſance que l'on ſupoſe en cet

être spirituel, dont on n'a aucune notion; mais aussi puissance qui s'anéantit dés que vous détruisez les organes. Ainsi si cet être subsiste après la mort, il ne peut avoir ni perceptions, ni facultez, ni idées; & par conséquent ni sentir, ni connoitre, ni penser: donc c'est un être imaginaire.

On dit enfin, & c'est la derniére objection de ce genre, que la nature de l'ame ne consiste ni dans la memoire, ni dans l'imagination qui sont des facultez organiques; mais dans le par *intellect*, dont les facultez suréminentes indistinctes de lui même sont la connoissance, la volonté, le jugement. Mais ce seroit une grande & inutile entreprise que de vouloir débrouiller toutes les idées Platoniciennes, par les contrarietez que l'on y rencontre à chaque infant.

FIN.